This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

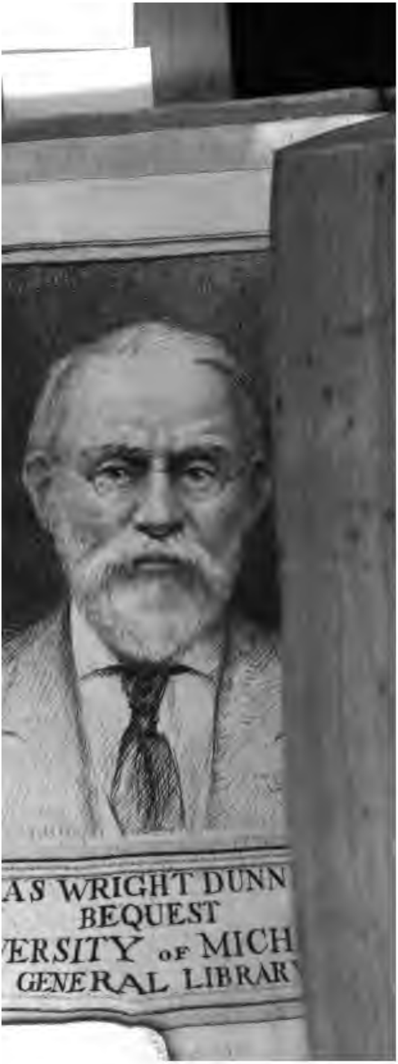
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

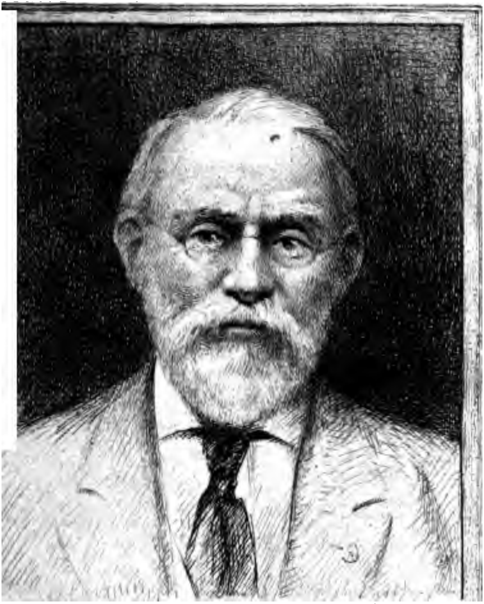
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


AS WRIGHT DUNN
BEQUEST
ERSITY OF MICH
GENERAL LIBRAR



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Janvier 1751. I. Vol.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Janvier 1751. I. Vol.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Dunning
Nijhoff
1-31-36
31472

Années

1701.	9.	vol.	1727.	12.	v.
1702.	12.	v.	1728.	12.	v.
1703.	12.	v.	1729.	12.	v.
1704.	12.	v.	1730.	12.	v.
1705.	12.	v.	1731.	12.	v.
1706.	12.	v.	1732.	12.	v.
1707.	12.	v.	1733.	12.	v.
1708.	12.	v.	1734.	12.	v.
1709.	12.	v.	1735.	14.	v.
1710.	12.	v.	1736.	15.	v.
1711.	12.	v.	1737.	13.	v.
1712.	12.	v.	1738.	13.	v.
1713.	12.	v.	1739.	14.	v.
1714.	12.	v.	1740.	13.	v.
1715.	12.	v.	1741.	12.	v.
1716.	12.	v.	1742.	12.	v.
1717.	12.	v.	1743.	12.	v.
1718.	12.	v.	1744.	12.	v.
1719.	12.	v.	1745.	12.	v.
1720.	5.	v.	1746.	15.	v.
1721.	12.	v.	1747.	14.	v.
1722.	12.	v.	1748.	15.	v.
1723.	12.	v.	1749.	14.	v.
1724.	12.	v.	1750.	15.	v.
1725.	12.	v.	1751.	1.	v.
1726.	13.	v.			

Printed in France

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts.

Janvier 1751. I. Vol.

ARTICLE I.

CAPITULATION HARMONIQUE de M. Müldener, continuée jusqu'au tems présent, ou traduction exactement littérale & mot pour mot, & concordance générale de toutes les capitulations des Empereurs, depuis & compris l'Empereur Charles-Quint, jusques & compris l'Empereur François I. actuellement régnant, avec un discours préliminaire sur les

Constitutions de l'Empire, 4°. pag. 457. sans le discours qui en contient LXIII. A Paris, chez Hippolyte-Louis Guerin, rue S. Jacques &c. M. DCC. L.

LA littérature, la politique, les loix, l'histoire même d'Allemagne ne nous sont point encore assez connuës. Issus des anciens Germains, formés à la guerre & aux conquêtes par leurs exemples & par leurs instructions, nous devrions, ce semble, entretenir avec cette belle Nation des rapports plus intimes. Nous entendons de ces *rapports* qui consistent dans la communication des idées, dans le commerce réciproque des langues, dans la curiosité louable qui porte tout particulier à connoître l'état présent de ses voisins & de ses amis. Car nous sçavons bien que, quand il est question des affaires publiques,

& des intérêts du Gouvernement, les Génies qui veillent à la garde des Empires, portent leurs regards pénétrants sur tous les objets domestiques & étrangers, qui peuvent ressortir à leurs sublimes fonctions.

M. de la Chapelle, Auteur de l'Ouvrage que nous annonçons, a travaillé *pour remplir des momens de loisir qui ne sont pas de son choix*. C'est donc comme particulier, comme jouissant des fruits de ses bonnes études, qu'il a touché cette matière politique. C'est aussi pour faire voir aux Allemands qu'il étoit possible de rendre litteralement, en notre langue, leurs *Capitulations*: terme essentiel dans le présent Ouvrage; terme qu'il faut bien expliquer, & encore mieux, *s'il* est possible, la chose qu'il énonce.

L'Empire Germanique est, *selon la pensée* de notre Auteur,

un Etat qu'on ne peut définir? En vain les politiques ont-ils évoqué mille fois l'ombre d'Aristote, pour nous dire dans quelle classe on doit le placer ; s'il est Monarchique, Oligarchique, Aristocratique, Démocratique, &c. Après bien des recherches, on a été obligé de convenir qu'il est seul semblable à lui-même, & qu'il n'est susceptible d'aucune notion précise & philosophique.

Qu'on se représente une République, nous avons pensé dire un peuple de Souverains, maîtres chacun dans leur district, soumis néanmoins à des loix générales, ayant un chef qu'ils se donnent à certaines conditions, un chef de qui ils dépendent en certaines circonstances ; ce chef grand par ses titres, & par sa puissance, borné toutefois par des assemblées, par des conventions, par des dispositions qu'on

estime fondamentales &c. Que dirions-nous encore pour caractériser ce vaste Empire, que le Fabuliste François comparoit, sans mauvaise humeur & sans envie de médire, au *dragon à plusieurs têtes?*

M. de la Chapelle qui procéde en sage & en Philosophe, explique la dignité, les droits, les devoirs de tous les Membres du Corps Germanique. Il distingue les divers Etats, les Collèges, les Ordres; il apprécie l'influence que les Electeurs, les Princes, les Villes, les Nobles ont dans les Diettes; il expose avec beaucoup d'étendue & de clarté, les prérogatives singuliéres dont jouit l'Archiduc d'Autriche; & tout ceci forme un tableau qu'il est nécessaire de bien considérer avant que d'entrer dans la matière des *Capitulations.*

Il faut encore préalablement

se faire une idée des principales loix de l'Empire. La foiblesse des descendans de Charlemagne fut cause que la Couronne Impériale devint élective ; que les Ducs, les Comtes, les Seigneurs s'érigérent en Souverains ; que les diverses parties de l'Allemagne subirent la loi du plus fort : loi unique durant bien des années ; on n'imagina pour la tempérer que la *tréve du Seigneur*, & ce fut aux Evêques qu'on eut l'obligation de ce tempérament ; il consistoit à réduire les actes d'hostilité dans de certaines bornes ; à les interdire pour certains tems. On regarda cette institution comme le fondement de la paix publique, & les Empereurs, qui régnerent avec le plus de gloire, furent extrêmement attentifs à maintenir & à perfectionner un établissement si néceſsaire au bon ordre. On en vint, après bien des tentati-

ves & des efforts, jusqu'à proscrire toutes les voïes de fait, & à régler que les démêlés publics seroient portés aux Tribunaux de l'Empire. C'est cette loi qu'on appelle encore la *paix publique*, & l'on y ajoute le terme de *prophane*, quand on veut la distinguer des traités qui concernent la Religion.

Car tout le monde sçait quel ébranlement le Luthéranisme donna aux affaires d'Allemagne, durant le seizième siècle. On sçait la pacification qui fut faite d'abord à Passau, ensuite dans la diette d'Ausbourg en 1555; & c'est ce qu'on appelle *la paix publique de Religion.*

Rien de plus célèbre encore dans l'Empire, que *la paix de Westphalie* conclue sous les auspices de Louis XIII. & de Louis XIV. Ce traité eut pour objet & pour effet principal de faire rentrer tous les Etats dans

leurs droits. C'eſt le monument le plus précieux de la liberté Germanique ; c'eſt la baſe ſur laquelle portent tous les Traités poſtérieurs, & le terme d'où l'on part quand il eſt queſtion de négociations, de conventions générales avec l'Empire.

L'Auteur de cet Ouvrage défend avec zèle le P. Bougeant, qui nous a donné l'hiſtoire de ce Traité dans notre Langue. Un Ecrivain, qui a travaillé depuis peu ſur le droit public Germanique, ayant exercé une critique pleine de partialité contre cette Hiſtoire, M. de la Chapelle dit à ce ſujet : « Il paroît » animé d'un zèle Proteſtant » contre le P. Bougeant digne » membre d'une Société célè- » bre, qui a donné de ſi grands » hommes en tout genre à la Ré- » publique des Lettres. Il cher- » che inutilement à détruire les » juſtes éloges que lui a mérités,

» de la part des Proteſtants mê-
» mes, ſon fameux Ouvrage ſur
» *la paix de Weſtphalie.* » D'autres obſervations ſur le même droit public Germanique, montrent que, vis-à-vis de notre Auteur (M. de la Chapelle) il faut être très-inſtruit & très-attentif, quand on ſe mêle de parler des affaires & des loix de l'Allemagne. Ecoutons-le préſentement ſur les Capitulations, objet de cet Ouvrage.

Charles-Quint s'étant fait aſpirant à l'Empire, on fut ébloui de l'étenduë de ſa puiſſance, on craignit que l'Allemagne ne trouvât en lui un maître & un dominateur plutôt qu'un chef. Les Electeurs imaginérent, dans ces circonſtances, de former une loi qui pût fixer la balance du pouvoir entre l'Empereur & les Membres de l'Empire. On appella cette Loi *Capitulation*, parce qu'elle fut diviſée en Ar-

ticles ou Chapitres. Charles fut élû ſans faire la moindre difficulté ſur ces Articles, quand on les lui propoſa ; *il ſigna la Capitulation. L'uſage s'en eſt introduit : tous ſes Succeſſeurs ont, comme lui, ſigné ce qui leur a été chaque fois préſenté par les Electeurs ; & preſque tous y ont également contrevenu. C'eſt ce qui fait que cet acte très-court, dans ſon origine, fait aujourd'hui la groſſeur d'un volume ; & l'on peut regarder les Capitulations, en y joignant les griefs non admis & réſervés par des proteſtations, comme une eſpèce de procès-verbal des entrepriſes faites en différents tems ſur la liberté du Corps Germanique, puiſque les augmentations ont preſque toujours été occaſionnées par les contraventions du régne précédent.*

Ce morceau eſt le fondement de tout ce que l'Auteur nous détaille ſur les Capitulations. Car

on voit par-là que ces sortes d'actes sont des conventions, les conditions auxquelles l'Empereur se soumet au moment de son élection ; on voit que les Membres de l'Empire regardent ces actes comme quelque chose d'essentiel à la conservation de leur liberté ; on voit que ces actes ne sont pas immuables dans toutes leurs dispositions ; puisqu'à chaque élection, il a été nécessaire d'y faire des changemens & des additions ; on voit qu'originairement les Electeurs seuls dresserent ces actes, quoique tous les Etats, tous les Membres de l'Empire y soient intéressés ; on voit enfin que, si l'on n'est pas instruit de ces Actes, tout ce qu'on peut sçavoir d'ailleurs du droit Germanique, se *réduit* à très-peu de chose.

De quelle importance n'étoit-il donc pas de faire connoître ces Capitulations, c'est-à-dire

de les rassembler, d'en forme une concordance suivie, & en suite, pour l'instruction parti culière de nous autres François d'en donner une traduction dan notre langue ! C'est ce qui s trouve dans ce volume, où i faut distinguer trois parties. L première comprend les Capitu lations depuis Charles-Quin jusqu'à l'Empereur Joseph inclu sivement. La seconde contien la Capitulation de l'Empereu Charles VI. accollée & compa rée avec le projet d'une Capitu lation perpétuelle. La troisièm partie présente la Capitulatioı du feu Empereur Charles VII & celle de l'Empereur François I actuellement régnant : tout,ce ci, encore une fois, traduit lit téralement & mot pour mot d l'Allemand. M. de la Chapell est si sévère & si fidèle à l'égar de ces traductions, qu'il a dis tingué par des caractères diffé-

mots les mots qu'il s'est cru obligé d'ajouter ; & il rend même un compte exact de deux termes qu'il a fallu inventer & fabriquer, pour rendre tout le sens du texte en deux endroits. Mais ce qu'il y a de plus important à considérer dans cette entreprise littéraire, c'est la concordance qui y régne constamment; & qu'est-ce que cette concordance ? nous allons l'expliquer.

On propose à chaque Empereur une Capitulation ; & depuis Charles V. cet acte s'augmente & devient plus étendu par les clauses qu'on y ajoute, par les conventions qu'on y exprime de nouveau. Or il est évident qu'en donnant, par exemple, la Capitulation du dernier Empereur avec les sommaires des matières contenues dans chaque article, & avec les différences de toutes les Capitulations précédentes, on auroit,

dans ce seul acte, tous les autres; que tous ces actes se trouveroient ainsi comparés & concordés entr'eux; qu'au moyen de certains signes qui désigneroient les articles insérés dans la Capitulation de chaque Empereur, on pouroit tirer & séparer chacun de ces articles. Voilà ce qu'a fait M. Müldener, célèbre Allemand, pour les Capitulations des dix premiers Empereurs; c'est-à-dire de tous ceux qui ont rempli l'intervalle entre Charles V. & Joseph, l'un & l'autre compris, ou pris inclusivement, ainsi qu'on parle d'ordinaire. C'est la première partie de cet Ouvrage; la seconde est duë en partie à M. Müldener fils du précédent; il a fait pour la Capitulation de Charles VI. à peu près ce que son père avoit fait pour celles des autres Empereurs; c'est-à-dire qu'il l'a comparée & con-

cordée avec la Capitulation de l'Empereur Joseph ; & au moyen de celle-ci avec toutes celles des autres Empereurs. Mais il y a de plus une autre concordance à remarquer dans cette Capitulation de Charles VI. c'est celle qui se rapporte à la *Capitulation perpétuelle* qui fut faite alors, & qui servit de base à la même Capitulation de Charles V I. Comme il y a de grandes additions & des différences considérables dans cette Capitulation perpétuelle, il a fallu en tenir compte dans un Ouvrage harmonique & de comparaison, tel que celui-ci ; il a fallu indiquer par des signes ces additions & ces différences ; on a choisi pour cet effet un autre caractère qui est la lettre Italique. Nous ne démêlons point si cette concordance entre la Capitulation de Charles VI. & la *Capitulation perpétuelle*, est de l'invention de

M. Müldener (fils) il ſemble que M. de la Chapelle en eſt plutôt l'Auteur ; mais l'idée d'accoller le texte même de la Capitulation perpétuelle à celui de la Capitulation de Charles VI. eſt de M. le Baron de Zech, qui a fait la même choſe dans un Ouvrage Allemand publié en 1713.

La troiſiéme partie de ce volume eſt toute de M. de la Chapelle, quant à la traduction & à la concordance ; elle contient, ainſi que nous l'avons dit, les Capitulations de Charles VII. & de l'Empereur François I. régnant. Ces Capitulations ſont dans le même ordre que celle de Charles VI ; ce qui fait que, pour remonter aux Capitulations des Empereurs précédents, il n'y a qu'à chercher l'Article de la Capitulation de Charles VI. y découvrir l'énoncé des Capitulations de Charles VII. & de François I. puis mettre en œu-

vre la Concordance propre de la Capitulation de Charles VI. on aura, par ce moyen, tout ce qui, dans les Capitulations antérieures, est semblable à certains points des Capitulations les plus récentes. Quant aux différences & aux additions insérées dans la Capitulation de Charles VII. on les découvre au moyen d'un caractère plus gros, & pour ce qui regarde quelques endroits ou passages uniquement propres de la Capitulation de François I. ils sont indiqués en lettre italique.

Nous craignons avec raison de ne point expliquer assez l'ingénieux artifice de toute cette magnifique harmonie. Un coup d'œil sur le livre même instruira plus que tous nos discours ; & nous croyons que tout Lecteur sentira mieux que jamais la vérité de cet axiome d'Horace.

Tantum series juncturaque pollet !

ARTICLE II.

RECUEIL DE DIFFERENS Traités de Phyſique & d'Hiſtoire Naturelle, propres à perfectionner ces deux Sciences, par M. Deſlandes. Tome II. in 12. A Paris chez Quillau fils &c. On trouve chez le même le premier volume, troiſième Edition.

L'Auteur de ce Livre mérite d'être Philoſophe, puiſqu'il établit ſi judicieuſement toutes les bonnes manières de philoſopher Il n'eſt à la vérité queſtion que de Phyſique; mais cette partie, auſſi bien que la Morale & la Métaphyſique, veut être traitée avec goût, avec ſageſſe, avec l'*art de parler* qui lui eſt propre; & *cet art de parler* dont M. Deſlandes donne de ſi bons préceptes, ne ſe préſente nulle part avec plus d'agrément & de

persuasion que dans les exemples qu'il fournit ici lui-même.

Il faut traiter la Physique indépendamment de tout système ; il faut la dépouiller des détails fatiguants de la Géométrie ; il faut en écarter la sécheresse, le style minucieux, la mauvaise plaisanterie. Et les Anciens sont ici, comme partout, nos guides & nos modèles. Car, par exemple, « quelle grandeur » d'ame, quelle universalité d'i» dées dans Cicéron ! C'est un » Maître éclairé qui instruit, un » citoyen plein de zèle qui ra» mène tout au bien de sa patrie, » un ami sincère qui ouvre son » cœur à des amis dignes de lui. » Quelle étenduë de connoissan» ces dans Pline ! Quel ordre » dans la distribution des ma» tières qu'il embrasse ! & com» *bien* de matières n'a-t-il point » embrassées ! Plus nous deve» nons habiles dans l'histoire na-

rejette une raison d'Ari
dit que le calme se fair
face de la mer, parce
vents n'ont point de
l'huile; Plutarque croi
que ce phénomène arriv
que toute liqueur en gé
panduë sur les flots a l
de les calmer. Ceci est
& plus foible même que
sons d'Aristote, puisqu'
suivroit que de l'eau simp
sée dans la Mer, au tems
tempête, dissiperoit la to
te & le danger.

Mais quoiqu'il en soit
preuve de Plutarque, l'hu
t'elle en effet la vertu qu
que cet Auteur? c'est
mine M. D
que de

quand le poiſſon fraye. Car le flots ſont en ce tems-là très-pe agités, & l'on en attribue l cauſe à la grande quantité d fray qui nage ſur ſa ſurface, qui venant à ſe corrompre, pro duit inſenſiblement une matièr graſſe & huileuſe, dont le prin cipal effet eſt de rendre cett ſurface calme & unie.

On voit, par cette explication comment ſous les yeux d'un ha bile homme, les obſervation anciennes ſe combinent ave les modernes, comment les une & les autres ſe vérifient, ſe ren dent probables, & deviennen pour la Phyſique une ſource de lumières.

Le petit Traité ſur des *arran-gements ſinguliers de pierres*, eſ une ſuite de remarques que l rencontre ou l'Hiſtoire de ce ruines antiques a produites dan l'eſprit de l'Auteur. On trouve, *par* exemple, en Brétagne du

côté d'Auray, 150 ou 180 pierres arrangées trois à trois dans une grande plaine. *Deux de ces pierres sont enfoncées perpendiculairement dans la terre, & la troisième est par-dessus mise de travers : ce qui forme une véritable porte. Ces pierres ont un air brut & raboteux ; mais leur arrangement uniforme n'en est pas moins singulier.*

D'autres phénomènes semblablables arrêtent l'Auteur & forment sous sa plume un détail curieux. Pour la raison physique, il la trouve dans les bouleversemens, les tremblements, les inondations, les incendies, que notre globe a soufferts tant de fois, & dont on remarque des vestiges partout ; mais nous n'adoptons le systême de ces grandes révolutions que dans l'hypothèse religieuse & la seule vraye, qui ne donne au monde que l'ancienneté marquée par les *Livres saints*. Les imagina-

tions d'un Telliamed & d'autres Écrivains ſemblables ne méritent que du mépris ou de l'indignation.

Quelques remarques tirées des Tranſactions Philoſophiques & traduites de l'Anglois, ſuivent le petit Traité dont nous venons de parler. Ces remarques ſont bien choiſies & bien préſentées : nous aimons ſurtout celle qui roule ſur la Mélodie de nos diſcours ordinaires. On a obſervé que chacun de nous, dans la converſation, parle en Notes parfaites. Or de cette différence de Muſique, en parlant, ne pourroit-on pas conjecturer quel eſt le caractère, quel eſt le tempérament de chaque homme. Si les modes connus des Grecs, le Dorien, le Lydien, l'Eolien, le Phrygien, ſervoient à exprimer diverſes affections de l'ame ; pourquoi ne *nous ſeroit*-il pas permis de ſoup-

çonner que le caractère de ceux qui s'expriment en notes particulières à ces modes, se rapporte aussi à ces affections particulières ? » Ainsi suivant la clef, » celui qui parle en F ut, fa, » sera mâle, ferme, courageux ; » celui qui parle en C sol, ut, » ne montrera qu'une capacité » ordinaire ; celui qui parle en » G re, sol, pourra passer pour » un bizarre, pour un irrésolu, » pour un esprit foible & crain» tif. Les *b-quarre* pourront » marquer du penchant pour la » volupté ; les *b-mol.* du pen» chant pour la tristesse & la » mélancholie &c. & il faudra dire peut-être la même chose des tems. Les notes *blanches* indiqueront un tempérament morne & phlegmatique ; les *noires* un tempérament grave & sérieux : les *croches* un esprit prompt ; les *doubles-croches* un esprit *ardent & porté* à la co-

lére ; une *demi-pauſe* un ſtupide ; celui qui ne peut exprimer ſes penſées ; un ſoupir l'homme qui s'arrête & qui délibère &c. Voilà ſans doute de quoi augmenter beaucoup les traités de phyſionomie : car notre converſation ordinaire, le ſon de notre voix, l'œconomie de nos paroles eſt preſque autant une partie de nous mêmes, que la tournure de nos yeux & la couleur de notre viſage.

Le Traité ſur la pèche des Baleines par les Baſques & les détails concernant le pays de Labourd, Patrie de ces Pècheurs, forment un morceau très - amuſant dans ce recueil ; il eſt en ſtyle hiſtorique & bien écrit. On lit de même avec plaiſir les trois lettres ſur la conſtruction des Vaiſſeaux. Deux ont déja paru dans nos Mémoires ; la troiſiéme qui roule ſur les liaiſons des Vaiſſeaux, mérite également d'ê-

ë; elle invite partout à la
ice Pratique & aux obser-
ons personnelles dans les
ipaux Ports du Royaume.
*étude de détail & d'ob-
ion*, dit notre Auteur, *étu-
un homme de génie se feroit
au travers des pratiques &
raisonnemens hazardés des
rs, au travers des tentatives
succès favorable accompa-
quelquefois, au travers des
iltés qui naissent du tems
eux, de la qualité des bois,
rdres qu'on reçoit de hâter ou
arder un ouvrage : cette étu-
is-je, vaudroit bien une ap-
ion persévérante aux plus
es spéculations de la Géo-*
.

us terminons ici cet Ex-
, qui sera suivi d'un autre,
qu'il nous reste dans ce
me de M. Deslandes trois
eaux considérables.

ARTICLE III.

HISTOIRE DES ARABES sous le Gouvernement des Califes. Par M. l'Abbé de Marigny, Tomes III. & IV. in-12. A Paris, chez la veuve Etienne, Desaint & Saillant, Jean-Thomas Hérissant &c.

UNE des grandes qualités de cette Histoire est de nous développer la suite des Dynasties, l'ordre des successions de cette foule de Califes Arabes qui régnèrent après Mahomet. On se perd dans les noms barbares & dans les avantures de ces gens-là ; ils se détruisent, ils se tuent les uns les autres. On les voit d'abord très-belliqueux & très-puissants, ensuite très-lâches, très-efféminés, & abandonnant le soin de leurs affaires à des Ministres qui s'érigent en

Tyrans. Telle fut l'origine de tant d'Emirs, de Sultans, de Soudans dont nous parle l'Histoire ; & parmi ces Subalternes devenus Souverains & Conquérants, combien d'hommes beaucoup plus célèbres que les Califes leurs Bienfaiteurs & leurs Maîtres ! Qui ne connoît mieux Noradin & Saladin que les Califes Moktadi & Nassen sous lesquels ils vécurent !

M. l'Abbé de Marigny nous avertit très-à-propos, sur la fin de son second volume, que la Dynastie des Ommiades finit au Calife Mervan II. après avoir duré l'espace de 93 ans. Elle tiroit son nom d'Ommiah Bisayeul du Calife Moavias, qui le premier rendit le Califat héréditaire. A cette Dynastie des Ommiades succéda celle des Abbassides qui ne finit qu'en 1258. Elle tiroit son nom d'Abbas oncle de *Mahomet*, & elle monta sur le

trône en la personne d'Aboul-Abbas en 752. de J. C. La domination des Abassides occupe ici les volumes 3. & 4. & forme un grand morceau d'Histoire où il se trouve bien des traits dignes d'attention, sans compter que le tissu de la narration est toujours facile, bien conduit, bien soutenu : avantage qui releve extrémement cet Ouvrage.

L'Auteur a travaillé principalement sur quatre Livres que nous avons sous les yeux, sçavoir les Dynasties d'Abul-pharage ; l'Histoire Sarrasine d'Elmacin ; la Bibliothèque Orientale de M. d'Herbelot, & l'Histoire des Patriarches Jacobites d'Aléxandrie, par M. l'Abbé Renaudot. Les trois premiers surtout influent à tout instant dans sa composition ; & l'industrie de l'Auteur s'est portée à ranger les faits suivant la narration de ces Auteurs, à les

peindre d'après leurs Mémoires, à les décorer, à les embellir en ne s'écartant point des circonstances essentielles. Ceci ne peut passer assurément pour un précis, pour un abrégé, vû l'abondance de discours qui régne dans presque tout l'Ouvrage. Livrons-nous présentement à quelques détails.

Le premier des Abbassides, Aboul-Abbas, ne régna pas assez de tems pour se faire connoître en bien ou en mal; son frere & son successeur, Almansor, fut soupçonneux, vindicatif, cruel. Il n'avoit que le talent de la représentation, & la dignité des manières. Sous lui & par ses ordres, la Ville de Bagdet (ou Bagdad) fut fondée dans un terrain près du tigre; selon M. d'Herbelot, que suit notre Auteur, un Hermite habitant de ce lieu servit à déterminer le choix du Calife. L'Histoire de ce fait est

agréable & mérite d'être luë. Mais il y auroit auſſi une diſcuſſion critique à faire ſur le tems de la fondation de Bagdad ; Abul-Pharage, Elmacin, d'Herbelot & Renaudot, en placent l'époque à l'année 145 de l'Hégire ; & M. l'Abbé de Marigny adopte le même ſentiment ; mais depuis peu M. Aſſemani dans ſes Actes des Martyrs d'Orient (T. 1. p. 38.) a prétendu, ſur la foi d'un Manuſcrit Arabe qui eſt au Vatican, que cette Ville fut bâtie en 140 de l'Hégire, 762 de J. C. Nous ne prétendons pas décider cette controverſe, mais faire obſerver ſeulement que M. Aſſemani ſe trompe auſſi en aſſignant la 762 année de J. C. pour celle qui répond à la 140 de l'Hégire ; car les années de l'Hégire ſont lunaires, & plus courtes de XI jours que nos années communes ; par conſéquent ſur trente-quatre ans ou environ

de ces années communes il faut en retrancher une, pour faire quadrer les années de l'Hégire avec celles de J. C. & ainsi la 140 année de l'Hégire ne pourroit être que la 757 ou la 758 de J. C.

Le Calife Mahadi régna glorieusement après son père Almansor ; il y a sous ce régne un trait que nous voulons raconter dans les termes de M. l'Abbé de Marigny. » Un jour Mahadi » s'étant égaré à la chasse & se » trouvant accablé de faim, de » soif & de fatigue, entra dans » la cabane d'un paysan Arabe, » qui se trouvoit sur sa route, » & lui demanda s'il n'avoit rien » à lui donner pour le rafraîchir. » L'Arabe lui ayant présenté du » pain bis & un peu de lait, Mahadi le pria de tâcher de lui » trouver quelque autre chose. » Le paysan alla aussitôt cher» *cher une cruche* de vin, dont

» le Calife but quelques coups. » Mahadi lui demanda ensuite » s'il le connoissoit : *Non*, ré» pondit l'Arabe. *Je suis*, dit ce » Prince, *un des principaux Sei» gneurs de la Cour du Calife.* Il » but ensuite un autre coup, & » demanda encore au Paysan » s'il le connoissoit. Celui-ci ré» pondit qu'il venoit de lui dire » qui il étoit. *Ce n'est pas cela*, » reprit Mahadi, *je suis encore » plus grand que je ne vous l'ai » dit.* Là-dessus il but encore un » autre coup, & répeta ensui» te sa première demande. L'A» rabe impatient lui répliqua » qu'il venoit de s'expliquer lui» même à ce sujet. *Non*, dit le » Prince, *je ne vous ai pas tout » appris ; je suis le Calife, de» vant qui tout le monde se pros» terne.* A ces paroles l'Arabe, » au lieu de se prosterner, prit » sa cruche avec précipitation, » pour la reporter où il l'avoit

» prise. Le Calife étonné lui en » ayant demandé la cause. *C'est*, » dit l'Arabe, *parce que si vous » buviez encore un coup, j'aurois » peur que vous ne fussiez le Pro» phête, & qu'enfin à un dernier » coup, vous ne prétendissiez me » faire accroire que vous êtes le » Dieu Tout-puissant.*

Cette réponse naïve & pourtant philosophique, fut suivie du dénouement de la pièce; le Calife trouvé par ses gens se montra tel qu'il étoit, souverain & reconnoissant; il donna à son hôte *une veste & une bourse pleine d'or*; l'Arabe remercia par ces paroles aussi fines que les premières : *Je vous tiendrois toujours pour un homme véritable, quand même vous augmenteriez vos qualités jusqu'à la quatrième & à la cinquième fois.*

La même Histoire est racontée par M. d'Herbelot au mot Mahadi). & nous n'y remar-

quons qu'une légère différence, c'est qu'avant la première interrogation faite à l'Arabe, il n'est point dit, dans le Dictionnaire, que le Calife *but quelques coups*, mais seulement *un coup*; ce qui quadre bien mieux avec le reste de la narration.

Les Califes Hadi & Haroun, enfans de Mahadi, remplirent le trône des Arabes successivement. Haroun fut un grand Prince, il aimoit la gloire, les sciences & les arts, il s'appliquoit à policer ses peuples, à les tirer de la barbarie, il entretenoit des correspondances avec les principales puissances de l'Asie & de l'Europe; c'est de lui que parlent les Historiens de Charlemagne, quand ils disent qu'un Roi de Perse, nommé Aaron, rechercha cet Empereur, qu'il lui envoya des Ambassadeurs & des présens.

Le successeur de Haroun fu

son fils aîné Amin, Prince foible, & qui ne ressembla ni à son pere ni à son frere cadet le Calife Mamon dans cette Histoire fait le plus grand éloge. Elle relève surtout l'ardeur qu'il eut pour les progrès des Sciences : » Quelques-uns de ses prédécesseurs, *dit M. l'abbé de Marigny*, avoient tenté plusieurs » fois d'introduire les Sciences » parmi les Arabes ; ils y avoient » même réussi à certains égards ; » mais ce fut sous Mamon qu'elles parurent avec éclat, & » qu'elles furent établies assez » solidement pour se soutenir » avec dignité sous le régne de » ses successeurs. Ce grand ou» vrage dut sa réussite à l'exem» ple que Mamon lui-même don» na à ses peuples. En attirant » les Sçavans dans ses Etats, ce » Prince ne se contenta pas d'ex» horter ses Sujets à aller pro» fiter de leurs leçons ; il fut le

» premier à fréquenter les éco-
» les qu'il avoit fait construire ;
» & il donna dans la suite des
» preuves non équivoques du
» progrès qu'il avoit fait dans
» les sciences les plus difficiles,
» en dressant lui-même des Ta-
» bles Astronomiques, qui par
» la justesse du calcul sont de-
» venues très-célèbres. « Ce dernier trait est tiré du choix des études de M. l'abbé Fleury ; & il peut être fondé sur le témoignage de quelque ancien, cependant Abul-Pharage & M. Renaudot nous apprennent que les *Tables Astronomiques* qui portent le nom du Calife *Almamon*, ont simplement été dressées par son ordre; le premier de ces Ecrivains articule même les noms des Astronomes qui en furent les Auteurs.

Après la mort de Mamon (ou Almamon) le Califat fut rempli par Motassem son frere, troisiè-

me fils du Calife Haroun. Il y avoit encore dans ce Prince beaucoup de qualités Royales qui lui ont fait un nom parmi les Orientaux ; il n'étoit pas sçavant comme son prédécesseur, mais il lui ressembloit par les inclinations bienfaisantes & par l'humanité. Il faudroit s'étendre beaucoup pour donner une idée de son régne ; nous observerons seulement une particularité. On appella Motassem le *Huitainier*, » parceque le nombre de huit se » rencontre dans presque toutes » les circonstances de sa vie. Il » naquit le huitième mois de l'an- » née ; il fut le huitième de sa » race ; le huitième Calife Ab- » basside. Il monta sur le Trône » l'an de l'Hégire 818. Il alla huit » fois commander ses armées, il » régna huit ans, huit mois, & » huit jours, il mourut âgé de » 48 ans ; il eut huit enfans mâ- » les & *huit filles* ; il laissa dans

» l'Epargne huit millions d'or
» & 80 en argent.

Dans ce calcul il s'est gliss
une faute aisée à corriger. O
dit que Motassem monta sur l
trône *l'an de l'Hégire 818.* cel
ne se peut pas, puisque cett
année de l'Hégire monteroi
jusques vers le milieu du quin
zième siècle ; il faut donc *l'a*
de l'Hégire 218. qui étoit d
J. C. 833. Au reste voici com
me M. d'Herbelot expose le con
cours de tous les évènemens qu
firent appeller Motassem l'*octo*
naire ou le *huitainier. Il mouru*
après avoir régné huit ans hui
mois & huit jours . . . Il étoit l
huitiéme Calife de sa Maison,
il laissa huit enfans mâles & au-
tant de femelles, huit mille Es-
claves & huit millions d'or, &
l'on compte aussi jusqu'à huit ba-
tailles qu'il avoit données ou ga-
gnées.

On peut juger par la manière,

dont nous suivons cette histoire, que nous nous y intéressons extrêmement. Si nous pouvions tenir compte de même des régnes qui occupent le reste de ce troisième volume, on verroit encore dix Califes dont quatre ou cinq furent dignes de la Couronne, & les autres purement barbares ou foibles ou voluptueux. Il y en a un (Motavakel) de qui notre Auteur dit avec beaucoup de grace : *Il n'eut pas l'honneur de protéger les Arts & les Sciences. Les Sçavans n'eurent point d'accès auprès du Trône, mais le Prince qui l'occupoit ne meritoit pas d'être en commerce avec eux.*

Le quatriéme & dernier Volume de cette Histoire nous fourniroit aussi un long Extrait, si nous voulions rassembler tous les grands traits que nous y avons remarqués. Il se trouve dans ce Tome 18 Califes, depuis

Rhadi-Billah en 934. de J. C. jusqu'à Mostazem dernier Calife des Abbassides en 1258. Or cet intervalle de plus de 300. ans présente des révolutions de toute espèce; des naissances & des destructions de Dynasties Musulmanes; des Héros tels que Noradin, Saladin, Ginghiskan & ses enfans, sans compter les Généraux des Croisés, qui se signalèrent extrémement durant les guerres saintes.

L'Auteur n'oublie pas les sçavans Arabes qui brillèrent aux X. & XI. siècles : tems de barbarie parmi nous, de culture & de belles connoissances parmi les Musulmans. Un des plus célèbres fut Avicenne que M. l'Abbé de Marigny peint d'après M. d'Herbelot. C'étoit un Philosophe & un Médecin, mais il ne mit en œuvre, pour lui-même, ni les regles des bonnes mœurs, ni l'art de conserver la santé; il

fut

fut très-débauché, il détruisit par des excès, sa fortune, son tempérament, sa réputation.

Nous répétons, en finissant, que cette Histoire des Arabes mérite d'être luë; qu'elle est bien écrite, bien variée, bien soutenuë; qu'elle jette, dans le cahos de ces événemens anciens, des jours tout-à-fait nécessaires; & qu'on doit sçavoir gré à l'Auteur du soin qu'il a pris de les répandre, de les multiplier, de les placer à propos.

ARTICLE IV.

L'ANTIQUITE' DE L'EGLISE de Marseille, & la Succession de ses Evêques, par M. l'Evêque de Marseille, adressées au Clergé Séculier & Régulier de son Diocèse, pour leur instruction, in-4°. A Marseille, chez la Veuve de J. P. Brebion, & se trouve à Paris

chez Guerin, rue S. Jacques.

L'Illustre Auteur, dans un Mandement qui précéde le premier volume, offre cet Ouvrage à ses Diocésains, comme un monument *de leur gloire, & comme une nouvelle & peut-être dernière preuve de sa tendresse pour eux.* Quelles preuves de tendresse n'a-t-il pas données à ce troupeau chéri? Tous les jours d'un long Episcopat ont été consacrés à l'instruire, à l'édifier, & à le préserver de la contagion de l'erreur. Peut-on, sans en être touché, se rappeller les exemples héroïques de zéle, de courage & d'amour qu'il donna à son peuple dans les jours malheureux d'une peste longue & terrible? On le vit environné de toutes parts de l'image effrayante de la mort, monter sur des tas de morts & de mourans pour les consoler, les secourir & re-

cevoir leurs derniers soupirs. Pasteur vigilant & pere tendre, il sacrifia à son troupeau, son repos, ses biens & ses jours.

Cette Histoire commence par un morceau de critique interessant pour la Ville de Marseille, & pour les Sçavans. On examine si S. Lazare a été le premier Evêque de Marseille. On le croyoit depuis plusieurs siècles, & cette Ville célèbre, par bien d'autres titres jouissoit tranquillement de l'honneur d'avoir eu, dans les premiers jours de l'Eglise, pour Apôtre & pour premier Evêque un frère de Magdelaine, & ressuscité à sa priére par Jesus-Christ même. Mais deux redoutables critiques, M. Baillet & M. de Launoy, entreprirent de prouver que cette tradition étoit sans fondement, & les preuves qu'ils apportèrent, où la hardiesse imposante avec laquelle ils parlérent, fit

une grande révolution dans les esprits. L'illustre Auteur rapporte avec sincérité leurs raisonnemens ; & y répond avec force. Nous n'entrerons pas dans l'analyse détaillée de tous ces raisonnemens ; cet extrait deviendroit interminable, & nous serions obligés de nous borner à ce seul point de critique.

Il paroît qu'il doit se décider par la Tradition ; or la Tradition, qui fait S. Lazare premier Evêque de Marseille, est très-étenduë & très-ancienne. Ce n'est pas l'Eglise de Marseille seulement, c'est l'Eglise Gallicane, c'est l'Eglise Romaine, ce sont toutes les Eglises d'Occident qui ont transmis cette Tradition dans les Breviaires & les Martyrologes. C'est un fait certain, qu'avant que M. de Launoy attaquât cette Tradition, elle étoit si généralement répanduë, qu'elle n'a pas trou-

vé dans tout l'Occident un contradicteur : » ce concert unanime, *obſerve le ſçavant Prélat*, » forme une preuve d'un grand » poids ; car ſi cette Tradition » avoit été fauſſe, comment » l'erreur auroit-elle pû devenir » ſi générale ? Soupçonnera-t-on » l'Egliſe d'Arles, de Marſeille, » d'Aix & d'Avignon, d'avoir » reçu ſans examen, des fables » inventées par quelque impoſ» teur, au mépris des Traditions » qu'elles avoient ſuivies juſ» qu'alors ? Peut-on ſuppoſer » que toutes les Egliſes d'Occi» dent euſſent adopté une im» poſture, que nos adverſaires » regardent comme groſſiére, » ſans qu'aucun Evêque ni au» cun Docteur euſſent réclamé » contre l'innovation ?

Cette Tradition eſt auſſi fondée ſur les monumens les plus autentiques, il faut en lire le détail dans l'Ouvrage même,

& l'on sera frappé du n
bre & de l'autenticité de ces 1
numens. Ils forment une prei
à laquelle il est difficile de n
pas rendre. « Car, comme
remarque encore M. de Mar
le, » il faudroit s'imaginer qu
» ne voit par tout que fourbe
» faussaires, & que non-sei
» ment les Princes & les Peupl
» mais encore un nombre éto
» nant de Prélats, en différ
» tems & en différens lieux, «
» été les dupes & les compli
» de l'imposture ».

Ce n'étoit pas assez d'étal
la Tradition de l'Eglise de M
seille, il falloit répondre a
difficultés du redoutable D
teur Launoy, qui a fait les p
grands efforts pour détruire c
te Tradition. Nous rapporter
deux de ses argumens, l'un po
tif, l'autre négatif; le prem
tiré de la Tradition de l'Egl
Grecque; le second, du sile

& tous les Auteurs pendant une longue suite de siécles.

1°. Cette prétenduë Tradition de l'Eglise Grecque dit que l'Empereur Leon fit transferer en 860 de la ville de Cytie à Constantinople les précieuses reliques de S. Lazare, & qu'il les fit placer dans un très-beau Temple consacré à ce Saint. Ce fait est prouvé par un Ménologe des Grecs, par les témoignages de Cedrenus, de Curopalate & de Zonare.

Cet argument paroît avoir bien de la force. Cependant lisez la réponse du sçavant Prélat, & pesez toutes les réflexions sages dont il l'accompagne, & vous jugerez que les triomphes de M. de Launoy, à ce sujet, sont moins fondés qu'on ne l'a crû. Après avoir discuté ces passages des Historiens Grecs, & découvert la source de cette *Tradition*, il résulte qu'il est

très-probable que ce n'eſt pas S. Lazare de Béthanie à qui l'Empereur érigea un Temple à Conſtantinople, mais un S. Lazare, Moine, qui après avoir combattu & ſouffert pour la défenſe des Saintes Images, ſous l'Empire de Théophile Iconoclaſte, mourut dans l'iſle de Chypre.

2°. L'argument négatif tiré du ſilence de tous les Martyrologes, dont quelques-uns ont été faits en France, & de tous les Auteurs Eccléſiaſtiques juſqu'au XI. ſiécle eſt fort ſpécieux, & a fait un grand nombre de partiſans à M. de Launoy. « Comment, » *s'écrie ce Docteur*, s'eſt-il pu » faire, ô Dieu immortel, que » Caſſien, auteur de tant d'Ou» vrages de piété, Salvien, dans » tant de Livres qu'il a faits ſur » la Providence de Dieu, Victor » de Marſeille dans ſes Vers & » *ſes Epîtres*, Eucher de Lyon,

» Césaire d'Arles, qui ont fait
» plusieurs Homélies à l'honneur
» des Saints, & d'autres Auteurs,
» comme aussi plusieurs Doc-
» teurs de différentes Eglises,
» qui furent formés dans les
» exercices de la vie Erémiti-
» que, & dans le Sénat des cloî-
» triers de Lérins, n'ayent pas
» connu les Apôtres de leur na-
» tion, & de tels Apôtres, ou
» que les ayant connus, ils n'en
» ayent jamais fait aucun élo-
» ge? »

L'illustre Prélat répond sur un ton moins enthousiaste : « 1° qu'il » y a beaucoup de Traditions » dont les Auteurs contempo- » rains n'ont point parlé, quoi » qu'ils les ayent crues indubita- » bles; 2°. qu'il s'est perdu beau- » coup d'Ouvrages des Auteurs » qu'on cite, qui auroient peut- » être pû, ainsi que le dit le pere » Alexandre, prouver notre Tra- » dition, s'ils subsistoient encore;

» 3°. que les matières que trai-
» toient ces Auteurs contempo-
» rains ne demandoient pas qu'-
» ils parlassent des premiers A-
» pôtres de leur nation, qui y
» étoient alors assez connus ».

Voilà tout ce que nous pouvons dire sur ce point de critique : nous ajouterons seulement que les preuves de M. de Marseille paroissent assez solides, ses réponses assez satisfaisantes, pour qu'il se croye bien fondé à soutenir cette belle prérogative de son Siége ; mais il est trop habile & trop éclairé pour y voir de la démonstration. La Tradition de l'Eglise Grecque, le silence des Auteurs Ecclésiastiques pendant tant de siécles, laissent quelques scrupules dans un esprit attentif & critique. Aussi l'illustre Auteur qui, au talent d'exposer avec netteté une preuve, joint le mérite si rare d'en évaluer la force, & de ne pas éxagérer le

degré de persuasion qu'elle peut faire sur les esprits, consent qu'on ne regarde son opinion que comme la plus probable. C'est aussi le jugement des célébres Auteurs des Actes des Saints. Ces sçavans Critiques, après avoir examiné les piéces du Procès avec toute la sagacité dont ils ont donné mille preuves, maintiennent les Provençaux dans leur croyance, & décident que jusqu'à présent c'est l'opinion la plus vraisemblable : *possessio Provincialium hactenùs vero simillima.*

Les successeurs de S. Lazare ne sont pas connus d'une maniére certaine jusqu'à Oresius, qui souscrivit au premier Concile d'Arles l'an 314. Nous n'entreprendrons pas de suivre notre Auteur dans le détail des vertus & des actions des Evêques qui succédèrent à Oresius dans le siége de Marseille. Leur

vie séparée, comme elle l'est nécessairement dans un Extrait, des ornemens de l'histoire, ne seroit qu'un Catalogue qui n'apprendroit rien, & qui ennuiroit. Ceux qui aiment ces sortes de détails, doivent les lire dans l'Ouvrage même.

Salvien, l'ornement de l'Eglise Gallicane par son esprit, ses vertus & son éloquence, quoique né à Cologne, fit son séjour à Marseille, & y fut ordonné Prêtre, en fut-il Evêque? c'est un point controversé. Notre Auteur expose avec candeur les raisons pour & contre cet Episcopat, & conclut enfin qu'il y a de fortes conjectures que Salvien a été Evêque de Marseille. Un Auteur moins critique & moins attaché à la vérité, n'auroit pas laissé de soupçons sur ce point, & n'auroit pas hésité à se donner un prédécesseur d'un mérite si distingué, & si

capable de décorer le *Siége* de Marseille.

Marseille a été encore le séjour d'un autre Personnage célèbre par ses vertus, par ses écrits & par ses erreurs ; c'est Jean Cassien. Le désir de la perfection l'avoit porté à visiter toutes les solitudes d'Egypte, pour y être témoin des grands exemples des Péres du Désert. Il fut en Occident le Patriarche des Moines, & c'est à lui qu'on doit l'établissement de la fameuse Abbaye de S. Victor de Marseille, qui vient, dit l'Auteur, d'être sécularisée & érigée en Collégiale. Cette maison fut longtems la retraite de la vertu & de la régularité, & quelques-uns de ses Religieux furent élevés à l'Episcopat. Malheureusement ils embrassèrent avec trop de vivacité les sentimens de Cassien leur maître & leur pere ; & la vénération qu'on avoit

pour leur vertu contribua be
coup à répandre le Sémi-Pé
nianisme, qui fut enfin conda
né par la constitution de S. (
lestin.

Nous finirons cet extrait
faisant observer, que Procu
Evêque de Marseille en 381
porta longtems pour Métro
litain de la seconde Narb
noise; les Evêques ses con
res s'y opposoient, & on 1
mina cette contestation dans
Concile de Turin. Les Pères
glèrent, » que Proculus aur
» durant sa vie la primaut
» moins comme un droit atta
» à son siége, que comme
» privilége personnel, & qu
» prééminence sur les Evêq
» de la seconde Narbonnoise
» roit comme celle d'un pere
» ses enfans.

ARTICLE V.

TRAITE' DE LA CAUSE, & des Phénomènes de l'Electricité, par M. Boullanger. A Paris, de l'Imprimerie de la Veuve David, au Nom de JESUS. 1750. 2. vol. in-8°.

CEux qui aiment la matière de l'Electricité ne se plaindront pas de manquer d'Ouvrages sur ce sujet. Il en paroît dans toutes les parties de l'Europe, & les plus célèbres Physiciens travaillent à multiplier les expériences, à constater les faits, & à rechercher la cause de ces Phénomènes étonnans. Cette cause tient probablement au Systême général du monde, & si l'on la découvre sûrement, à quelles découvertes ne conduira-t-elle pas ? Cette réfléxion nous engage à sçavoir gré à

ceux qui s'appliquent à ex
quer le Phénomène de l'Elec
cité. M. Boullanger a fait p
y réussir les plus louables
forts, & nous allons exposer
peu de mots son explication.

Cette explication aura
moins un grand avantage, c
de ramener à une cause uni
les Phénomènes si différens
l'Electricité ; c'est la route de
nature. Infiniment variée d
ses effets, elle est toujours :
ple dans leur cause. C'est
préjugé bien favorable pour
B. dont nous sommes obli
d'abréger extrêmement la d
trine.

Cherchons la cause que n
ne voyons pas par celle
nous voyons. La cause
nous voyons, est le frottem
Sans ce frottement point d'él
tricité, & quels effets proc
le frottement ? Il écarte par
impulsions fortes & réitérées

parties les moins déliées, soit que ces parties soient de l'air, de l'eau, ou du feu.

On ne peut nier que le frottement, qui est un mouvement circulaire, n'ait la force d'écarter les parties les plus grossières, & de rassembler les plus déliées. Les parties grossières ont plus de masse. Elles conservent donc plus longtems le mouvement qu'elles ont reçu; elles doivent donc s'écarter davantage du principe de leur mouvement. C'est la cause physique qui fait qu'une balle de fusil va beau-
oup plus loin que cent grains
e plomb qui auroient la même
santeur. Comme la rotation
cylindre est continuelle, l'é-
ilibre de l'atmosphère ne peut
rétablir, & l'impulsion conti-
d'écarter de plus en plus les
ties les moins déliées, & par
équent les parties qui envi-
ent le cylindre deviennent

de plus en plus déliées.

Le frottement ne peut ſe faire ſans un contact entre le corps qui frotte & le corps qui eſt frotté. Le contact rapide & continuel ouvre les pores des corps, & raſſemble de plus en plus les parties les plus déliées. Or, ce méchaniſme ne peut s'éxécuter ſans obliger les parties, qui ſe trouvent entre les corps qui ſe touchent, d'entrer dans leurs pores.

M. B. ne ſe contente pas de démontrer les effets du frottement par les loix de la méchanique, il le démontre encore par pluſieurs expériences, dont nous ne rapporterons qu'une. « Tenez, dit-il, le couſſinet durant » la rotation du cylindre, de façon que vos doigts & le couſſinet le touchent continuellement, vous ſentirez les parties » les plus groſſières de l'atmoſphère s'éloigner du cylindre,

» elles feront fur votre main » l'impreſſion qu'y feroit un fouffle, le même qu'y fait l'air » groſſier en fortant de la machine Pneumatique. Prouver que » les parties les parties les plus » groſſieres font écartées, c'eſt » prouver que les plus déliées » font raſſemblées.

La cauſe générale de l'Electricité eſt *donc l'action des parcelles de l'atmoſphère, dont le frottement a dérangé l'équilibre.* L'attraction qui eſt le mouvement d'un corps vers un autre, eſt l'effet de cette cauſe. Ce mouvement d'un corps vers un autre s'opère par l'impulſion, & par conſéquent l'attraction eſt une véritable impulſion; mais comment cette impulſion produit-elle le phénomène de l'attraction? L'Auteur l'explique avec netteté, mais avec une prolixité néceſſaire à ſon ſujet: eſſayons de donner en peu de mots une idée de ſon explication.

Les parcelles déliées de l
mosphère que le frotteme
rassemblées dans le corps éle
que en sortent, dès que le f
tement cesse. Ces parcelles
tant plus soutenuës, s'écl
pent par les pores du corps é
trique, & forment autan
jets, qu'il y a d'ouvertures
lesquelles elles s'élancent.
jets raréfient l'air qui est e
le corps électrique, & les co
qu'on lui présente. Si la r
faction est assez grande &
corps assez léger, l'air qu
moins raréfié élève ce corps
ger jusqu'au corps électriq
voilà tout le méchanisme de
traction, que l'Auteur rend
sible par une foule d'expér
ces, qu'il explique aisémen
clairement d'après ces princi
Les bornes d'un extrait ne r
permettent pas de le suivre d
le détail de ces expériences
de ces explications, qu'on

c plaiſir dans l'Ouvrage.
ıs ne voulons cependant pas
:ttre de faire mention de
:ctricité par communication
le la répulſion électrique.

°. Un corps électriſé a la
:e de communiquer l'électri-
à un autre qui le touche, &
le conçoit aiſément. Les par-
ɛs déliées qui ſortent du corps
trique pénétrent le corps qui
ouche ; ces parcelles ſont
ı obligées de ſortir de ce
ɔs, & forment des jets. « Ces
ts raréfient l'air ; ſi vous leur
:éſentez des corps aſſez lé-
ɛrs, l'air qui eſt entr'eux &
: corps électrique par com-
ıunication, étant plus raréfié
ue l'air qui touche les corps
égers au côté oppoſé à ce
orps électrique, éxerce ſon
effort, ſa tendance à l'équili-
re, & éleve les corps qui ſont
ſſez légers. » Ce principe ſert
:xpliquer un grand nombre

d'expériences faites sur la co
munication de l'Electricité. O
trouvera en particulier l'expli
tion de cette expérience qui éto
na la Cour & la Ville, où l'on
l'Electricité se communiquer
une boule attachée à l'extrémi
d'une corde de 1150 pieds.

2°. Un corps Electrique atti
des corps légers, & les repouss
l'attraction & la répulsion ont
même cause. Le corps Electi
que, par communication, reço
dans ses pores des jets du fluic
qui a pénétré le corps Electi
que par frottement : les jets q
sortent de ces deux corps do
vent se rencontrer, & par co
séquent ils se choquent & se re
poussent mutuellement: dans ce
te collision, le plus léger do
céder à l'action du corps le plu
fort ; & voilà pourquoi vou
voyez un tube de verre électri
attirer d'abord, & repousser en
suite des feuilles d'or.

Ce qui semble prouver la vérité & la fécondité des principes de l'Auteur, c'est que les phénomènes les plus frappans de l'Electricité se plient à ces explications. On ne voit pas sans étonnement le phénomème découvert à Leyde par Muschembroëck, *cent personnes à la fois, qui se tiennent par la main, sont frappées intérieurement, lorsqu'une d'elles approche le bout du doigt d'un fil de métal qui trempe dans un vase de verre plein d'eau électrisée*. Or l'Auteur explique, par ces principes, ce phénomène étonnant, d'une manière nouvelle, simple & satisfaisante. Lorsqu'on approche le haut du doigt d'une barre de fer électrisée, on sent une piquûre très-vive. Pourquoi? c'est que les parcelles les plus déliées de l'atmosphère rassemblées par la rotation, sont comprimées par le mouvement du doigt, & les parties étrangères qui les res-

ſerrent. Plus elles ſont comprimées ; plus elles débandent leur reſſort, & plus elles ont de force. Cette force les rend capables de faire ſentir des piquûres juſqu'à la douleur. Le phénomène de Leyde n'eſt pas plus difficile à expliquer ; & il n'y a d'autre différence que celle qu'y met l'imagination, qui eſt plus frappée d'une douleur très-vive, que d'une piquûre légere. C'eſt ainſi que l'imagination eſt plus frappée de l'exploſion d'un canon que de celle d'une bulle d'air ; de la chute d'une montagne, que de celle d'un moucheron, quoiqu'il ſoit prouvé que ces effets dépendent de la même cauſe & des mêmes loix.

La ſeule difficulté qui reſte, eſt de montrer comment on peut augmenter à ce point la force des parcelles déliées de l'atmoſphère. C'eſt l'objet que ſe propoſe l'Auteur dans le quatrième

Chapitre, où il indique plusieurs manières d'augmenter la force des parties électriques. Le principal de ces moyens est la réunion des forces répulsives; mais nous sommes obligés de renvoyer le Lecteur à l'Ouvrage même, où il trouvera des détails fort curieux & fort instructifs.

Voilà tout ce que la nature de ce livre nous permet d'en dire; nos Mémoires sont peut-être déja trop chargés des phénomènes de l'électricité. Lorsqu'on en aura bien sûrement trouvé la cause physique, on écrira moins, & l'on cessera de disputer. Quand il ne s'agit pas de questions soumises à la tyrannie des préjugés, la vérité s'insinuë si naturellement dans les esprits, qu'elle ne trouve point de contradicteurs. L'Auteur prétend qne son sentiment n'est pas un jeu de l'imagination, une hypothèse arbitraire; il

croit l'avoir démontré par les loix de la méchanique, & par l'expérience, & que, ſi c'eſt un ſyſtême, c'eſt celui de la nature même. C'eſt ſur quoi il ne nous convient pas de prononcer; mais nous prononçons avec aſſurance que l'Auteur nous a paru avoir toutes les qualités néceſſaires pour bien traiter les matiéres de Phyſique, & qu'on apperçoit dans ſon Ouvrage des traits, qui prouvent qu'il eſt auſſi philoſophe par le cœur que par l'eſprit.

ARTICLE VI.

HISTOIRE DES REVOLUTIONS de l'Empire de Conſtantinople &c. Par M. de Burigny, 3. vol. in-12. A Paris, chez De Bure l'aîné, Quai des Auguſtins. M. DCC. XLIX. Suite de l'Article CXLIV. au II. Vol. de Novembre, 1750.

L'Apostasie de Julien & son dévouement au culte des Idoles auroient eu des suites bien funestes, s'il fût demeuré longtems sur le trône des Césars. Sa mort & l'élection de Jovien, entiérement décidé pour le Christianisme, rendirent promptement à la Religion sa tranquillité & son lustre. Mais le nouvel Empereur ne put ajouter aux vertus chrétiennes, l'exercice des autres qualités qui donnent de l'éclat à un régne. Pour sauver les débris de l'armée Romaine, il ne put que faire un traité désavantageux avec les Perses; c'étoit l'imprudence de Julien qui avoit rendu cette négociation indispensable : cependant quelques Auteurs, trop prévenus en faveur de l'Apostat, déchargent sa mémoire de ce reproche pour le mettre sur le compte de Jovien. M. de Burigny est plus équitable & plus judicieux.

Cette paix, dit-il, *quelque désagréables qu'en fussent les conditions, étoit justifiée par les circonstances malheureuses dans lesquelles se trouvoit l'armée Romaine.*

Jovien mourut avant que d'arriver à C. P. & le trône fut rempli par Valentinien, homme de fortune, très-attaché au Christianisme, & éprouvé, pour cette cause si honorable, sous le régne de Julien. Il associa son frere Valens à l'Empire, & d'un commun accord, ils partagérent ensuite les Provinces de la domination Romaine; Valentinien eut l'Occident & fit son séjour ordinaire à Milan; Valens gouverna l'Orient, & s'établit à Constantinople.

Sous son régne les Goths chassés de leur pays par les Huns, peuple qui habite à l'Orient des *Palus Mæotides*, aujourd'hui mer de Zabache, vinrent au nombre de deux cens mille sur

les bords du Danube, & demandérent la permission de s'établir dans la Thrace, avec promesse de servir dans les armées de l'Empereur quand il voudroit. On leur accorda des terres, mais les discussions qui survinrent occasionnérent une guerre sanglante.

Valens fut attaqué près d'Andrinople par ces Barbares, qui avoient demandé la paix sans avoir pû l'obtenir. L'armée Romaine fut presque entiérement détruite, & Valens ayant été porté dans une maison, où les Goths, qui n'en savoient rien, mirent le feu, il y périt l'an 378. Gratien son neveu, & fils de Valentinien & de Sévera devint par sa mort Empereur d'Orient. Ce jeune Prince considérant qu'il n'étoit guères possible qu'un homme seul gouvernât de si vastes Etats, menacés de tous côtés par les Barbares, s'associa Théo-

dose, un des plus grands Capitaines de son tems. Il étoit né à Cauca dans la Galice, & son pere, aussi nommé Théodose, avoit eu la tête tranchée par les intrigues de ses ennemis; le fils se retira en Espagne, d'où il fut bientôt rappellé par Gratien, qui répara, autant qu'il fut possible en le déclarant Auguste, l'injure faite à son pere, dont on reconnut trop tard l'innocence.

Le nouvel Empereur détruisit les Tyrans, réprima les Barbares, & rendit l'Empire respectable à toutes les Nations. Maxime avoit fait tuer Gratien, & obligé son frere le jeune Valentinien de s'enfuir à Thessalonique. Théodose arma puissamment, marcha avec une grande diligence, & tant de secret, qu'il surprit & battit sur les bords de la Save près de Seisseg un corps des troupes de Maxime. Il en dé-

fit un autre à Pettau. L'usurpateur se retira dans Aquilée, où il fut assiégé, & livré par ses propres soldats à l'Empereur, qui lui reprocha ses crimes. Comme on craignit que ce Prince ne lui accordât la vie, les soldats l'enlevérent & lui tranchérent la tête en 388.

Valentinien fut rétabli dans tous ses Etats, & dans ceux qui avoient été usurpés sur Gratien son frere, mais il en jouit peu de tems. Le Comte Arbogaste le fit étrangler, & donna le titre d'Empereur à Eugéne, sous le nom duquel il se proposoit de gouverner. Théodose partit une seconde fois de C. P. en 394. & s'avançant vers l'Italie, il rencontra Eugéne & son armée, à la descente des Alpes. L'Empereur eût pû être arrêté en chemin, si ses ennemis plus diligens ou plus habiles, eussent saisi & gardé les passages. Le

Tyran perdit la bataille, où il n'oſa ſe montrer, & ſes propres ſoldats l'ayant amené devant Théodoſe, on trancha la tête à ce lâche uſurpateur, pleinement indigne du trône : Arbogaſte ſe tua lui-même deux jours après.

L'Auteur accuſe les Ecrivains Eccléſiaſtiques d'avoir *fait beaucoup de pieuſes exagérations* ſur cette victoire. N'eſt-il pas coupable lui-même en ceci de quelque exagération ; & doit-on oublier aiſément que ces *Ecrivains Eccléſiaſtiques* ſont Théodoret, Oroſe, Rufin, S. Ambroiſe, S. Auguſtin ? On cite en marge M. de Tillemont : ce n'eſt pas dans cet Auteur qu'on trouve le reproche d'*exagération* fait par M. de B. aux Ecrivains du quatriéme & du cinquième ſiécle.

Théodoſe ne ſurvécut pas longtems à ces grands événements. Il déclara Honorius Em-

pereur d'Occident, & Arcadius Empereur d'Orient, deux fils qu'il avoit eus de Flacille, Princesse dont les Historiens ont célébré la piété. Ensuite comme il se préparoit au voyage de C. P. il mourut à Milan le dix-septiéme Janvier 395. à la fin de seiziéme année de son régne.

Arcadius & Honorius ressemblerent mal à Théodose, & leurs deux premiers Ministres, Stilicon & Rufin, causerent de grands troubles par leur ambition & par leur jalousie. Les Barbares en profiterent & désolerent l'Empire à leur gré. Ce fut sous le régne d'Arcadius qu'on vit pour la première fois, un Eunuque, c'est Eutrope, devenir Consul. Depuis la profanation du Consulat par le cheval de Caligula, revêtu de cette grande dignité par son Maître, elle n'avoit pas été deshonorée si excessivement.

L'Occident refusa de recon-

noître Eutrope, qui la même année fût chassé du Palais & dépouillé de toutes ses charges. Il avoit publié une Loi pour abolir l'asyle des Eglises, & il fut obligé d'y recourir. Il en sortit quelque temps après pour prendre la fuite, mais ayant été arrêté, il fut amené à Calcédoine, condamné à mort & exécuté.

Le reste du régne d'Arcadius fut troublé, dit M. de Burigny, *par les ravages des Huns dans la la Thrace ; par les courses des Isaures dans l'Asie & dans la Syrie ; enfin par le schisme de C. P auquel la déposition de S. Jean Chrysostome donna lieu.* Ce dernier événement, dont les intrigues de l'Impératrice Eudoxie furent la cause principale, suffiroit seul pour faire voir combien Arcadius étoit foible, mauvais connoisseur en mérite, & peu attentif à distinguer les bons conseils. S. Jean Chrysostome

cadius mourut en 408. après
r régné ſans honneur, plus
3. ans. Il eut d'Eudoxie le
e Théodoſe & quatre filles,
. Pulcherie fut la plus célè-
par ſes grandes qualités. Pro-
e eſt le premier Hiſtorien
nous apprenne qu'Iſdegerde
de Perſe fut le tuteur du
e Théodoſe. Comme cet
vain a vécu cent cinquan-
ns après Théodoſe, ce fait
ngulier, dit notre Auteur,
bien ſuſpect : *il y a gran-*
raiſon d'en douter. Quoi-
cette preuve négative ait

pure fable, imaginée par un Historien? Il y a bien de l'apparence que la tutéle du jeune Empereur confiée à Isdegerde a eu du moins quelque fondement, sur lequel on a bâti peu à peu un édifice trop magnifique.

Pulchérie, aînée de Théodose, seulement de deux ans, mais d'un esprit très-avancé, contribua à l'éducation de son frere, qui la déclara *Auguste*, place dont elle étoit digne par son génie & sa vertu. Elle fit le mariage de Théodose avec Athenaïs, qui étoit venuë à C. P. pour faire casser le testament de son pere. Il l'avoit deshéritée sous prétexte que sa beauté & ses talens lui procureroient aisément un établissement avantageux. Pulchérie fut tellement enchantée du mérite d'Athénaïs, & en parla si favorablement à Théodose, que ce jeune Prince *consentit* à l'épouser. Ce maria-

...ne fut pas aussi heureux qu'il ...avoit sujet de l'espérer. La ja... lousie mit la mésintelligence en... tre les époux. L'Impératrice étoit innocente du crime dont elle étoit soupçonnée sur une indiscrétion assez légère ; mais qui étoit devenuë plus considé... rable par un mensonge lâché mal-à-propos. * Eudoxie, ce fut le nom qu'on donna à Athenaïs, se retira à Jerusalem où elle resta jusqu'à sa mort arrivée en 460.

Théodose le jeune ne régna ...as glorieusement, ce ne fut ...as parce qu'il étoit très-dévot ... fort appliqué à la lecture ; ...is c'est que la piété & l'érudi-

* L'Empereur avoit donné une belle ...me à sa femme ; celle-ci la donna ... Officier nommé Paulin, qui la ren... à Théodose, & ce Prince ayant re... ndé cette pomme à Eudoxie, elle ...dit qu'elle l'avoit mangée. Telle ...ource de cette jalousie.

tion doivent être jointes
tres talens, quand il eſt
tion de gouverner un E
Ce Prince craignoit la
tout autrement qu'il ne ſi
Souverains ; il aimoit
acheter la paix aux con
les plus humiliantes pour
ſonne & pour l'Etat, qu
rendre plus aſſurée par la
des armes. Il fut convenu
lui & Attila que les R
payeroient à ce dernier ſi
livres d'or pour ſes préten
& mille ou même, ſelon
ques Auteurs, deux mille
année.

Après la mort de cet
reur, Pulcherie ſa ſœur,
dérant que jamais aucun
me n'avoit régné dans l'E
épouſa Marcien, le plus
de tous les Sénateurs &
par ce mariage ſur le T
exigeant qu'il conſentît
laiſſer garder le vœu de

re qu'elle avoit fait auparavant. Marcien ſe montra digne du choix de Pulcherie ; il répondit avec fermeté aux Députés d'Attila qui étoient venu demander le tribut promis par Théodoſe, que ſi leur maître vivoit en ami avec l'Empire, l'Empereur pourroit bien lui faire quelques préſens, ſans avoir aucun égard aux conventions de Théodoſe ; mais que ſi Attila ſe comportoit en ennemi, on lui oppoſeroit ſes armées. Le régne de Marcien qui mourut en 457, quatre ans après Pulcherie, fut très-pacifique : mais il auroit fallu une ſuite d'Empereurs tels que lui pour rétablir les affaires dans des conjonctures ſi difficiles ; & malheureuſement il s'en trouva trop peu. Il y en eut même pluſieurs qui étoient plus capables d'affoiblir le Trône, que propres à le ſoutenir.

C. P. fut un Théâtre où les

intrigues & les ſéditions
ſoient des troubles contin
ce ne fut que ſous Juſtinie
l'Empire déſolé ſi longtem
l'ambition & la jalouſie d
propres Sujets, reprit des
ces & de la vigueur. Nou
prendrons à ce régne la ſui
nos Extraits.

ARTICLE VI

HISTOIRE DE L'ACA-
MIE Royale des Sciences
née M. DCC. XLV. av
Mémoires de Mathématiq
de Phyſique pour la mêm
née &c. 4°. *A Paris*, *d*
primerie Royale 17

NOus

rceau
e de l'A
mpl
iques
es ,
emen
la G
d nos A
urent
ui a
bjet
e de la
tr'eux
fférenc

ſon courage qu'à ſon zèle pour la Géographie.

L'Amazone ou Marañon traverſe tout le continent de l'Amérique méridionale d'Orient en Occident ; & depuis Jaën de Bracamoros, où il commence à être navigable, juſqu'à ſon embouchure, il parcourt un eſpace de plus de ſept cens cinquante lieues communes, évaluées à mille ou onze cens à cauſe des détours. Ce grand fleuve qui ſort du lac *Lauri-cocha*, vers le onzième degré de latitude auſtrale, fut découvert, dit-on, au milieu du ſeizième ſiécle par François d'Orellana, qui croyoit avoir vû ſur ſes bords des femmes armées en guerre : perſuaſion peut-être frivole, mais ſuffiſante pour fonder la dénomination de rivière *des Amazones*. Les noms ſe donnent pour peu de choſe, mais une fois donnés, ils ſubſiſtent malgré la raiſon & l'au-

M. de la Condamine partit de Tarqui, à cinq lieues de Cuenca, le 11 de May 1743, & il mit près de deux mois à gagner le lieu de l'embarquement sur le Marañon, à quatre journées au-dessus de Jaën. Les travaux de ce premier voyage, par des chemins presque impratiquables, sont décrits avec tant de justesse & d'exactitude, qu'on croit accompagner l'Auteur dans sa marche; & c'est à peu près la même chose durant tous les détails du voyage entier.

Mais comme le voyageur est homme de beaucoup d'esprit, & cultivé par les lettres, on aime à se délasser avec lui quand la route devient plus facile, ou quand des moments de repos succédent à ses immenses fatigues. Par exemple, avant son embarquement sur le Marañon, on le voit durant huit jours dans un hameau d'Indiens; & telle est

la deſcription qu'il fait de ce loiſir qui a quelque choſe de charmant. » J'étois au milieu » des Sauvages ; je me délaſſois » parmi eux d'avoir vécu avec » les hommes, & , oſerois-je le » dire, je n'en regrettois pas le » commerce. Après pluſieurs an» nées paſſées dans un mouve» ment & dans une agitation » continuelle, je jouiſſois pour » la première fois d'une douce » tranquillité. Le ſouvenir de » mes fatigues, de mes peines, » & de mes périls paſſés , me » paroiſſoit un ſonge. Le ſilence » qui régnoit dans cette ſolitude » me la rendoit plus aimable, il » me ſembloit que j'y reſpirois » plus librement. La chaleur du » climat étoit tempérée par la » fraîcheur des eaux d'une ri» vière à peine ſortie de ſa ſour» ce , & par l'épaiſſeur du bois » qui en ombrageoit les bords ; » un nombre prodigieux de plan-

» tes singulières & de fleurs in-
» connues m'offroient un specta-
» cle nouveau & varié. Dans
» les intervalles de mon travail,
» je partageois les plaisirs inno-
» cens de mes Indiens, je me
» baignois avec eux, j'admirois
» leur industrie à la chasse & à
» la pêche. Ils m'offroient l'élite
» de leur poisson & de leur gi-
» bier. Tous étoient à mes or-
» dres; le Cacique qui les com-
» mandoit étoit le plus empressé
» à me servir. J'étois éclairé
» avec des bois de senteur & des
» résines odoriférantes Le sable
» sur lequel je marchois étoit
» mêlé d'or. On vint me dire
» que mon radeau étoit prêt &
» j'oubliai toutes ces délices. »

C'est avec ce radeau que l'Académicien franchit le détroit terrible appellé *Pongo de Manseriché* : la relation & la carte qui se voit ici représentent à des yeux attentifs toute l'hor-

reur & le danger de ce fameux paſſage. Le Marañon qui a 250 toiſes de large à S. Yago, ſe réduit dans le *Pongo* à 25 toiſes ou environ, & il roule entre des rochers, qu'il a forcés de lui laiſſer une route : on ſe trouve, en ſuivant ce cours extrêmement rapide, comme *dans une galerie étroite, profonde, tortueuſe, minée par les eaux dans le roc, & éclairée ſeulement par le haut; quelques pans de rocher & pluſieurs arbres qui s'avancent en ſaillie, comme pour former une voute, rendent le jour plus ſombre. La hauteur des bords qui ſe dérobe à la vue, ſemble les rapprocher à portée de la main.*

Le radeau de M. de la Condamine partit comme un trait, & fut porté en cinquante-ſept minutes à Borja, qui eſt à deux lieues de l'entrée du détroit. On remarque ici, comme par-tout ailleurs, l'extrême exactitude de

notre Académicien : il marque sur sa carte du *Pongo* jusqu'aux distances relatives aux minutes observées sur la Montre ; & il n'oublie ni les dimensions de son radeau, ni la figure des rochers qui l'environnoient durant le passage.

Mais son attention redouble dans la peinture qu'il fait du païs qui se rencontra après le *Pongo*. La relation devient alors aussi agréable qu'instructive ; transcrivons ce caractère des Indiens Américains : « L'insensibilité en » fait la base. Je laisse à décider » si on doit l'honorer du nom » d'apathie, ou l'avilir par celui » de stupidité : elle naît sans dou- » te du petit nombre de leurs » idées, qui ne s'étend pas au- » delà de leurs besoins. Gloutons » jusqu'à la voracité, quand ils » ont de quoi se satisfaire ; sobres » quand la nécessité les y oblige, » jusqu'à se passer de tout, sans

» paroître rien deſirer; puſillani-
» mes & poltrons à l'excès, ſi
» l'ivreſſe ne les tranſporte pas;
» ennemis du travail; indifférens
» à tous motifs de gloire, d'hon-
» neur ou de reconnoiſſance;
» uniquement occupés de l'ob-
» jet préſent, & toujours déter-
» minés par lui; ſans inquiétude
» pour l'avenir, incapables de
» prévoyance & de réfléxion;
» ſe livrant, quand rien ne les
» gène, à une joie puérile;
» qu'ils manifeſtent par des ſauts
» & des éclats de rire immodérés;
» ſans objet & ſans deſſein, ils
» paſſent leur vie ſans penſer, &
» ils vieilliſſent ſans ſortir de
» l'enfance, dont ils conſervent
» tous les défauts. »

Si nous voulions ſuivre M. de la Condamine durant tout ſon voyage ſur le Marañon, & tenir compte de toutes ſes obſervations curieuſes, nous compoſerions une relation, & ceci ne doit

être qu'un léger extrait ; ainsi nous supprimons tout ce qu'il raconte des divers peuples qui habitent les bords de ce grand fleuve ; la question qu'il agite de l'existence des Amazones Américaines ; les preuves qu'il donne de la communication de l'Orénoque avec le Marañon ; les observations qu'il rassemble sur les poissons, les oiseaux, les reptiles, les plantes de ces vastes pays. Il est tems de voir notre célèbre observateur arriver au Para, grande Ville où *l'on voit des ruës bien alignées, des maisons riantes, & des Eglises magnifiques* ; elle est placée sous le premier degré 28′ de latitude australe. Ce fut de là que M. de la Condamine partit pour se rendre à Cayenne ; mais avant son départ, il fit son testament académique ; c'étoit un extrait de toutes ses observations qu'il adressoit à M. de Chavigny,

Ambaſſadeur de France à Li
bonne, *en le priant de le fai
remettre à l'Académie, après l
nouvelle certaine de ſa mort.* Il e
avoit envoyé un preſque ſem
blable à Quito avant l'embar
quement au *Pungo*. Et c'eſt ain
ſi que les Sçavants prennen
leurs meſures contre les dan
gers & contre la mort ; non pou
enrichir des proches qui ſon
ſouvent des ingrats ; mais pou
faire du bien aux Lettres & au
Arts dont le propre eſt d'inſpire
la reconnoiſſance.

Le reſte du voyage de M. de l
Condamine comprend ſa rout
du Para à Cayenne, de Cayenn
à Surinam, de Surinam en Hollan
de, de Hollande à Paris où i
eſt arrivé le 23 Février 1745
après dix ans d'abſence. Depui
ce retour, M. de Chavigny lu
a fait remettre ſon teſtament
qui ſera toujours mieux exécut
par le Teſtateur même que pa

[redacted]

oute autre perſonne, quelque inelligente ou affectionnée qu'on ût la ſuppoſer. *

Le ſecond Mémoire qui doit ous occuper ici eſt *ſur la deſription géométrique de la France.* 'Auteur, M. Caſſini de Thury, xpoſe les avantages de cette eſcription, les défauts de tou-s nos Cartes précédentes, la éthode qu'on a ſuivie pour en eſſer une qui fût exacte & écife.

Elle conſiſte, cette méthode, former, comme pour la Mérienne de Paris, des triangles ans toute l'étenduë du Royau-

* En faiſant l'Extrait de ce Voyage, ous nous ſommes reſſouvenus que cei de M. l'Abbé Outhier au Nord oît échappé à nos Mémoires. Il fut nprimé dès l'an 1744. époqu: un peu ıcienne; mais il nous ſemble que Ouvrage mérite bien qu'on nous perette d'y revenir. L'Extrait paroîtra nmédiatement après celui-ci, c'eſt-à-re dans le prochain Journal.

me ; pour cet effet on s'eſt propoſé de tirer une perpendiculaire à cette Méridienne, en ſuivant la direction de l'Orient à l'Occident, c'eſt-à-dire en terminant la ligne d'une part au Rhin vers Strasbourg, & de l'autre aux Côtes de Normandie & de Brétagne. » Cette perpendi-
» culaire devoit être ſuivie de
» pluſieurs autres à la diſtance
» de 60 mille toiſes les unes des
» autres, & terminée par des
» parallèles à la Méridienne dé-
» crites à la même diſtance ; ce
» qui formeroit des eſpèces de
» quarrés dont on ſçauroit la
» juſte étendue pour avoir l'ar-
» pentage général de la Fran-
» ce... Toutes ces perpendicu-
» laires & parallèles devoient ſe
» terminer aux Côtes de l'O-
» céan & de la Mer Méditerra-
» née. «

M. de Thury explique les uſages de ces lignes, & les moyens

employés pour péné-
toute la France sans
pre la suite des Trian-
précaution nécessaire,
icate, à cause des mon-
des rivières, des forêts,
mpéries de l'air &c. On
enu néanmoins à décri-
perpendiculaires & trois
es ; & l'on voit sur la
ui a été gravée, après
érations, une suite de
800 triangles, lesquels
jonction forment des
de quarrés, & se termi-
9 bases mesurées sur le
dont la somme com-
ne étendue de plus de
le toises.

ompte donner au Public
me divisé en trois par-
ns la première on pré-
les méthodes qui ont
vaincre les difficultés
es dans le cours des
ons Géométriques. Dans

la seconde, on donnera la solution de divers problèmes qui ont rapport à la Géométrie pratique. La troisiéme enfin sera une exposition détaillée de tout l'ouvrage. Ce Volume contiendra aussi la Carte de la France distribuée en 16 planches.

Nous énonçons tout ceci dans les propres termes de M. Cassini de Thury qui, par ses lumières & par la gloire de son nom, mérite bien de fixer nos connoissances sur l'étendue & les dimensions de notre Patrie.

Nous finissons cet article par les éclaircissemens que donne M. Bouguer sur le problême de la Mâture des Vaisseaux. C'est une éspéce de controverse entre notre Académicien & feu M. Jean Bernoulli Professeur de Mathématiques à Bâle; ce dernier n'approuvoit pas que M. Bouguer *prît le centre de gravité pour point d'appui dans l'équilibre, entre*

toutes les différentes forces qui agissent sur le Vaisseau ; mais ceci formoit plutôt un mal-entendu, & une dissension dans les mots qu'une contrariété de sentiments ; du moins M. Bouguer rend la chose très-probable, & il en dit des raisons qui persuadent tout Lecteur attentif.

Il étoit un autre objet de discussion entre ces deux sçavants hommes. Souvent en mer, il arrive que le vent augmente tout à coup, & forme ce qu'on appelle des *grains* extrêmement redoutables aux Navires ; d'autres fois on y essuye des bourrasques à peu de distance de terre &c. Or dans ces rencontres les voiles se trouvent surchargées d'un très-grand effort, la mâture est sujette à se rompre, & le Navire à verser ou à faire capot. Il est question, pour un Hydrographe, de régler la Mâture relativement à ces

hypothèses ; & voilà le point où M. Bernoulli & M. Bouguer se sont partagés. Le premier supposoit que le vent augmentoit tout-à-coup, il le considéroit pendant une bouffée, & il vouloit que, quoique le Navire n'eût point acquis son mouvement uniforme, il ne fût exposé à aucun péril. M. Bouguer au contraire considéroit le Navire dans un état constant, & comme ayant acquis tout son mouvement uniforme ; c'est dans cette supposition qu'il a résolu le problême, supposition qui est celle de tous les Marins, & plus relative aux usages & à la pratique.

On lira volontiers dans le mémoire tout ce qui concerne cet éclaircissement, & l'on y remarquera en même tems la manière respectueuse dont le Mathématicien François parle de l'illustre Bernoulli. *Je n'ai*

pas eu besoin, dit-il, *de faire violence aux égards qu'imposent les Loix Académiques, pour parler de ce grand homme d'une manière qui convînt à sa glorieuse & juste réputation.* Ceci prélude à l'éloge historique que le Sécrétaire de l'Académie consacrera bientôt à la mémoire de ce Professeur si célèbre, si renommé en France, en Hollande, en Allemagne, partout où les Mathématiques, l'analyse, les nouvelles méthodes ont des partisans.

ARTICLE VIII.

LETTRE AU P. B. J. SUR les Tableaux exposés au Luxembourg. *

JE ne puis M. R. P. refuser à notre ancienne amitié ce

* On nous écrit cette Lettre qui est curieuse & intéressante. En quelques en-

qu'elle exige de moi au sujet des Tableaux que le Roi vient de faire exposer dans son Palais du Luxembourg. Le long séjour que j'ai fait à Paris pour mes affaires domestiques, m'a mis à portée de voir cette belle collection, que j'appelle *le Salon des Anciens*, par opposition aux Tableaux qui ont été exposés au Louvre, & que je puis appeller *le Salon des Modernes.*

Ces derniers mots me font ressouvenir des avis que vous donniez, dans vos Mémoires de Novembre, aux Auteurs de brochures trop critiques & même

---

droits elle paroît se réduire à un simple Catalogue, mais dans une matiére comme celle ci, il n'étoit guères possible d'éviter ce défaut. Si d'autres Connoisseurs ont des observations nouvelles à communiquer au Public, ils pourront se servir de la voye de nos Mémoires singuliérement destinés à tout ce qui concerne les Arts.

passionées contre quelques uns de nos meilleurs Maîtres. J'ai fort approuvé votre manière de penser à cet égard, & j'y ajouterois bien aussi des réfléxions que vous ne contrediriez pas.

Je vous dirois qu'on oublie trop aisément la belle maxime de Gesner : *eos qui adhuc in vivis sunt, non æque decet judicare* ; qu'il est très-contraire aux règles de l'humanité & de la justice de décrier des Artistes qui ne travaillent pas simplement pour s'amuser ; qu'il est permis de réfléchir sur des Tableaux présentés aux yeux de tout le monde, mais qu'avant de publier ses réflexions dans un Livre Anonyme, il faudroit avoir pris le suffrage de Spectateurs, bien instruits, bien partisans du vrai, bien attentifs à ne s'exprimer jamais que selon les loix de la modération. Je concluerois mes observations par un mot qui

concilieroit tout. S'il arrive qu'une expoſition de Tableaux ne contente pas, ou qu'elle ne contente qu'imparfaitement, il n'y a qu'à conſeiller aux Amateurs de mettre en parallèle ces ouvrages modernes avec les Anciens; de quitter le ſalon du Louvre pour paſſer dans les Palais & dans les Temples remplis des chef-d'œuvres de nos grands Maîtres; de s'inſtruire à l'œil des divers degrés de reſſemblance ou de contrariété; par-là le Jugement pourra ſe former d'une manière également ſûre & irréprochable. Par-là auſſi la Critique ſe trouvera quelquefois plus nerveuſe, mais toujours plus honnête, qu'elle n'eſt dans ces brochures faites & débitées au hazard.

Mais tout ceci M. R. P. eſt hors-d'œuvre, & je rentre au Luxembourg qui ſeul déſormais peut fournir bien des jugements

dans l'âge & dans le goût
prendre ; encourager ceux
nt des talents & des succès ;
lier ceux qui n'étudient
assez ou qui se contentent
aisément. Qui peut nier
ces trois choses ne soient
ment utiles aux Arts ?

vais donc m'entretenir
vous M.R.P. de cette ma-
que exposition : mais com-
? est-ce en homme de la pro-
n ; est-ce en connoisseur ?
n ni l'autre, je vous assure :
études sont trop bornées &
connoissances trop médio-
Je n'ai qu'une inclination

tres imprimé en 1745. Ce sont là mes Oracles, & je crois y trouver tout ce qu'il convient à un galant homme de sçavoir touchant cet Art si aimable, si propre à polir nos mœurs, si capable de nous inspirer des goûts délicieux.

Je commence par la premiére piéce du Luxembourg, & l'on y voit d'abord un grand tableau de la Charité peint par *André del Sarto* sur bois; & remis sur toile par le sieur Picaut, qui a signalé en ceci son adresse & son attention. Le sieur *Riario*, Italien, nous avoit déja donné des preuves de son sçavoir dans le même genre. Il étoit venu à bout de tirer des plafonds de l'Hôtel de Bouillon plusieurs Tableaux de le Sueur peints sur plâtre; & il les avoit remis parfaitement sur toile. J'ai oui dire qu'autrefois il s'étoit fait quelque chose de pareil à Rome

chez le Prince Pamphile.

Au reste ce Tableau d'*André del Sarto* me paroît avoir une grandeur de style qui tient de Michel-Ange ; la Charité est d'une noblesse & d'une expression frappante ; les enfans qui l'entourent sont admirables. Le coloris fait honte, pour ainsi dire, à tous les Tableaux qui en approchent.

Dans cette même piéce d'entrée on voit un grand nombre de morceaux infiniment estimables ; je ne vous nomme que les plus frappans.

JESUS-CHRIST dans une gloire, couronnant la Sainte Vierge, & dans le bas S. Ambroise & S. Augustin à genoux, groupés de plusieurs Anges ; Tableau des plus beaux & des mieux terminés du Cavalier Lanfranc.

Le martyre de S. Marc (c'est plutôt S. Janvier) par Paul

Véronèse. Quoique le Roi ait de plus grands morceaux de ce Maître, celui-ci, pour la belle composition & la fraîcheur, ne leur céde en rien.

Deux Portraits historiés de Vandyck. Rubens paroît dans l'un tenant son fils par la main, & sa femme dans l'autre conduit sa fille. La chair n'est pas plus fraîche.

Un Soleil couchant, & le débarquement de Cléopatre, de Claude le Lorrain : deux Tableaux extrêmement dignes d'attention, surtout le premier qui éblouit par l'Image du Soleil réfléchit dans les eaux.

Trois excellents Tableaux du Poussin ; l'enlévement des Sabines, la Manne dans le Désert, les Philistins attaqués de la peste. On y admire la belle composition, la correction, l'expression, l'élévation de la pensée. La Peste m'a paru surtout

un morceau achevé. Virgile ne met pas plus de poësie dans la description qu'il fait de ce terrible fléau.

A l'égard du coloris de ces Ouvrages du Poussin, il paroît inférieur à celui des autres Tableaux qui l'environnent ; & peut-être qu'on eût bien fait de mettre tout Poussin dans un même endroit ; il y a tant de Tableaux de ce Maître au Luxembourg qu'ils pouvoient remplir seuls une des Pièces de ce Palais. Je passe à la seconde qui est en gallerie avec deux cheminées.

On y a placé vingt-trois Tableaux ; & j'y en remarque sept du Poussin ; d'abord les quatre Saisons historiées, c'est-à-dire représentées par des traits d'histoire, le Printems sous la figure d'Adam & Eve dans le Paradis terrestre ; l'Eté sous la figure de Ruth coupant les bleds ;

l'Automne sous la figur
sué & de Caleb portant
pe de raisin de la terre p
l'Hyver sous la figure
luge. Ce dernier Table
les regards de tout le
Félibien en avoit fait
mais il surpasse de b
l'idée qu'en donne cet A

Les autres tableaux
fin sont le triomphe de
une Bacchanale, & un tr
morceau qu'on appelle
au pilier ou *Notre-Dam*
cha ; c'est une faute, il
simplement *Notre-Dam*
lier ou de *Pilar*, ainsi qu
en Espagne : ces deux
sont différentes, l'une
ragosse & l'autre à Mac

Dans la même Galle
tableaux du Guide ; la
Romaine, & une M
pleurant devant le Cru
sont toujours les fraîc
teinte, & les caractèr

Ces tableaux, font le
it de Salomon, Susanne
eux Vieillards devant
Judith tenant la tête
ierne, une Bohémienne
bonne avanture à un
l. Ces tableaux, dans le
Michel-Ange de Cara-
du Manfredi, sont
oirs & moins outrés que
art de ceux qui nous
le ces Maîtres.

Tableaux du Bassan;
ft au Tombeau & une
ge.; le premier de ces
ix est de son meilleur

mage qu'il ſoit à contre-jour ; & que l'on ne puiſſe le voir comme il faut ; le même inconvénient ſe rencontre de tems en tems dans cette expoſition. Un Moïſe trouvé ſur les eaux par Paul Véronèſe, beau Tableau, bien grouppé ; un S. Bruno dans le déſert, de Pierre-François Mola, excellente piéce ; Notre-Seigneur qui chaſſe les Marchands du Temple, du Caſtiglione, dit le *Benedette*, morceau plein de feu & d'expreſſion ; un beau Païſage de Paul Bril ; une Bataille du Breugel le vieux : on dit que c'eſt celle d'Arbelles ; mais je crois que c'eſt plutôt Godefroy de Bouillon Vainqueur du Soudan d'Egypte. Le grand travail & le beau fini de ce Tableau cauſe de l'admiration.

La troiſième Pièce du Luxembourg, appellée la Salle du Trône, eſt deſtinée à l'Ecole Fran-

çoise & présente 25 Tableaux de ses plus fameux Maîtres.

On commence par François Porbus le fils, né à Anvers en 1570. Il ne devroit pas être mis dans l'Ecole Françoise, quoiqu'on dise qu'il s'est formé en France. Un de ses Tableaux représente la Paix de l'Archiduc Albert avec la Hollande en 1609. Les têtes qui sont presque autant de Portraits, & un ton de couleur précieux rendent ce morceau très-remarquable; ainsi que le Portrait d'Henri IV. en pied qui est le second Ouvrage de ce Maître. Vis-à-vis on voit le Portrait presque aussi estimable de Henri II. par Jeannet, Peintre de François I.

Il n'y a de le Sueur, dans cette exposition du Luxembourg, qu'un petit Tableau (J. C. à la Colonne) qui ne peut donner aux Spectateurs une idée assez grande du Raphaël de la

France. Il ſeroit bien à ſouhaiter que le Cabinet du Roi pût être enrichi du magnifique Tableau de la mort de Tabithe, qui eſt à S. Etienne du Mont, & dont la fabrique de cette Paroiſſe veut, dit-on , ſe défaire. La grande manière de le Sueur ſe fait connoître & admirer dans ce bel Ouvrage.

On a placé très-à-propos, dans cette Salle du Trône, le raviſſement de S. Paul ; excellente Piéce du Pouſſin ; on y voit auſſi la Victoire couronnée de lauriers, du meilleur tems de Vouet ; quatre Tableaux de Charles le Brun , l'eſquiſſe terminée de la conquête de la Franche-Comté, peinte dans la Gallerie de Verſailles ; une Sainte-Famille , où la Vierge fait ſigne à S. Jean de garder le ſilence , pendant le ſommeil de l'Enfant Jeſus ; Nôtre-Seigneur qui porte ſa Croix , & le moment où l'on l'élève en

Croix : deux pendants dont le coloris est supérieur aux autres.

L'apothéose d'Hercule par Noël Coypel a fixé longtems les regards, ainsi que l'Esther chez Assuerus, de son fils Antoine Coypel ; l'expression de ce dernier Tableau est étonnante.

Quatre Morceaux de Pierre Mignart, une sainte Famille, une sainte Cécile, une Vierge qui offre à son fils une grappe de raisin, la Foi accompagnée de trois Enfans, ont un grand effet par le ton de couleur, les graces & la touche délicate du pinceau.

Marie sœur de Marthe prosternée aux pieds du JESUS ; beau Tableau de la Fosse, mais placé à contre-jour.

La continence de Scipion, de François le Moine. Les graces répanduës dans cet Ouvrage font penser au beau salon d'Hercule, & renouvellent les re-

grets qu'a causé la mort de ce grand Peintre. Je vous dirai pourtant, sur cette continence de Scipion, une critique qui n'est pas de moi, mais que j'ai trouvée judicieuse. Le tribunal de ce Général Romain ne paroît-il pas trop ambitieusement orné ? ne ressemble-t-il pas au trône d'un Prince Asiatique; & cela convient-il à Scipion, qui étoit ennemi du faste, & qui, dans cette occasion-là même, signaloit sa modération ? Vous ferez le cas que vous voudrez de cette censure, mais elle ne dégrade point le Tableau qui est toujours une des plus belles choses qu'on voye au Luxembourg.

Dans cette même salle, il y une belle Magdelaine de Santerre; deux morceaux de Rigaut; l'un le portrait du Roi dans sa minorité, l'autre une présentation au Temple d'un coloris éblouissant. On dit que le

d. de ce Tableau est du
rant.
...is par la quatrième pièce
de la grande Gallerie. On
...ve trois tableaux de Ra-
, une Sainte famille, con-
...us le nom de *La belle Jar-*
..., la Vierge y tient le
. par la main & S. Jean
genoux dans une attitude
...ante; on fait grand cas
Tableau pour la finesse de
...effion. Les Connoisseurs
: pourtant que la Vierge
pas si bien que dans un
...in de Raphaël, qui subsiste.
...oupçonnent que ce grand
...e changea, dans l'éxécu-
, & que sa Vierge est un
...ait.
George monté sur un che-
...lanc, combattant le Dra-
. & S. Michel qui terrasse
...mon, sont les deux autres
...eaux de Raphaël, qu'on voit
cette Salle; ils n'ont cha-

cun que onze pouces de hauteur, & ils sont de la première manière de l'Auteur; mais Raphaël y fait déja connoitre ce qu'il devoit être, & ce qu'il fut dans la suite.

On a ensuite deux morceaux du Titien; 1° La Vierge avec l'Enfant JESUS, sainte Agnès & S. Jean, Ouvrage de la plus grande beauté; 2°. la Vierge qu'on appelle *au lapin*, très-estimable encore, quoiqu'inférieure à l'autre.

Une Sainte famille de Léonard de Vinci, tableau précieux & bien conservé.

Une autre Sainte famille d'André *del Sarto*, de son beau temps.

Une adoration des Rois de Paul Véronèse, & deux autres morceaux du même, l'un, une Vierge tenant l'enfant JESUS avec S. George & Sainte Catherine; l'autre, un crucifiement entre deux larrons. Le

ierge paroît supérieure au cru-
iement.

Une Noce de Village, digne
e son coloris & la force de
expressions, du grand Anni-
l Carrache son Auteur.

Plusieurs morceaux du Domi-
quin, sçavoir un Concert en-
n quatre personnes : Tableau
i a frappé tout le monde ; Ti-
oclée qu'on présente à Alexan-
e ; un beau Païsage avec des
cheurs &c.

Trois chef-d'œuvres du
uide ; une Vierge qui cout du
ge, & une Sainte famille : pe-
s tableaux précieux par la
uche & le fini ; une fuite en
gypte grand morceau où les
aces & le grand ton de cou-
ur marchent de compagnie.

Le baptême de N. S. par S.
an, de l'Albane ; c'est ce
'on peut voir de plus beau
ce grand Maître ; trois ou
atre autres Tableaux de la

même main brillent auſſi dans cette Salle ; mais j'abrége tout pour finir ma Lettre ; & ſans inſiſter ſur l'Herminie & Tancrède, piéce admirable du Mola, ſur la fileuſe du Fety, ſur le mariage de Sainte Catherine, tableau charmant de Pierre de Cortone, ſur le portrait du grand Maître de Vignacourt, de Michel-Ange de Caravage, ſur quelques Tableaux de Vandyck, d'Antoine More, de Wouvermans, de Berghem ; je ne vous dis qu'un mot de trois chef-d'œuvres de Rubens, dont le premier eſt la Vierge dans la gloire tenant le Jeſus entouré d'un grand nombre d'anges. Le coloris de ce Tableau eſt ſurprenant & preſque ſupérieur à tout ce que nous avons du même Maître. Le ſecond morceau eſt un grand payſage d'une fraicheur ſingulière. Le troiſiéme une nôce de Village

qui par la vérité & la naïveté des figures, au nombre de près de cent, rappelle ſans effort toute la douceur des plaiſirs champêtres.

On a placé ſous les Tableaux vingt deſſeins des plus célébres Artiſtes ; mais je ne puis vous entretenir de ces objets qui ſurpaſſent ma capacité, & d'ailleurs je n'ai d'eſpace ici que pour vous aſſurer combien je ſuis vôtre &c.

Ce XI. Décembre 1750.

ARTICLE IX.

ACTA SS. MARTYRUM Orientalium & Occidentalium in duas partes diſtributa &c. Stephanus Evodius Aſſemanus Archiepiſcopus Apamenſis Chaldaïcum textum recenſuit, notis vocalibus animavit, Latine vertit, admonitioni-

bus, perpetuisque adnc
nibus illustravit. Rom:
DCC. XLVIII. *Actes d*
Martyrs d'Orient & d
dent en Syriaque & en
&c. Par M. Assemani
vêque d'Apamée. &c.
Parmes. La première pa
sans la préf. qui en a
XCVI. La seconde pag.
sans la préf. qui en a 3
trouve cet Ouvrage à
chez de Bure l'aîné, Qu
Augustins.

LEs Actes des Marty
ment infiniment plus
nales de l'Eglise, que tou
expéditions des Conquér
répandent d'éclat dans l'h
profane. Mais il s'en faut
coup que nous sçachion
les détails des combats
par les héros du Christia
Tantôt il se trouve que l
rannie a étendu ses fureu
que sur les écrits qui ren

dignes de ſervir à l'inſ-
n de tous les ſiècles.
ne peut que regretter la
e ce qui n'exiſte plus;mais
rd des richeſſes détenues
es par les barbares, ou
ux qui n'ont aucun zèle
'édification publique, il
rmer de conſtance & d'in-
; il faut pénétrer dans ces
antiques, auſſi mal confiés
ins hommes, que la perle
va déplacée ſous les pas
de la Fable.
ci un grand recueil qui eſt
onquête en ce genre. Les

dans quelques cantons de l'Orient, & très-rarement cultivée hors de ces provinces. Pour remettre en honneur ces beaux restes de l'antiquité, il falloit beaucoup de zèle, de grandes vues, & une puissance supérieure. Le feu Pape Clément XI eut ces trois qualités. Il sçavoit que Rome, centre de l'unité Chrétienne, devoit rassembler dans son sein tous les grands trésors de la tradition Ecclésiastique; qu'il étoit beau de faire entendre au milieu de cette Capitale, des témoignages de vérité prononcés dans toutes les Langues qui se parlent sous le Ciel. C'est ce qui lui fit concevoir le désir de dépouiller l'Egypte Schismatique, non absolument comme l'Israëlite avoit dépouillé autrefois l'Egypte idolâtre; car il prétendit bien ouvrir les trésors de la Chambre Apostolique, pour acquerir les Mss. Orientaux qui manquoient à la Bibliothèque

du Vatican ; mais ce grand Pape connoissoit tout le prix d'un tel échange, & en se proposant de donner de l'or pour l'Histoire des Saints Martyrs, il crut toujours enrichir l'Eglise aux dépens de l'Egyptien.

Dès l'an 1706, il fit partir pour l'Egypte M. Elie Assémani, avec ordre d'y acheter tous les MSS. dont on voudroit lui faire part. Ce n'étoit pas, ce semble, une espérance frivole, que de compter sur les dispositions des Moines Coptes possesseurs de tant de richesses. La plûpart de ces reclus, abandonnés à eux-mêmes, séparés de l'Eglise Romaine, source des lumières Ecclésiastiques, ne sçavent plus faire usage des Monuments de l'Antiquité. Cependant l'Envoyé du Pape ne fit là qu'une récolte médiocre ; on ne voulut lui céder, même au poids de l'or, qu'environ 40 volumes, &

l'on vit, dans cette affaire
prit de jalousie & de conti
tion, prêter à des ignoran
dehors de l'amour des livr
de l'application à l'étude.

Le Pape ne se rebuta pa
1715. il chargea M. Joseph
sémani, oncle de notre Au
d'aller aussi en Egypte, &
faire de nouvelles tenta
pour obtenir des Mss. tou
en payant avec la noblesse
générosité digne d'un souv
Pontife. Cette fois l'En
pénétra jusques dans les d
de Nitrie, & parvint ave
fatigues extrêmes au cé
Monastère de *Sceté*, qu'on
me aussi de *Sainte Marie de*
riens. La Bibliothèque de
maison étoit, dit notre Au
comme *une retraite de bêtes*
ves. On n'y remarquoit q
la confusion & du désordre
livres entassés pêle-mêle
uns sur les autres, annonç
l'apathie & l'ignorance des

ires. M. Assémani visita
r forma des désirs sur une
ine de volumes très-an-
& très-précieux ; il offrit,
es acquérir, tout ce qu'on
iteroit; mais ce fut en vain,
lui permit l'achat que d'un
etit nombre, qui furent
s au plus haut prix : heu-
nent parmi ces volumes,
est trouvé deux inestima-
ce sont des Mss. l'un du
cle, & l'autre du VIII. l'un
atre contenant les Actes
lartyrs d'Orient & d'Occi-
, l'un & l'autre servant de
re au grand Ouvrage que
annonçons aujourd'hui. Le
enedetti Jésuite avoit été
rd chargé de publier une
ction de ces anciens Mo-
nts ; il avoit commencé,
son grand âge, & ses au-
ravaux l'ayant empêché de
nuer, M. Etienne Asséma-
Archevêque d'Apamée, a

donné l'Ouvrage entier
en deux parties. La pr
comprend les Actes des M
d'Orient au nombre de
Ce sont ceux qui périr
rant les persécutions des
18. 30. & 31. de Sapor
te dernière fut la plus te
puisqu'elle dura tout le
regne de ce Prince, c'e
40 ans ; aussi le très gran
bre des Martyrs célébr
la première partie de ce
se rapporte à cette gra
effroyable persécution.
ajoute les Actes de deux M
dont les tems regardent
sécution appellée de *Var*
du nom de ce Roi de Pe
d'Isdegerde, & petit-fils
por II.

La seconde partie ne p
que les Actes de quatorz
tyrs d'Occident ; la suite
pere un autre volume qu
teur promet ; mais à ce

conde partie M. Assémani joint un morceau excellent qui est la vie de S. Simeon Stylite, avec une Dissertation très-curieuse sur les Stylites; nous parlerons de ceci dans un autre article de nos Mémoires.

Il faut présentement nous livrer à des détails d'érudition; & nous devons avertir ceux qui ne lisent que pour s'amuser, qu'il leur convient de prendre parti ailleurs, & de nous laisser discuter tout ceci en faveur des Sçavans, & de ceux qui veulent travailler. Le mot d'Horace; *Odi profanum vulgus & arceo*, est ici nécessaire, & personne ne doit s'en choquer.

M. Assémani nous explique toute l'étenduë de son travail; & voici ce que nous concevons, en suivant avec soin toute cette matière. Pour peu qu'on ait étudié le Syriaque, on sçait la différence qui est entre les livres

Saints traduits dans cette l
gue, & les livres des anc
Auteurs Ecclésiastiques de
rie. Nous entendons la d
rence de Grammaire & de st
non simplement celle qui v
du fond des choses.

On lit, par exemple, ave
cillité la version Syriaque
N. T. qui se voit dans nos
bles Polyglottes; mais ce
pas la même chose quand
en vient à S. Ephrem. Le
périodique de ce Saint Père
barrasse beaucoup plus que
lui des Evangiles, des Actes
Apôtres &c. Et ce que nou
sons de S. Ephrem, reg
aussi à proportion les Actes
Martyrs qu'on vient de
donner. Ce syriaque est
plus difficile que celui de la
sion des Ecritures; la plus lé
épreuve suffit pour en conv
cre tout Lecteur attentif.

Mais cette difficulté n'a

dû faire ombrage à notre Auteur qui eſt Syrien d'origine, & qui manie la littérature de ſa nation à-peu-près comme nous nous aidons du Latin. Ce qui lui a donné beaucoup de peine, dans l'édition de ces Actes des Martyrs, c'eſt l'état où ſe ſont trouvés les manuſcrits qui les contiennent. D'abord ces anciens monuments du V. & du VIII ſiècle ſont en vieux caractères appellés *Eſtrangeles* * à cauſe de leur rondeur ; & il eſt aiſé au coup d'œil de diſtinguer ces lettres, de l'écriture courante ; mais il en coute pour ſe faire comme un nouvel alphabet, avant que de pouvoir les aſſembler & en former des mots. Cet embarras toutefois n'étoit rien en comparaiſon de celui qui réſultoit des abbréviations ſans nombre répanduës dans les

* Du mot Grec ϛρόγγυλος, *rotundus*.

mêmes manuscrits, & de la liberté que se donnérent les Anciens d'écrire sans points voyelles. Il a fallu que M. Assémani ait apprécié toute cette littérature ; qu'il l'ait réalisée en termes entiers ; qu'il y ait ajouté des points, non toutefois autant qu'en mettent aujourd'hui les Orientaux, & sans employer non plus, dans le détail de ces points, les figures qu'on voit sur les mots syriaques dont la version des Saints Livres est composée ; les points voyelles de M. Assémani ne sont que des points, tantôt seuls, tantôt deux à deux, tantôt placés sur les mots, tantôt mis au-dessous.

Mais le travail de ce sçavant Editeur ne s'est pas borné aux soins très-ennuyeux & très-dégoutans que nous venons de dire. Il a enrichi de préfaces & de notes l'Histoire de chaque Martyr. Dans les Préfaces il

rapproche ce que d'autres monumens de l'Hiſtoire indiquent ſur les mêmes faits. Il fixe l'époque & le dégré d'autorité de chacune des pièces qu'il publie ; il exerce une critique judicieuſe en certaines occaſions intéreſſantes ; & ſa bonne foi, ſon impartialité, paroiſſent juſques dans les jugemens qu'il porte de la Bibliothèque Orientale de M. Joſeph Aſſémani, ſon oncle ; car, en obſervant les régles de la modération & du reſpect, il relève toutes les fautes de cet Auteur : &, par exemple, M. Joſeph Aſſemani parlant de Sapor II. marque la mort de ce Prince vers l'an 370 contre le ſentiment très-commun & très-ſûr de tous les bons Chronologiſtes, qui la retardent juſques vers l'an 380. M. Etienne Aſſémani critique cette opinion ſingulière, il la rejette, & il a raiſon ; mais qu'il nous ſoit auſſi permis d'a-

jouter une observation que nous croyons bien fondée. L'Auteur conjecture que son oncle a été induit en erreur par le P. Pagi, qui dit, à l'année 301. de J. C. que Misdas (ou Hormisdas) Roi de Perse, eut pour successeur son fils Sapor ; & il s'ensuivroit effectivement que Sapor ayant vêcu & régné * 70 ans, il faudroit rapporter sa mort & la fin de son régne à l'an 370 ou environ, s'il avoit commencé en 301.

Cependant, continuë Mr. Assemani notre auteur, l'illustre Écrivain de la Bibliothéque Orientale, n'a pas considéré que le P. Pagi n'avoit pas été ferme dans son sentiment, qu'il l'avoit même rétracté dans la suite ; car à l'an 380 il marque la mort & la

* On fait toujours marcher ensemble la vie & le régne de Sapor II. parce que ce Prince régna dès le premier moment de sa naissance.

fin du règne de Sapor ; ce qui prouve qu'il n'a pas dû fixer le commencement de l'un & de l'autre à l'an 301, mais 310, ou environ.

Tout ceci seroit très bien dit, s'il étoit vrai que le P. Pagi eût en effet placé le règne & la naissance de Sapor en 301 ; c'est tout le contraire. Ce sçavant Critique, l'homme peut-être le plus estimable, dans le genre d'érudition qu'il avoit embrassé, dit à l'an 301 que Narsès Roi de Perse, eut pour successeur (*anno incerto*) Misdas ou Hormisdas, qui règna autant que Narsès ; qu'ensuite Sapor succéda à Misdas. Or cela ne signifie assurément point que Sapor nâquit & commença à règner en 301 ; on voit Misdas entre lui & Narsès ; on voit ce Misdas règner autant que Narsès ; il paroît que ce Narsès règna plusieurs années ; on remarque même que le P. Pagi le fait règner

encore à l'an 303 ; ainsi ce
Père ne fixe point la naissa
le règne de Sapor à l'an
Ainsi il n'est point nécessai
dire qu'il ait abandonné c
tracté son sentiment, lorsc
rapporté la mort de ce Pri
l'an 380 ; ainsi ce ne peu
lui qui ait induit en erreur M
seph Assémani, auteur de
bliothéque Orientale.

Les Préfaces de notre Au
M. Etienne Assémani, con
nent une multitude d'autres
tiques, qui ont pour objet t
divers Historiens Ecclésiasti
tantôt les Martyrologes
Grecs & des Latins, tant
Annales de Baronius, les
des Saints des Bollandistes,
Et l'on conçoit en effet que
tail des Mss. de Nitrie a dû
tredire souvent plusieurs de
tres Monumens qui traiten
mêmes faits. En tout ceci
l'Archevêque d'Apamée fait

oup d'attention, de saga-
de sçavoir.

Notes sur l'Histoire des
re de chaque Saint, sont
es à expliquer les endroits
es qui s'y trouvent ; &
ur prend quelquefois oc-
de ces difficultés pour dis-
sur quelques points d'His-
u de Doctrine Ecclésiasti-
insi, par exemple, on a
es Notes des Discussions
tes touchant l'Histoire de
& l'établissement de sa
; touchant les jeûnes di-
les Orientaux ; touchant
nne Discipline qui ordon-
Présence & le Ministère de
Evêques pour l'Ordination
pale, sans préjudice tou-
de la validité de cette Or-
on faite par un seul Evê-

is avons aussi remarqué,
ns les Notes, soit dans les
es de ces Actes des Mar-

tyrs, quelques traits de
verse : il suffit d'en citer
considérable & très-curi
lit dans l'Histoire du sain
Simeon Barsabas, Ev
Seleucie & de Ctes
qu'ayant été conduit en
sence de Sapor, ce P
dit *d'adorer le Soleil c*
Dieu : à quoi le Saint
qu'il ne voudroit pas mê
rer le Roi, quoique plu
lent que le Soleil, puisqu
l'intelligence & la sagess
tage, au lieu que cet Ast
de connoissance & de p
ne distinguoit ni ses ado
ni ceux qui lui insultoi
toute la suite du discours
à montrer au Prince qu'il
adorer que Dieu seul, &
Créatures ne méritent
Culte suprême. Or sur
Assémani fait une excelle
te pour réfuter le Docte
mas Hyde, auteur d'un T

bitraire, laissent aux Combattans une multidude de ressources, & aux Juges un embarras presque continuel. Au lieu que les disputes des Artistes roulant sur des choses qui sont dans le commerce de la vie, qui se comparent entr'elles, ou avec des principes invariables, qui ne peuvent se cacher longtems, quand elles sont défectueuses ou parfaites; on est bientôt en état de prononcer sur le différend. Qu'arriva-t-il dans la Cour de Hiéron, Roi de Syracuse, lorsqu'on vint à disputer si la Couronne qu'il avoit commandée à son Orfévre étoit d'or pur, ainsi que ce Prince le souhaitoit? Après des discussions qui ne servoient qu'à augmenter les incertitudes, Archimède démontra par les principes & les expériences de l'Hydraulique, qu'il y avoit dans cette Couronne un mêlange considé-

rable d'argent ; dès-lors le procès fut fini, Hiéron connut & punit la fourberie de son Orfévre. *

Il est question, dans le Mémoire que nous annonçons, d'une des plus belles parties des Méchaniques, de *l'Horlogerie* ; & l'Auteur de l'Ecrit est le fils aîné du célèbre M. Julien le Roi, à qui il semble avoir été donné de nos jours, d'enchaîner le tems, & de forcer la matière à représenter, dans la dernière précision, la route très-rapide de nos années.

Nous ne sommes pas fachés que l'Etranger qu'on réfute ici ait fait des tentatives pour perfectionner l'Horlogerie ; l'entreprise est louable à tous égards ; elle mérite même d'être encouragée, & il y a tout lieu de croire, ainsi que l'insinue M. le Roy,

* *Vitruv. l. 9. chap. 3.*

que l'Académie Royale des Sciences a eu cette intention dans les éloges qu'elle a donnés aux efforts du nouvel Artiſte. *

Mais nous ſouhaiterions que ce même Auteur de l'entrepriſe eût attaqué avec moins de confiance le Corps entier des Horlogers de Paris : c'eſt la phalange qu'on n'enfonce point ; on prend ſes armes, ſon nom, ſa réputation ; c'eſt-à-dire, que partout on tâche d'imiter & de copier ces habiles gens ; mais il eſt aſſurément nouveau d'entendre dire qu'ils *ne connoiſſent point la fine théorie de leur Art* ; & ce mot fonde le premier reproche

* M le Roi déſigne ſon nom par la lettre R. qui en eſt l'initiale. Nous l'appellons *Etranger*, parcequ'il eſt Suiſſe & depuis peu de tems établi à Paris. Il ſollicite un Privilège excluſif pour la conſtruction & le débit de ſes pendules : démarche que les Horlogers de Paris *eſtiment très préjudiciable* à leurs *intérêts*.

que fait M. le Roy à ſon adverſaire : Reproche ſuivi bientôt après d'une Diſſertation dans les formes, & trés-curieuſe ſur la matière en queſtion.

Car il ne faut pas ſe figurer ici un Mémoire en ſtyle de procédure judiciaire ; une pièce bornée à des diſcuſſions de faits & de moyens, dans la vûë d'inſtruire un Rapporteur & des Juges. Nous conſidérons ceci comme un morceau qui intéreſſe extrêmement les Arts, & nous obſervons, pour notre Extrait, l'ordre que M. le Roy lui même établit dans ſon Ouvrage. 1°. Il expoſe ſuccinctement les principes que les habiles Maîtres ſuivent dans la diſpoſition des parties de leurs Pendules, & qui contribuent le plus à leur régularité. 2°. Il examine la Pendule que ſon Adverſaire préſente comme digne d'attirer l'attention du Public, par les nouveau-

tés avantageuſes qu'elle renferme ; & cet Examen eſt terminé, ainſi que tout le Mémoire, par des remarques ſur les prétentions de l'horloger Suiſſe. Indiquons les principaux caractères de cette production, qui joint les avantages du ſtyle à la bonté des raiſons.

Tous les Arts ont des termes qui leur ſont propres ; c'eſt la remarque que faiſoit Ciceron converſant avec Atticus & Varron ſur les divers ſentiments des Philoſophes ; & cette Obſervation n'a lieu nulle part avec plus d'évidence que dans l'Horlogerie. Il n'eſt pas poſſible de raiſonner un moment ſur ce bel Art, ſans parler de force motrice, de roues, de pignons, d'échappement, de régulateur &c. Par cette raiſon M. le Roy a du donner ſur tout ceci les notions convenables ; mais il fait ce qu'un autre *moins* habile n'au-

roit pu exécuter. Il indique la théorie propre de chacune de ces parties ; & par exemple, traitant des Roues & des Pignons, il observe *que les deux choses essentielles que l'on s'y propose, c'est que les Roues agissent sur les Pignons, de la manière la plus uniforme, & que leur liberté soit la plus grande qu'il est possible, & de la plus grande durée.* Ce sont-là des principes expliqués dans plusieurs excellens Traités, entr'autres dans le Mémoire de M. Camus, faisant partie du grand recueil de l'Académie Royale des Sciences pour l'année 1733. Notre Auteur cite cet Ouvrage & tous les autres qui ont rapport à son Art; nous avons vérifié la plûpart de ses citations, * & quels senti-

* A la page 6. il s'est glissé une faute d'impression ; on cite un Mémoire de M. le Marquis de Courtivron, contenu dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour l'année 1745, c'est 1744.

mens d'estime ne nous ont pas fait naître la connoissance intime, & la pratique familière qu'a notre Artiste de tant de Livres pleins de Géométrie & de démonstrations sçavantes !

Mais non content de sçavoir les principes des meilleurs Maîtres, il en tire des conséquences pratiques. Il explique par exemple les inconvéniens du volume trop grand ou trop petit des Roues. Trop grandes, elles ont plus de pesanteur & plus de frottement sur leurs pivots ; trop petites, il faut les multiplier, ce qui augmente aussi les frottemens & la résistance ; ce qui expose les pivots à s'user plus promptement &c. C'est donc le milieu, & comme la moyenne proportionnelle que M. Le Roy recommande, qu'il enseigne à trouver par l'expérience & par l'usage.

Il traite ensuite des arcs, des vibrations, de la suspension du

Pendule ; mettant toujours en œuvre les démonſtrations des Géomètres, & la pratique des plus célèbres Horlogers. On voit ici combien les hommes parvenus au premier degré de l'eſtime publique ſont éloignés des baſſeſſes de la jalouſie. M. Le Roy eſt né dans le ſein de l'Horlogerie ; dès l'enfance il s'eſt familiariſé chez M. Julien Le Roy ſon père, avec les Pendules & les Montres deſtinées aux Grands & aux Souverains. Cependant il parle toujours avec honneur de ceux qui ſe ſont diſtingués dans la même profeſſion.

M. Graham en Angleterre s'eſt ſervi pour le pendule d'une ſuſpenſion qui diminue les frottemens ; il a imaginé de compenſer par le moyen du mercure les effets du froid & de la chaleur ſur le pendule ; & notre Auteur rend juſtice partout à ſon habileté. Quand il cite l'Eloge

que MM. les Académiciens, qui ont été au Nord, font des Pendules de M. Julien le Roy, il n'en sépare pas le témoignage honorable qu'ils rendent aussi à M. Graham. Les grands Connoisseurs donnent toutefois la palme & le premier rang à l'Horloger François, mais l'Auteur du Mémoire n'insiste point sur la gloire d'une telle supériorité.

L'échappement est dans les Horloges, *cette partie par laquelle la rouë de rencontre restitue au régulateur le mouvement qu'il perd dans chaque vibration.* Il ne faut pas s'étonner des termes qui se présentent ici ; le simple coup d'œil sur une pendule ou sur une montre suffit pour en donner une parfaite intelligence. Les Maîtres de l'Art regardent l'échappement comme quelque chose qui demande des attentions singulières ; & il y a eu à ce sujet bien des *observations* faites par les plus

habiles Artistes ; nous avons lû, par exemple, dans l'Histoire de l'Académie des Sciences pour l'année 1742. l'extrait d'un Mémoire de M. Gallonde, où les inconvéniens de l'*échappement* qu'on appelle *à anchre*, sont très-bien expliqués. M. Le Roy, notre Auteur, entre tout-à-fait dans les mêmes idées ; il les développe de plus en plus, il y ajoute d'autres réflexions sur les diverses sortes d'échappemens ; mais il avoue, après tout, qu'à l'égard de cette partie il *voit encore quelque chose à désirer.* Sa pensée se manifestera davantage dans un Traité complet qu'il nous fait espérer *sur la cause du ressort, sur ses effets & sur son application aux Montres :* Ouvrage qui enrichira extrêmement l'Horlogerie, & dont nous rendrons compte avec soin dans nos Mémoires.

Tout ce qu'on a vû jusqu'ici de la Dissertation de M. Le Roy

n'eſt que le prélude de ſa Controverſe avec l'Horloger Suiſſe ſon adverſaire. On entre préſentement dans la ſeconde partie du Mémoire ; c'eſt la grande batterie dreſſée contre l'Artiſte étranger ; & d'abord on examine ſa Pendule deſtinée, comme il le prétend lui-même, à aller durant quinze jours de ſuite. Toutes les pièces en ſont meſurées, appréciées, comparées avec les conſtructions des autres Maîtres. L'épreuve eſt forte, & ſemblable peut-être à ce qu'auroient fait Apelle ou Lyſippe, ſi quelque Peintre ou Sculpteur inconnu eût voulu s'inſinuer auprès d'Alexandre, en lui préſentant ſon portrait ou ſa ſtatue. On peut croire qu'en une telle occaſion rien n'eût échappé aux regards pénétrans des deux Artiſtes attachés depuis long-tems à la cour & à la perſonne de ce prince.

Mais encore quel eſt le ré-

ſultat de ces obſervations
reuſes ſur la Pendule er
tion ? Il ſe borne à deux c
on ne trouve dans cette P
aucune invention nouvel
y remarque beaucoup
fauts ; & ſur le premier
fait voir, par exemple,
nouvel Horloger n'a rien
dans ſa force motrice,
ſervi de la méthode des
le Bon, Sully, Gaudron,
dain, &c. que ſa ſuſpen
diffère point, quant à l'e
ſuſpenſions Angloiſes.....
ſont beaucoup inférieure
les de M. Graham ; que
prétendue compoſition
que qu'il dit avoir miſe e
pour compenſer les effe
chaleur & du froid, il
que copier MM. Graham
ni, Julien Le Roy, Ell
Waringe, &c.

M. Le Roy paſſe aux
de la Pendule, & il en

une multitude ; par exemple, les frottemens y sont considérables par la petitesse des Roues,& par la méthode de faire agir la Roue de rencontre sur le Pendule, au moyen d'une branche perpendiculaire à sa verge. L'échappement en est très-défectueux, si défectueux même, que le Constructeur a été obligé de recourir à celui dont les Horlogers font le plus d'usage. La sonnerie en est trop foible, le jeu des aiguilles trop grand, l'usage de la machine désagréable, incommode, vû toutes les précautions qu'il faut prendre pour la poser, la déplacer, la régler & la mettre à l'heure &c.

Ce dernier article des incommodités de la Pendule Suisse, fait naître des réflexions critiques ; qui égayent & ornent le Mémoire. M. Le Roy entend aussi cette manière d'attaquer, & elle est très-efficace après un détail de

bonnes raisons : c'est com
cavalerie légère qu'on me
poursuite d'un ennemi qui
fuit. Nous finissons en jet
avec l'Auteur, un coup d'œ
les prétentions du sieur R.

Il sollicite un *Privilége e*
pour des inventions, défigu
dont on est en possession
longtems. . . . Il sollicite c
vilège extrêmement préju
ble à l'Horlogerie de Fra
tandis que « les inventeu
» tant de moyens pour aug
» ter la justesse des Horl
» ceux à qui on doit tant d
» thodes pour faire marqu
» sonner l'équation aux P
» les & aux Montres , &
» faire indiquer aux prem
» tous les mouvemens céle
» les Auteurs de tant d'e
» différentes de réveils, de
» titions simples ou à troi
» ties, de remontoirs, d'é
» pemens, de compensatio

ioit de leurs inventions ;
s que M. Julien le Roy,
trouvé l'ingénieuse pra-
de conserver l'huile aux
:s des ouvrages d'Horlo-
, *qui a inventé* les répé-
is sans timbre & à bas-
evée ; (découvertes si
au commerce de Fran-
n'a jamais songé à en ob-
d'autre récompense que
de se rendre utile à ses
itoyens & d'en mériter
ne &c. »
i n'est qu'une très-petite
des défenses qu'oppose

entrons dans les mêmes senti-mens, sans vouloir toutefois blesser le moins du monde les intérêts ou la réputation de l'Artiste étranger ; nous voudrions même que, de concert avec ceux de Paris, il cultivât son art, qu'il en perfectionnât les rapports, qu'il en étendît les usages.

Mais il nous semble que, quand on se présente pour la première fois dans la carrière des Sciences ou des Arts, il ne faut point, comme l'architecte Dinocrates*, se revêtir de la peau de lion, & prendre la massue en main. Ces symboles de la force & de la victoire n'alloient bien qu'à Hercule, qui étoit un demi-Dieu, & qui avoit rempli le monde du bruit de son nom.

---

* *Vitruve, l. 2. Préface.*

ARTICLE XI.

LETTRE AU P. B. J. SUR *la Pièce en cinq Actes intitulée* Cénie.

J'Ai crû, M. R. P. pouvoir obtenir quelques pages de vos Mémoires en faveur de *Cénie*. C'est une espèce de privilège, puisque vous n'êtes ni dans le goût ni dans l'usage d'annoncer les pièces qui se donnent successivement au Théâtre François. Mais ce privilège, je l'ose dire, étoit dû aux sentimens vertueux répandus dans Cénie, & au style enchanteur qui en forme le tissu. Oubliez, je vous prie, pour un moment, que cette pièce a occupé nos *Roscius* Modernes. Figurez-vous qu'elle a paru seulement dans quelques assemblées philosophiques, où il auroit été question de *faire sentir* le prix

de la bonté, de la franchise
la probité, de l'honneur
coup d'œil vous plaira plus
celui du Théâtre; & il est
aussi que l'Auteur (Madam
Grafigny) ne s'est pas pro
d'abord le grand jour de la
rie Dramatique; qu'elle n'a
giné & ébauché Cénie que
son propre amusement.

Le sujet de la pièce pe
tracer en peu de mots. C
passe pour être la fille de
mond, vieillard très-ricl
très-honnête homme. Mais
une fille que Mélisse, femm
Dorimond, a supposée
mari : secret important q
confie en mourant àMéric
un des neveux de Dorimon
Méricourt est un esprit faux
simulé, intéressé; en un m
malhonnête homme de la p
mais ce caractère n'est pas
Il paroît qu'on a mieux aim
truire par le beau spectacle

vertu, que par l'image honteu-
se ou ridicule du vice.

Méricourt veut épouser Cé-
nie, tandis qu'elle passe pour la
fille de Dorimond. L'intérêt a
bien autant de part à ce dessein
que l'inclination ; mais Cénie lui
préfère Clerval son frère cadet ;
celui-ci a toutes sortes d'avan-
ges du côté de la vertu, de
onneur, de la probité, de l'â-
même & des manières. Dori-
ond, le meilleur des pères &
s oncles, veut faire le bonheur
Cénie, qu'il croit être sa fille,
le ses deux neveux. Il converse
rnativement avec ces trois
sonnes, & il manifeste dans
entretiens la beauté & la can-
de son ame. Par cette raison
inesses & les artifices de Mé-
urt lui déplaisent ; il aime
x faire un gendre de son au-
eveu Clerval ; mais Méri-
vient à la traverse, & dé-

couvre la naissance in
de Cénie.

Celle-ci a pour Gou
Orphise, la plus raisonn
me du monde, & par
mères déclarations de
dont Méricourt est po
se trouve aussi qu'Or
mère de Cénie. Cet év
les comble de joie l'u
tre, mais les réduit to
à un état d'humiliatio
sentent vivement ; c'e
qui rompt toutes les m
Dorimond; ce qui encl
les sentimens de sa ten
ne peut plus ni adop
pour sa fille, comme il l
ni la donner pour épou
val ; & Cénie elle-mê
de vertu & de grande
pour vouloir demeurer
maison où elle est étra

Cependant un hom
dition, nommé Dorsa

:il ne reparoît qu'au bout
:e ans. Son épouse sépa-
ii, depuis ce tems-là, ne
uve point; il ne sçait ce
est devenue; il fait part
'al de toutes les inquiétu-
l éprouve à ce sujet. Cler-
ime ses espérances, sou-
douleur, & en même
téresse cet ami fidèle aux
rs de Cénie & d'Orphise,
t sur le point de quitter
on de Dorimond pour se
dans un Couvent. Dor-

ces importans qu'il a reçı
dans l'expédition des Le
grace.

Mais tandis que Dorı
s'abouche avec Orphiſe
nie, il reconnoît la p
pour ſon épouſe & l'auı
ſa fille ; il apprend que,
triſte état de ſes affaires,
s'eſt réduite à la condi
Gouvernante, ſans jam
dre ni la nobleſſe de ſ
mens, ni l'eſpérance de
ſon époux. Cette reconnc
ramene chez Dorimond
tranſports de la joie. Le bc
lard charmé reprend auſ
projet du mariage de Cér
Clerval ; mais celui-ci en
ſentant, ſollicite auſſi le
faits de ſon oncle en fav
Méricourt, & il les obtien
le dénouement & la fin
Ouvrage dramatique, qı
point appellé *Comédie* d
frontiſpice ; qui n'eſt pc
Tragédie, ainſi qu'on

l'Approbation ; mais ſeulement une *Pièce en cinq Actes*, dont le titre pourroit être *Le Triomphe de la franchiſe & de la bonté.*

Voilà en effet ce qui met tant d'intérêts & de charmes dans cette production. On ſe plaint tous les jours que le ſiécle eſt déchû du côté des ſentimens, c'eſt-à-dire, de la candeur, de la droiture, de la ſimplicité noble & généreuſe ; ſi ces reproches ſont fondés, il faudra donc approprier à Madame de Grafigny la louange ſublime que Cicéron donnoit, dans une autre matière, à Varron. *Nous étions*, lui diſoit-il *, *égarés dans notre propre Ville; nous ne ſçavions plus où porter nos pas ; & vos livres nous ont recueillis, nous ont accordé l'hoſpitalité, nous ont fait reconnoître qui nous ſommes & en quel pays nous habitons.* » De même

* *Acad. quæſt. l. 1.*

» *pourrois-je dire* , da
» bliſſement de nos mo
» cherchions partout
» mes droits, ſincères
» rens, bons amis,
» gnés de la fraude que
» bition & de la cupi
» empreſſés à faire du
» en recevoir ; & l'A
» Cénie nous a montr
» ractères de cette eſp
» nous en a même mo
» ſur ſept qui occupen
» ne. »

Car quel eſt l'homm
voulût bien converſer
rimond, Clerval, Cé
phiſe, Dorſainville, q
même charmé de leu
bler ? Vous vous ſo
M. R. P. de ce Vieillar
rence qui s'étoit cond
genre de vie le plus d
expier les reproches q
faits à ſon fils. Le Dori
Madame de G. n'eſt pas

, il n'ignore pas les dangers
: excessive bonté & d'une
:hise sans bornes ; mais il
mieux s'y exposer que de
faire qui puisse contrister
nte ; ou qui ressemble aux
attentions de la politique.
: *sçaurois*, dit-il, *me résoudre*
e fin ; la finesse ne va guères
la méchanceté. C'est un cœur
reux, qui se plaint des diffi-
ès qu'on éprouve en travail-
au bonheur des autres. *On*
faire des malheureux, même
les connoître ; mais quelque
: *qu'on en ait, il n'est pas si*

de mon gré le plus i
C'eſt un bienfaiſeu
compte pour rien le
ſollicitude le garde
plaiſir; *Ce n'eſt pas*
ſi bien ne le fait au
qui m'oblige.

Je ne vous cite, l
ce petit nombre d
faudroit voir le déta
nes, & inſiſter ſur ce
tions, pour connoît
tenduë de ce beau
en eſt à peu près d
Clerval, de Cénie,
de Dorſainville. Le
un ami compatiſſan
bien fait, un eſprit de
quand il eſt queſtion
bien. Je remarque
admirable au V^e^ Ac
première) lorſque ce
me recommande Or
elle à Dorſainville
connoît pas encore.
dit d'un ton plein de

vir les malheureux avec
onspections, d'égards ;
Et ne croiriez-vous
M. R. P. que ce mot
autant les applaudis-
: tout le Peuple Ro-
celui de Térence : Je
e, je sens tout ce qui
'humanité. *
ſt l'Héroïne de la Piè-
ille sur-tout quand on
onnoître qu'elle n'est
e Dorimond, & qu'el-
à prétendre aux ri-
ce généreux Vieillard,
:, dans ces circonstan-
igne qu'il est prêt de
; mais elle lui répond:
ez de la fourberie dans
: vous n'auriez pas
le m'associer. Moi,
r le meilleur des hu-

* ... sum, humani nihil à me alie-

2°. On a dit que Dorim
étoit d'une bonté extrême
que ce caractère marquoit e
plus de foiblesse & de petit
d'esprit que de vraye ve
mais ce reproche ne doit
avoir fait beaucoup de prog
En lisant la Pièce on voit
Dorimond allie des lumièr
la bonté, de la prudence
facilité; qu'il aime mieux,
vérité, être simple que p
que; mais que s'il étoit trom
ce seroit, après tout, parce
voudroit bien l'être.

3°. On a trouvé à redire
deux lettres déposées par
lisse mourante entre les
de Méricourt. La première
au troisième Acte, la secon
quatrième. L'une fait conn
à Cénie qu'elle n'est point
de Dorimond, l'autre lu
prend qu'elle est fille d'Or
C'est sur ces deux lettres
porte toute l'intrigue de la pi

udroit avoir tout l'ordre
ctes & des Scènes ſous les
pour bien eſtimer la force
ojection. Elle conſiſte cette
lté en ce que l'hypothèſe
ſeconde Lettre ne paroît
aturelle. Mais je me ſuis
dé au contraire que la
ère Lettre ayant pour ob-
e vérité qui intéreſſoit par-
rement Dorimond, & la
le une autre vérité qui tou-
extrêmement Cénie; Mé-
pû ſéparer ces deux dé-
ons, & par conſéquent
ux Lettres; que Méricourt
ne, attentif à ſes intérêts,
e manifeſter l'une qu'après
. Il me ſemble que j'ex-
rois bien tout cela, ſi je ne
ois d'occuper trop de pla-
s vos Mémoires. Je finis
en vous répétant que Cé-
a paru une très-belle piè-
it pour le ſtyle, ſoit pour
duite, ſoit pour les ſenti-

ments vertueux qu'elle inspire.

Je suis &c.

A Paris 7. Décembre 1750.

ARTICLE XII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

Description sommaire des Statuës, Figures, Bustes, Vases & autres Morceaux de Sculpture, provenants du Cabinet de feu M. Crozat &c. Chez Louis-Fr. Latour, rue S. Jacques, M. DCC. L. 8°. pag. 46. La succession de feu M. Crozat a pu enrichir plusieurs Cabinets, comme la maison de Lucullus pouvoit orner plusieurs Palais. Les Pierres gravées ont passé au

Palais Royal ; les desseins ont été distribués dans des ventes publiques ; les Tableaux si précieux & si rares sont en la possession de M. de Thiers, qui se propose d'ouvrir aux Connoisseurs les appartemens où ces richesses sont conservées. Les Statuës, Bustes, Vases, Modèles en terre cuite, Porcelaines, Fayances d'Urbin sont en vente depuis le 14 Décembre dernier, dans l'Hôtel de feu M. le Marquis du Chatel, rue de Richelieu ; & voici la description de ces magnifiques dépouilles, dignes d'attirer les regards d'un monde de Connoisseurs.

Il y a 232. articles dans ce Catalogue. On y voit d'abord les Statues, les Bustes, les Vases de marbre ; & dans ce nombre beaucoup de pièces antiques ; beaucoup de chef-d'œuvres du Ciseau Grec : à la tête, un Bacchus debout, un bras appuyé sur

de haut ; & elle a apparti
ſieur Girardon célèbre Scul
qui la regardoit comme u
plus riches morceaux de ſc
binet ; c'eſt que l'on ne pe
ſez priſer la juſteſſe des co
& l'élégance des proportio
s'y font remarquer. Il ne
de cette antique que la têt
corps ; le reſte a été ſuppl
François Flamand très-
homme & néanmoins trè
rieur à l'Artiſte Grec Aute
la Statue. Le travail de Fl
paroît ſec & décharné en
paraiſon de l'antique : &
le déſavantage de tous nos

sique que se vérifie le mot d'un homme de Lettres : *Ingenii vires ex veterum inventis legitimè æstimari.*

M. Mariette, Auteur de cette description, entre dans un détail charmant sur tous les Morceaux de ce beau cabinet : nous ne pouvons le suivre, mais inviter seulement les personnes de goût à lire son Ouvrage. Pour donner un exemple de l'intelligence avec laquelle il a été composé, nous citerons l'article 103.
» Deux têtes de femmes liées en-
» semble par la partie postérieu-
» re, & n'en faisant qu'une à la
» manière des *Hermès* antiques.
» C'est un morceau rare & uni-
» que dans son espèce ; il est de
» bronze, il est antique, & sa
» singularité seule suffiroit pour
» le rendre inestimable, mais il
» tire un plus grand prix encore
» de sa conservation & de la
» beauté *de son tra*vail. On peut,

» sans risque d'être contredit, le
» mettre au nombre des plus
» parfaits chef-d'œuvres de l'An-
» tique ; & ce qui semble méri-
» ter une attention particulière,
» c'est que les deux têtes sont si
» semblables que les traits de
» l'une sont précisément ceux de
» l'autre. Ce groupe à treize
» pouces de haut. »

Projet de Souscription pour la Chapelle des Enfans-Trouvés, exécutée, quant à l'histoire, par M. Natoire, Peintre ordinaire du Roi, & par MM Brunetti, pere & fils, quant à l'Architecture. Il n'est point nécessaire de relèver les avantages de la Gravure, tant pour l'agrément du coup d'œil, que pour la conservation des Tableaux. On convient qu'il n'est rien de plus estimable, & que cet Art infiniment précieux mérite d'être accueilli de plus en plus. Nous voyons toutefois que

prifes confidérables en
commencent à devenir
s célèbres Graveurs Au-
urs & tous ceux qui ont
ravaillé en grand, n'ont
jourd'hui affez d'imita-
l'on voit trop fouvent
e borner à de jolis fron-
e Livres, à des Vignet-
ût, à de petites Eftam-
ufement : ouvrages que
eft bien aife de rencon-
s qu'il ne juge pas fuffi-
ur remplir toutes fes

onfidérations nous font
ngulièrement le deffein
u le Sieur Feffard, Gra-
éputation, par rapport
elle des Enfans-Trouvés,
ument d'Architecture &
re ne mérite mieux d'ê-
fenté, multiplié, con-
la gravure. C'eft une
belles chofes qui ayent
és & exécutées dans ce

siècle. On n'imagine pas même, sans l'avoir vû, jusqu'où les Artistes ont poussé l'intelligence & le goût, dans la composition de ce grand Ouvrage. Nous voudrions pouvoir exprimer ici le sentiment de surprise & d'admiration que nous éprouvâmes, lorsque placés, pour la première fois, au centre de l'édifice, nous nous mîmes à contempler tout l'intérieur de ce bâtiment destiné à représenter l'étable de Bethléem ; cette architecture sçavamment ordonnée pour ménager l'illusion des yeux ; cette belle Nativité qui forme toute la décoration du Grand Autel ; cette Gloire qui régne au-dessus & qui va se perdre dans des espaces immenses ; ces Chœurs d'Anges répandus dans l'air, & faisant naître un jour, dont l'éclat se réfléchit avec autant de douceur que d'efficacité ; cette enceinte merveilleuse, où l'on voit des

nent imitée, dans le toît,
rs, les fenêtres, les lam-
u point de tromper tous
s & de les tromper même
on eſt ſur ſes gardes con-
reur.
à ce que le Sieur Feſſard
rend de graver, & ce qu'il
e au Public ſous un plan
ſcription; nous croyons
nnonce ſeule plaira aux
ns & à l'Etranger; à ceux
it à portée de voir la Cha-
c encore plus à ceux qui
vent jouir de ce beau ſpec-

gée en deux, avec les deux Chapelles de Sainte Geneviéve & de Saint Vincent de Paul, formera quinze Planches d'environ dix-neuf pouces de haut sur onze de large, imprimées sur le plus beau papier de Nom de Jesus.

Pour ne rien laisser à désirer, on en donnera une seiziéme qui les comprendra toutes, afin de faire voir d'un coup d'œil l'effet de ces Tableaux en place, leur union & le mérite de l'Ouvrage en entier.

La premiere année, à compter du premier Avril 1751. à 1752. on donnera les trois Tableaux principaux du Maître-Autel.

La seconde année, la Gloire en deux Planches, & les deux Tableaux des deux côtés de l'Autel.

La troisiéme année, le côté de Sainte Geneviéve des Ardens, & un côté des Sœurs.

La quatriéme année, l'autre

ité & l'autre Tableau des eurs.

La cinquiéme année, la Plan- e générale.

Il n'y aura que 500 Souſcrip- ons, le prix de chacune ſera de) liv. en cinq payemens de 12. '. chacun, dont le premier mmencera au premier Janvier '51. juſques & compris le der- er Juin 1751. terme au-delà quel on ne ſera plus admis à uſcrire; les quatre autres paye- ens ſe feront en recevant cha- ne des quatre premières livrai- is ci-deſſus indiquées : & dans deſſein de faire trouver aux uſcripteurs un avantage réel ns les avances qu'ils font au aveur, on leur prouvera qu'il ſe réſerve au-deſſus des 500 uſcriptions, que 260 Exem- aires pour ſon bénéfice.

Le nombre des Souſcripteurs e fois completté, les Exem-

plaires seront payés 80 liv. sans aucune espérance de diminution, d'autant plus que les Planches seront cassées dès que le nombre des 500. souscriptions, & des 260 Exemplaires du Graveur sera tiré.

La manière dont on veut traiter avec le Public méritera sans doute sa confiance. La voici.

1°. On donnera une Liste, qui contiendra les noms de tous les Souscripteurs ; ils choisiront un d'entr'eux, pour signer les Exemplaires, & il verra biffer les Planches.

2°. Les deniers des Souscripteurs ne seront point remis au Graveur ; mais ils seront déposés chez M. Trutat, Notaire, rue de Condé, chez lequel on prendra la Souscription au premier Janvier 1751.

3°. Le Notaire ne délivrera d'argent au Graveur, que de la

volonté de M. Natoire, & à proportion du progrès des Planches.

4°. Par ce moyen il n'y aura jamais de payé que l'ouvrage qui sera fait ; & l'argent, qui se trouvera en caisse, appartiendra aux Souscripteurs, qui auront toujours droit sur la somme déposée, au cas que l'ouvrage pour lequel on souscrit ne fût pas travaillé sans relâche, & se trouvât interrompu par la mort du Graveur, ou par quelqu'autre événement.

Les Souscripteurs curieux de voir le progrès de l'Ouvrage, pourront se donner la peine de passer chez le Sieur Fessard, demeurant à Paris rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Serpente, à commencer au premier Avril 1751. Il se fera un vrai plaisir de leur communiquer les Desseins & le commencement de la Gravure

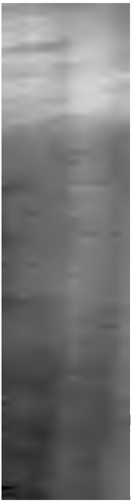
plus grands Maîtres.

Autre Souſcription
moyennant la ſomme
payables en neuf tern
viſions pour le gran
naire Encyclopédique
tiendra dix Volumes
dont deux de Planche
monde a vû le plan d
Ouvrage, & les gens
l'ont trouvé très-bien
dique les Matières do
tionnaire doit être co
moyens qu'on a pris
ſurer le ſuccès; l'ordr

l'égard de ce *systéme*, ils ont principalement suivi le Chancelier Bacon, Auteur du livre *de la dignité & de l'accroissement des Sciences*. Et cela est si vrai que nous croyons entrer dans leurs vuës & faire plaisir au Public, en donnant un Extrait, qui fera la comparaison de l'Ouvrage du Chancelier, avec le *Prospectus* de l'Encyclopédie; surtout avec l'arbre des *connoissances humaines*. Nous tâcherons de satisfaire à cet engagement dans le prochain Journal.

En attendant nous devons avertir que la Souscription est ouverte jusqu'au premier de Mai seulement, chez Briasson, David l'aîné, Durand rue Saint Jacques, le Breton, rue de la Harpe. Ceux qui n'auront pas souscrit payeront tout l'Ouvrage 372 liv.

Voici quelques Livres nou



ches, d'après les observations & Calculs Astronomiques, pour l'année 1751; & où des éclaircissements neufs sur divers articles de Cosmographie, d'Astronomie, d'Histoire Naturelle & de Physique forment une suite de ceux qui ont été publiés dans les Ephémerides de 1760: petit in-12. chez Durand Libraire ruë S. Jacques.

On trouve chez Gissey, ruë de la vieille Bouclerie les *Etrennes Historiques* ou *mêlange curieux pour l'année 1751, contenant plusieurs remarques de Chronologie & d'Histoire; ensemble les naissances & morts des Rois, Reines, Princes & Princesses de l'Europe accompagnées d'époques & de remarques &c.*

Une multitude d'autres Nouvelles Littéraires, tant Etrangères que de France, nous oblige de donner un second Volume; il paroitra le 15 de ce mois.

TABLE DES ARTICLES
du mois de Janvier 1751. I. Vol.

ARTICLE I. *Capitulation Harmonique de M. de M*[illegible]*ner &c. traduite par M. de la Chapelle &c.* page 5

ART. II. *Recueil de différents Traités de Physique & d'Histoire Naturelle &c.* 11

ART. III. *Histoire des Arabes &c.* Tome III. & IV. 34

ART. IV. *L'antiquité de l'Eglise de Marseille &c.* 49

ART. V. *Traité de la Cause & des Phénomènes de l'Electricité &c.* 63

ART. VI. *Histoire des Révolutions de Constantinople &c.* 74

ART. VII. *Histoire de l'Académie Royale des Sciences &c.* 88

ART. VIII. *Lettre au P. B. J sur les Tableaux exposés au Luxembourg.* 105

ART. IX. Acta SS. Martyrum Orientalium &c. *Actes des SS. Martyrs d'Orient & d'Occident &c.* 125

ART. X. *Mémoire sur l'Horlogerie &c.* 144

ART. XI. *Lettre sur la Pièce intitulée* Cénie. 168

ART. XII. *Nouvelles Littéraires* 176

Lû & approuvé, LEROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Janvier 1751. II. Vol.

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Janvier 1751. II. Vol.

A PARIS,

Chez { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. LI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

[redacted]

CES MEMOIRES SON
commencés au mois de Janvier 17
& se vendent 15 s. le mois en bla
& brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1727.	12.
1702.	12.	v.	1728.	12.
1703.	12.	v.	1729.	12.
1704.	12.	v.	1730.	12.
1705.	12.	v.	1731.	12.
1706.	12.	v.	1732.	12.
1707.	12.	v.	1733.	12.
1708.	12.	v.	1734.	12.
1709.	12.	v.	1735.	14.
1710.	12.	v.	1736.	15.
1711.	12.	v.	1737.	13.
1712.	12.	v.	1738.	13.
1713.	12.	v.	1739.	14.
1714.	12.	v.	1740.	13.
1715.	12.	v.	1741.	12.
1716.	12.	v.	1742.	12.
1717.	12.	v.	1743.	12.
1718.	12.	v.	1744.	12.
1719.	12.	v.	1745.	12.
1720.	5.	v.	1746.	15.
1721.	12.	v.	1747.	14.
1722.	12.	v.	1748.	15.
1723.	12.	v.	1749.	14.
1724.	12.	v.	1750.	15.
1725.	12.	v.	1751.	2.
1726.	13.	v.		

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Janvier 1751. II. Vol.

ARTICLE XIII.

JOURNAL D'UN VOYAGE au Nord en 1736. & 1737. Par M. Outhier, Prêtre du Diocèse de Besançon, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, 4°. pag. 238. A Paris, chez Piget & Durand &c. M.DCC. XLIV.

NOus rappellons ici un Journal de Voyage imprimé il y plus de six ans. S'il nous étoit

tombé plutôt entre les mains, nous ne ſerions pas obligés de demander grace pour cet Article, trop différé ſans doute, & nullement dans l'ordre de ce qu'on appelle *Nouvelles de Littérature*. Il faut dire auſſi à l'avantage de ce Livre, que s'il ne nous avoit pas paru très-intéreſſant, nous en aurions ſupprimé le ſouvenir; & que par rapport à nous, qui ne faiſons pourtant loi pour perſonne, il ſeroit entré dans la ſphère de l'oubli. C'eſt un lieu ſemblable en quelque choſe à ce Château d'oubli, dont parle Procope. Les Perſes y confinoient ceux qui ne devoient plus être de la ſocieté civile; ils en demeuroient tellement ſéparés, qu'il n'étoit pas même permis de parler d'eux ou de prononcer leur nom. N'eſt-il point de productions dans la Littérature qui éprouvent, ou qui méritent le même ſort?

Mais celle de M. l'Abbé Outhier est dans une classe totalement différente, & nous tâcherons d'en remarquer les principaux traits : nos Lecteurs les reconnoîtront d'autant mieux que le Livre est plus célèbre, disons même plus ancien.

On estime singulièrement parmi les relations, celles qui portent le nom d'Itinéraires ou de Journaux; cela vient de l'idée avantageuse qu'inspire le style simple & véridique d'un Voyageur attentif à marquer tous ses pas, & à décrire toutes ses aventures. M. l'Abbé Outhier est d'une profession & d'un caractère à mériter une confiance sans bornes ; il ne s'est point ingéré dans l'entreprise Académique du Nord ; il n'en a point rassemblé les circonstances pour paroître Auteur ; il n'a pas prétendu que ses travaux & ses rapports le fissent entrer dans une carrière

d'ambition ou d'opulence. [...] donne cet ouvrage à l'instiga[...]tion de personnes sensées q[...] l'ont jugé très-utile, de la mêm[...] manière qu'il s'étoit laissé enga[...]ger à faire le voyage, quoiqu'[...] fût *prévenu contre le climat* [...] *Nord*; & depuis son retour e[...] France, il a repris *son premi[...] train de vie*, loin de la Capitale [...] du tumulte des affaires & des in[...]trigues où engage le desir d[...] faire fortune.

Ce sage Observateur fut choi[...]si en 1735. pour accompagne[...] MM. les Académiciens de Pari[...] au Nord, afin de mesurer ave[...] eux un arc du Méridien vers l[...] Cercle Polaire, tandis qu'u[...] autre détachement de la mêm[...] Académie des Sciences fero[...] des opérations semblables so[...] l'Equateur. Tout le monde sça[...] l'histoire & le succès de ce dou[...]ble voyage: nos Mémoires e[...] ont rappellé bien des fois [...]

souvenir, & nous croyons avoir rendu compte de la plûpart des monuments qui nous en restent : c'étoit une raison pour nous de ne pas garder le silence sur la relation de M. l'Abbé Outhier.

Il s'embarqua à Dunkerque le 19 du Mai 1736. avec MM. de Maupertuis, Clairaut, Camus, le Monnier, Académiciens de Paris ; M. Celsius Astronome d'Upsal ; M. Sommereux *Sécrétaire*, & M. Herbelot Dessinateur. Ces huit personnes formoient la Compagnie destinée aux opérations de la mesure du Méridien vers le Nord.

On arriva à Stockolm en 19. jours, non sans avoir essuyé un fort gros tems ; sans avoir tremblé à l'entrée du Sund ; sans avoir payé à la mer le tribut ordinaire qui épargne peut-être aux Navigateurs bien d'autres maladies plus fâcheuses.

Il y a toujours beaucoup de choſes à voir dans la capitale d'un grand Etat ; les Egliſes, les Palais, les Bibliothéques, les Jardins, les Arſenaux, l'ordonnance des rues & des maiſons, ſur-tout les mœurs & les inclinations des peuples, ſont des objets d'attention pour quiconque ſçait voir & réfléchir. Rien n'échappa aux yeux de M. l'Abbé Outhier, & ſa profeſſion d'Eccléſiaſtique lui inſpira auſſi de la curioſité pour les Rits de la nation Suédoiſe, trop malheureuſement ſéparée de nous depuis l'apoſtaſie de Luther. On y conſerve encore des Images dans les Egliſes ; des ornemens Sacerdotaux dans la célébration des Offices ; des morceaux de Liturgie, qui font que l'Auteur qualifie quelquefois la Cène Luthérienne du titre de *Meſſe* : maniere de parler qu'il ne faut pas prendre à la rigueur.

M. l'Abbé Outhier étoit comme l'Aumônier de la Compagnie Académique, & il avoit été pourvû, en partant, de tous les ornemens propres de son ministère; cependant M. le Comte de Maurepas, sous les ordres de qui se faisoit le voyage, avoit recommandé de n'user de cette Chapelle qu'*autant que l'Ambassadeur de France à la Cour de Suède, le trouveroit à propos.* Ce Ministre, après s'être consulté à Stockholm, dit qu'il ne faudroit point dire la Messe dans le païs où l'on alloit faire les observations, de peur que si l'on venoit à choquer les habitans, il ne s'ensuivît quelque révolte, qui empêcheroit le succès du voyage. Cet avis fut contrebalancé par la disposition pacifique des peuples avec qui nos Mathématiciens eurent à vivre. Il se trouva que ni les particuliers, ni les Chefs, ni les simples laïques, ni

les Pasteurs, ...
des Rits de l'Eglise Roma...
pratiqués par des Catholiq...
pourvû néanmoins que ces e...
cices se fissent sans éclat &...
appareil extérieur. Il arriva...
me, ajoute notre Auteur, ...
nous en étant abstenus quelque...
par prudence, *M. Foulq*, *le...*
ré, *& M. Viguelius* (autre...
nistre) *m'en firent quelques r...*
ches : ce qui prouve deux ...
ses, & que dans ces pay...
Nord les gens sçavent, au...
qu'ailleurs, ce qu'il conv...
d'accorder aux étrangers ...
qu'en quelqu'endroit du mo...
qu'on se trouve, il est touj...
louable de faire son devoir.

Les Observateurs partiren...
Stockholm le 5 de Juin 17...

iſtance de 107 milles, ou
ieues Françoiſes de Stoc-
l. On ne mit que 16 jours
e cette route en Caroſſe *
es chemins très-difficiles,
is de Bois, de Lacs, de
s, de Montagnes, &c.
ceci n'étoit que le prélude
avaux; & quand on ſuit le
de tout ce que ces ſçavans
nomes & Géomètres eurent
frir durant une année, pour
nir au terme de leurs deſirs,
connoît que la paſſion de
ir eſt encore plus impérieu-
e la ſoif des richeſſes. On
lus ſurpris que les Anciens
donné la valeur à Miner-
Déeſſe des Sciences; qu'ils
imaginé qu'Apollon s'ap-
oit aux Arts ſur le Parnaſſe,
içoit le trait dans les com-
c'eſt-à-dire que l'empire

*. de Maupertuis fut le ſeul qui fit
artie du *voyage par mer*.

La ville de Tornea fu
fic pour être le centre de
rations & comme la tê
triangles qui devoient se
la mesure de l'arc du Mé
Durant ces beaux & grand
d'été, lorsque le soleil to
le tropique, on découvre
montagnes, les bois, les
tout le pays en un mot ;
de plus propre aux dive
paratifs qu'exigeoit l'ob
tion. On alla placer des si
sur les montagnes de N
d'Avasaxa, de Kakama, d
taperi, d'Horrilakero, d
lingi, de Kittis la plus él

que les calculs concernant la grandeur de l'arc du méridien, ont été faits, & les résultats déterminés. C'est la partie sçavante de cet Ouvrage ; M. de Maupertuis en a rendu compte avant M. l'Abbé Outhier, & les gens de lettres sont communément assez instruits de ces détails, sans qu'il soit nécessaire de les répéter. Il faut seulement observer quelques particularités répandues dans cette Relation.

Quand on se fut déterminé à remonter le fleuve de Tornea° pour s'approcher des endroits où l'on vouloit faire les opérations de Trigonométrie ; tel fut l'équipage des Observateurs : « Quelques biscuits, quelques bouteilles de vin, des peaux de Réennes, pour se coucher sur la terre ; quatre tentes, dans chacune desquelles il ne pouvoit tenir que deux personnes; deux quarts de cercle, une

» planchette, une Pendule, des
» Thermomètres, & tous les instru-
» mens nécessaires ou utiles
» pour le succès des opérations.

Les conducteurs & les guides faisant aussi la fonction de bateliers, de rameurs, de domestiques, de soldats, étoient des paysans du canton, gens infatigables, & à l'épreuve de tous les dangers. Plus laborieux que les soldats Romains, ils portoient leurs vivres & ceux des Mathématiciens, leurs haches, la planchette, le quart de cercle, &c. Ils applanissoient les routes, préparoient des radeaux pour naviger sur le fleuve quand les cataractes n'y mettoient pas d'obstacle; ils transportoient sur les rochers des sapins propres à servir de signaux; & ce qu'il y a d'admirable, ils se contentoient d'un salaire modique & vivoient de très-peu de chose; *quelques poissons secs qu'ils ont dans un sac* [illegible]

gâteau d'orge extrêmement & à mesure qu'ils boivent de lait aigre , ils remplissent la barrique.

rant les grandes chaleurs in & de Juillet , lorsque le est presque toujours sur izon ; ce pays de Finlande Laponie est infesté de coule de mouches très - incoms. Nos Académiciens souft infiniment de ces insectes; oient obligés de se couvrir age d'un voile de gaze , & *manger leur pain , il falloit ptement passer la main sous ce*

d Etuves, qui ont bien a
incommodité.

Il est parlé souvent da
relation d'un lieu qui
comme d'entrepôt aux
maticiens, lorsqu'ils
doient de leurs montagn
qu'ils se rassembloient p(
férer sur leurs travaux.
s'appelle Ofwer-Tornea
lage situé à peu près a
de l'espace que compren(
triangles, par conséquen
tié chemin environ de
à Kittis. Le Pasteur o
nommé M. Brunius, é
homme d'esprit fort a

ondamment toutes les cho-
s nécessaires à la vie, &
acun s'y portoit avec em-
essement à nous rendre ser-
ce, &c. »
n général M. l'Abbé Outhier
ne une idée charmante de ce
peuple du Nord : l'hospita-
est exercée presque par-tout;
nd nos François arrivoient
quelque maison, le maître,
nt qu'on lui eût rien deman-
ouvroit une chambre de ré-
e, & demeuroit debout, en
ence des nouveaux hôtes,
me attendant leurs ordres;
e la famille s'assembloit, &

Gelinottes à deux sols la
& les vendeurs se trou
payés grassement.

Le terrain ne produit q
seigles, des orges, des
des bouleaux, &c. on n'
ve ni arbres fruitiers, ni p
aucune fleur de nos canto

Comme dans la saiso
grands jours il n'y a po
nuit, aussi dans l'hyver
presque toujours dans le
bres ; le 25 Décembre
nos Mathématiciens viren
leil se lever à 11 heures ½
coucher une demi-heure

où l'on a dessein d'aller. C'est le tems des voyages en Traineaux, appellés *Pulkas* : on y attelle des Réennes, qui sont des especes de Cerfs *dont le bois est large ; & les perches de ce bois sont renversées en devant.* Ces animaux servent à tout en Laponie & en Finlande. *On en mange la chair, qui est assez délicate, mais fade ; on fait du fil avec les nerfs de ces Réennes. . . . . on boit leur lait, & l'on en fait du fromage, qui n'est pas bon ; on s'habille de leur peau : il n'y a aucun habitant Finlandois ou Lapon, ni même Suédois, qui n'ait son habit de peaux de Réennes.*

Il n'est aucune particularité, concernant ces animaux, que M. l'Abbé Outhier ne détaille ; ses collégues & lui en tirèrent bon parti pour les expéditions géométriques & astronomiques qu'ils firent au cœur de l'hyver. Ce furent là les grandes épreuves de leur courage, de leur dé-

gélation, au lieu qu'
il ne parvint en 1709.
que le 21 Décembre
nier buvant de l'eau
froid colla sa langue
d'argent, *en sorte que*
demeura: que le 6 Jan
une bouteille d'eau
France gela dans une
& que le lendemain l
mètre de cette liqueur
jusqu'à 29 degrés, gel
l'on ajoute à tout cela
prodigieuses, les fleu
lacs entièrement glacé
culté de transporter.

te entreprise & de l'éxécu-

l'Abbé Outhier fait une ob-
ion importante sur ce cli-
e Laponie. « Les variations
roid, *dit-il*, y sont extrê-
nent subites; il semble quel-
fois que l'on est absolu-
t gelé, & un moment après
roid paroît très-supporta-
Les Thermomètres confir-
it que ces variations sont
les, & qu'on ne doit pas
ement les attribuer à la dis-
tion particulière des per-
nes, encore moins à l'ima-
ition. »
; Observateurs passèrent
artie du rigoureux hyver,
-dire, de Décembre 1736.
e Tornea°, occupés à me-
leur base, pièce essentielle
l'opération Trigonométri-

gnoient ces mesures, calculoient tout, puis ils retournoient chez leur fidéle hôte & ami M. Brunius, qui les dédommageoit de leurs peines par le bon accueil qu'il leur faisoit; son zèle pour eux le portoit même à les accompagner dans leurs excursions, il alloit en traineau, comme tous nos François; mais accoutumé à se servir de cette voiture, *il la gouvernoit si bien avec un petit bâton qu'il avoit à la main, qu'il gardoit parfaitement l'équilibre.* Au contraire, M. de Maupertuis & M. l'Abbé Outhier versoient continuellement; s'ils vouloient se relever d'un côté avec leur bâton, ils tomboient de l'autre; & M. de Maupertuis se froissa même un bras.

Après la mesure éxacte & bien vérifiée bien constatée de la base, toute la compagnie revint à Tornea°, où il y avoit des opérations

opérations à faire & à comparer avec celles des autres endroits. C'étoit aussi le tems de prendre quelque repos ; la saison étoit extrêmement rigoureuse ; il n'y avoit de ressource que dans l'intérieur des maisons, & vis-à-vis d'un bon feu. » M. de Maupertuis, dit l'Auteur, avoit porté » beaucoup de Livres, il nous » en prétoit ; nous étions long-» tems ensemble après le dîner & » le souper : nous nous allions » voir souvent ; nous faisions des » visites dans la ville ; tout cela » nous faisoit passer le tems sans » ennui. »

On quitta néanmoins encore Torneaᵒ pour retourner à Kittis & à Pello, afin d'y observer le passage de la première étoile du Dragon par le méridien, & dans le dessein aussi d'y faire les observations du Pendule : exercices que décrit en détail M. l'Abbé Outhier ; & sa narration est tou-

jours ſemée de particularités curieuſes ſur les mœurs des Lapons, ſur les qualités du climat, ſur les aventures du voyage, ſur les rapports qu'il étoit néceſſaire d'avoir avec les habitans de Torneaº & des environs ; il eſt parlé de tems en tems de grands repas qu'on donnoit & qu'on recevoit, ce qui prouve que, dans cette extrémité de l'Europe, il y a de la politeſſe, de la douceur, de la ſociété ; & qu'un honnête homme, après tout, pourroit paſſer ſa vie à Torneaº, ſans être trop dépaïſé.

Enfin le tems du retour à Stockholm, & de là en France, arriva. M. l'Abbé Outhier partit avec M. Camus le 10 de Juin ; ils virent ſur leur route les mines de Cuivre près de Falhun, ou Coppenberg, en Dalécarlie ; & l'on en trouve ici la deſcription, que nous voudrions pouvoir tranſcrire, mais il faut finir,

Ces Messieurs arriverent le 11 Juillet à Stockholm, & en partirent le 18 pour se rendre par terre à Amsterdam. Cette route fournit encore bien des détails à la relation. On étoit à Coppenhague le 25 du même mois ; on y vit la Bibliothéque, le Manége, les Ecuries du Roi, & sur-tout la Tour Astronomique, où l'on conserve plusieurs des instrumens de Tychobrahé, & une partie des originaux de ses observations. C'étoit, pour nos voyageurs, des curiosités aussi intéressantes que le sont des Médailles & des Inscriptions pour des Antiquaires.

En suivant la route il sembloit que les moeurs devenoient moins douces qu'elles n'étoient en Laponie ; les Académiciens eurent occasion de tems en tems de regretter leurs bons amis de Torneaº & de Pello. Quelle différence entre l'accueil que leur faisoit *M. Brunius*, & la manière

dont ils furent traités à Flensborg, avant que d'arriver à Hambourg ? Les gens de Flensborg *étoient très-impolis, désobligeans, & extrêmement intéressés.* Il ne se trouva dans ce canton qu'un bon paysan d'auprès de Rensborg, qui reçut nos François avec humanité ; *on l'auroit pris*, dit l'Auteur, *pour un étranger, à ses manières obligeantes.*

Autre sujet de plaintes, en voyageant de Brême à Deventer. *Les maîtres de poste de ce pays ne se piquent pas de probité ; ils demandoient le double de ce qui leur étoit dû, & l'on étoit obligé de se prêter à leur mauvaise foi pour avancer chemin.* Ainsi se vérifie donc, en partie, ce que disoient les Anciens, que la probité & la bonne foi se retire dans les pays éloignés du commerce des grandes villes, dans les frimats de la Zône glaciale, dans les bois & les cabanes de la Sarmatie.

Il nous resteroit cent choses encore à recueillir de cette relation que nous avons lue & relue, en admirant aussi l'exactitude de l'Auteur, ses connoissances astronomiques & géométriques, son union & sa bonne intelligence avec ses Collégues de travaux. Il y a un air philosophique dans ce voyage; on voudroit en le lisant y avoir pris part, quand on auroit dû ne manger quelquefois que du pain dans la cabane d'un Lapon, & rouler d'autres fois dans la neige.

M. l'Abbé Outhier & ses Collégues arriverent à Amsterdam le 13 d'Août, le 20 à Paris, & le lendemain ils eurent l'honneur d'être présentés au Roi. M. le Cardinal de Fleury témoigna à toute cette compagnie Académique qu'il *étoit surtout charmé de la parfaite union qui avoit toujours été entr'eux pendant le cours du voyage.*

ARTICLE XIV.

RECUEIL DE DIFFERENS Traités de Physique & d'Histoire Naturelle propres à perfectionner ces deux Sciences. Par M. Deslandes. T. 2. in-12. à Paris chez Quillau, &c. Suite de l'Art. II. au I. Vol. de Janvier.

LEs trois objets qui nous restent à considérer dans ce volume, sont un *Traité des vents*; des *conjectures sur le nombre des hommes qui sont actuellement sur la terre*; un *Traité historique des progrès successifs de l'Artillerie & du Génie*. Il faut dire quelque chose de chacun de ces morceaux, & se souvenir que les matières y sont traitées avec trop d'agrément, pour ne se faire pas desirer, rechercher, lire dans l'ouvrage même.

Le traité des vents contient d'abord l'histoire de ce Météore

si sensible & si peu connu des Physiciens mêmes. Il y a trois sortes de vents ; les uns constants & uniformes, les autres périodiques, les derniers changeants & variables. Les premiers soufflent toute l'année d'un même côté, & sans aucune variation considérable : tel est le vent d'Est qui se fait sentir si constamment entre les Tropiques. Les seconds soufflent en certains tems de l'année, & durant un certain nombre de jours ; tels sont les vents *Alisés* ou en direction contraire, les ouragans, & ce qu'on appelle les *Mouçons* qui soufflent six mois de suite du même côté, & six autres mois du côté opposé. La troisiéme espèce de vents est de ceux qui soufflent fort près de terre, & ils sont sujets à une si grande variété, qu'on n'en peut rien dire de certain. Aussi l'Auteur ne prétend-il parler que des vents qui soufflent en pleine mer

dans la mer du Sud ; il pro
pour quelque autre mémoir
remarques sur les vents qu
gnent dans la Méditerrané
mer-Noire, la mer-Rouge, &
ceci formera comme la Cart
nérale de cet Empire des v
Empire aussi vaste que les M
beaucoup plus puissant qu
Mais ceci ne remplit pas
tes les vûes d'un Physicie
près l'exposition des fait
concernent les vents, il
expliquer ces Phénomènes;
ci former sous la plume de
Auteur cinq questions ou

» raréfié par la chaleur du So-
» leil, & par conséquent moins
» pesant, doit monter vers le
» haut de l'Athmosphère, avec
» autant de vitesse qu'il est raré-
» fié : Qu'il est nécessaire qu'un
» air moins raréfié, & par con-
» séquent plus pesant, vienne
» prendre sa place pour conser-
» ver l'équilibre : Que le So-
» leil tirant continuellement vers
» l'Ouest, & entraînant avec lui
» tout le ciel, doit aussi impri-
» mer ce mouvement à l'air qui
» enveloppe, pour ainsi dire,
» la terre, & l'obliger à se mou-
» voir d'Orient en Occident.
» Ainsi il se forme un vent d'Est
» général & perpétuel, qui étant
» répandu sur tout l'air de l'O-
» céan, ses parties se poussent
» les unes les autres, &c. Tous
les autres problêmes sont pro-
posés & résolus selon la même
méthode, sans appareil Géomé-
trique, sans discussions abstrai-

tes. Les Lecteurs verront cela volontiers, & attendront la suite avec impatience.

Les *conjectures sur le nombre des hommes qui sont actuellement sur la terre* commencent par des réflexions également solides & religieuses. » Rien ne prouve, » rien ne caractérise mieux, *dit* » *M. Deslandes*, les soins d'une » providence qui veille sans cesse sur le gouvernement de l'U- » nivers, que la conservation » du genre humain. Et cette con- » servation est telle, que si les » plus forts génies, comme les » fondateurs des grands Empi- » res, les législateurs & les su- » blimes Philosophes de l'anti- » quité, avoient voulu tenter » quelque chose de semblable, » & avoient eu le pouvoir de » l'éxecuter, ils n'auroient ap- » proché que d'infiniment loin » de l'ordre & de la sagesse de » l'Etre Suprême, &c.

Cette providence conserva-
ice éclate en ce que malgré les
ıerres, les pestes, les inon-
ıtions, les incendies, les assas-
ıats, tous les fléaux qui déso-
nt le monde ; il s'entretient
ıutefois une sorte d'égalité par-
i les successions des races hu-
aines ; & cette égalité, dit
ɔtre Auteur, suppose deux cho-
s. La première, que le nom-
e des hommes n'augmente ni
diminue trop considérable-
ent ; la seconde, que tous les
ngt-cinq ou trente ans le genre
ımain se renouvelle.

Nous abrégeons tout ceci pour
ısister un peu sur ce renouvelle-
ient du genre humain ; il fau-
roit peut-être dire, qu'il se fait
ɔus les trente-quatre ou trente-
inq ans ; car M. Halley, de la
ociété Royale de Londres, a
ıontré par des tables bien cal-
ulées, que *la moitié du genre*
umain périt en dix-sept ans de

tems. Sur quoi, il prend occasion d'observer que ceux qui s'affligent de mourir à trente ou quarante ans, sont ingrats envers l'Auteur de la Nature, qui leur a donné le double d'un téms refusé à tant d'autres.

Les mêmes observations du Docte Anglois le conduisent à déterminer *quel droit, quelle espérance chacun des hommes peut avoir à la vie*; par exemple, on peut parier cent contre un, qu'un homme de vingt ans vivra encore un an; quatre-vingt contre un, qu'un homme de vingt-cinq ans vivra encore un an; trente-huit contre un, qu'un homme de cinquante ans vivra encore un an, &c.

Il y a quatre ou cinq ans que M. Deparcieux, de l'Académie Royale des Sciences, faisant [illegible] aussi sur les probabilités de la vie humaine, apprécioit ce que chacun de nous pouvoit espérer

le suivre. Il partoit des rôles des enfances, des nécrologes de communautés ; & il formoit, à l'exemple de M. Halley, des paris qui exprimoient le jeu de nos destinées. Nous remarquons quelques différences entre ses calculs & ceux du Mathématicien de Londres ; car il établit, par exemple, qu'on peut parier 90½ contre un, *que tel Rentier ou Tontinier de l'âge de 30 ans ne manquera pas dans l'espace d'un an*, &c. Mais il faut considérer que les Sujets à rentes viagères ou à tontines sont communément mieux choisis & plus solidement constitués que le commun des autres hommes : considération qui pourroit bien ramener l'égalité entre les deux calculateurs de nos vies humaines.

M. Deslandes passe aux conjectures de Riccioli & de Vossius sur le nombre des habitans de la terre ; *il prend* une espèce de

moyenne proportionnelle entre les tables qu'ont donné ces Savans ; & il en réſulte qu'il peut bien y avoir ſept cens vingt millions d'hommes ſur notre Globe.

Mais ceci n'eſt que comme la Carte générale de tout ce monde animé. L'Auteur donne de ſuite des deſcriptions particulières, où l'on voit, par exemple, qu'il y a dix-neuf à vingt millions d'habitans en France, ce qui ſe déduit d'une eſpèce de cens fait, en mil ſept cens un, par Généralités, & de quelques autres obſervations publiées en divers tems.

La Chine & d'autres Etats occupent auſſi M. Deſlandes ; mais ce qu'il faut voir ſur-tout, c'eſt le détail de quelques concluſions qu'il tire & des faits & des loix de la providence ; car il paroît certain, par exemple, qu'il y a toujours ſur la terre une ſorte d'égalité dans le nombre des ha-

égalité bien conforme à
le du Créateur, puisqu'il
oit que la terre ne fut ja-
trop peuplée ni déserte ;
ensuit de cette égalité
s subsistante, que l'âge
abitans a dû être reglé
certaines bornes qui
menter ni diminuer, rel
t à leur nombre : il s'est
il y a dû avoir une cer
oportion entre les naiss
& les morts, qu'il a
re un peu plus de gar
ue de filles : la raison
e derniere consequence
le les hommes étant ex
plus de dangers que les
à cause des guerres, des
ions, des travaux péni
a fallu que leur mortali
compensée par des naif-
plus abondantes. Or les
tifient tout ceci, & c'est
eux & instructif tableau
t bon de considerer dans

le livre de notre Auteur ; ainsi que son *Traité des progrès successifs de l'Artillerie & du Génie.*

Ce Traité est divisé en deux parties ; la première roule sur l'origine de la science des Ingénieurs, & sur les changemens arrivés dans cette science. La seconde présente une histoire abrégée de l'Artillerie : deux objets capables de fixer l'attention des Militaires sur-tout. Nous sommes fâchés que les bornes de nos Mémoires nous obligent de finir ; il faudroit presque un article entier pour ce morceau. Un Traité particulier sur la force de la poudre que prépare l'Auteur nous donnera peut-être occasion de reprendre ce que nous ometrons ici à regret.

ARTICLE XVI.

LETTRE AU P. B. J. sur la Traduction de l'Art Poëtique d'Horace, donnée récemment par M. l'Abbé Batteux.

M. R. P.

LA Traduction de l'Art Poëtique par M. l'Abbé Batteux, m'a fait d'autant plus de plaisir, qu'elle m'a paru plus littérale. Ceci est un Ouvrage didactique; on a dû rendre Horace avec une sorte de scrupule; & je crois que le nouveau Traducteur a réussi. Suivons son Ouvrage en suivant les vers d'Horace.

Vers. 1. & suiv. Ce début de M. Batteux me paroît fort bien: » Si un Peintre s'avi» soit de joindre une tête hu» maine à un cou de cheval, » & d'y attacher des membres » de toutes espèces, qui seroient

» revêtues de plumes de diffé-
» rens oiseaux ; de manière que
» le haut de la figure représen-
» tât une belle femme, & l'au-
» tre extrêmité un poisson hi-
» deux ; je vous le demande,
» Pisons, pourriez-vous vous
» empêcher de rire à la vûe
» d'un tableau de cette espé-
» ce ? « En comparant cette version avec le Latin, on voit que M. B. n'a point adopté l'*aut* du P. Sanadon, ni la note qui s'y rapporte ; & je crois qu'il a bien fait : car Horace ne parle en cet endroit que d'un Tableau. *Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum persimilem* ; & les explications du P. Sanadon sur les mots *supernè, infernè, humano capiti*, ne forcent pas le Lecteur à embrasser son sentiment, qui d'ailleurs n'est autorisé d'aucune édition d'Horace. Je remarque aussi que ce dernier Traducteur n'indique en aucune manière, dans le

currente rotâ, cur urceus
. Batteux traduit : » Vous
promettiez un vase ma-
ux : la Roue tourne ;
sort qu'une chétive bu-
« Je doute, M. R. P.
rme de *majestueux con-*
ci ; encore plus, que l'*ur-*
orace soit heureusement
ar *chétive burette*. Le P.
dit : *Nous faisons com-*
tier présomptueux & mal
veut débuter par un grand
près avoir bien fait tour-
e, tout son travail abou-
un petit pot. Ceci est

Vases dont on se
Messe, me paroît en
déplacé.

Vers. 45. » L'Auteur
» Poëme a besoin d'u
» discernement. « Je
cela rend bien le ve
amet, hoc spernat promiss
nis autor; si ce n'est pe
manière de parler trop
le, & s'il n'étoit pas à
d'adopter la transpositio
P. Sanadon a faite du v
vant qu'il place avant ce
Au moins, pour donner
liaison avec ce qui précé
devroit suivre l'interpréta
P. de Jouvancy, qui fait d
dre ce vers du 42e. *Ordi*
virtus erit, & M. Botten
duit *promissi carminis*, d'un
Poëme. C'est le sens que
le petit Interpréte Jean B
& il est raisonnable.

Vers. 147. Pour exprim
vers, *Dixeris egregiè notum*

da verbum reddiderit junctura

im ; notre nouveau Tra-
eur recueille une interpréta-
que M. Dacier a condam-
; Qu'il ait l'adresse d'en fi-
le sens par le moyen de
qui l'accompagnent ;
trouve que cette maniere
pliquer est tout au moins
bonne que les autres. Jean
l'indique dans son Com-
taire.

Vers 65. On conserve ici la
... palus aptaque remis. Le P. Sanadon lit :
... palus dudum aptaque remis : cela est mieux, parce
qu'il évite de donner à *Palus*
... bréve, qui est évidem-
longue de sa nature.

Vers. 78. Grammatici certant :
est un problême parmi les
Gens de Lettres. M. Batteux
distingue *Grammatici* de *Grammairiens*, & les *Gens de Lettres* des
les *Grammairiens*. Cette di-

Horace ait voulu parler *d*
de Lettres, & exclure les
mairiens ? Dans la rigue
termes & au commence
Grammatici signifioit la
chose que *Litterati:* c'est C
qui l'assure ; mais dans
on donna aussi le nom de
matici à ceux qui enseigno
Grammaire. Pour *Gramm*
il n'a jamais signifié que
diocres Grammairiens.
Suétone *de Illustrib. Gram*
Vers. 79. » L'ardeur
» vengeance arma Archilo
» l'Iambe dont il fut l'Inve

n'eſt mieux que cette Traduction, elle joint le littéral à la clarté & à la facilité. *Hunc ſocci cepere pedem grandeſque cothurni.* » Le Brodequin & le Co- » thurne majeſtueux adoptèrent » ce pied. « Je ne ſçai s'il ne faudroit pas plûtôt *ce vers*, ainſi que tous les autres Interprétes l'ont reconnu : car ce n'eſt pas le ſeul *iambe*, composé d'une bréve & d'une longue, qui peut avoir les avantages qu'indique ici Horace ; c'eſt le vers entier à qui cet éloge convient.

Verſ. 105 & ſuiv. Triſtia mæſtum vultum verba decent ; iratum, plena minarum ; ludentem, laſciva ; ſeverum, ſeria dictu. On traduit ainſi : » Si l'extérieur eſt » triſte & grave, le ſtyle ſera de » même ſérieux & triſte. S'il » annonce la colère ou la gaye- » té, le ſtyle ſera menaçant ou » enjoué. « Cela ne me paroît pas ſi bien que dans le P. Sana-

menaçantes dans la colere
graves dans le ſérieux. Car
ble que la beauté d'une
duction, dans cet endroi
conſiſter à bien rendre l
ſa dont il eſt compoſé.

Verſ. 116. Le *Sedula*
d'Horace eſt rendu par
Nourrice : M. Dacier av
Nourrice affectionnée. Le
nadon ſubſtitue le terme d
fidente à celui de *Nourri*
cela eſt plus dans nos m
car dans les Tragédies n
nes, les *Confidentes* ſont c
toient dans celles de So

rtè reponis Achillem. Et
que l'épithète *honora-*
rement attaquée par M.
& par le P. Sanadon,
ient dans son poste. Je
fond qu'elle est bonne
excellente. Le P. Sa-
dans sa note, a raison
M. Dacier, qui dit
re donne toujours à
l'épithète *τετιμημένον*. Ce-
pas vrai, ainsi que le
e, toute la suite de l'I-
, si l'on veut abreger,
eul des Ouvrages d'Ho-
ais d'un autre côté le
lon a tort de dire que
e *honoratum* ne convient
nt à Achille, *puisque*
l'Iliade roule uniquement
onne que lui fit Agamem-
ui enlevant Briséis, &c.
rois pas que ce soit là
, comme il faut, le su-
liade ; l'enlévement de
est bien l'aventure qui

forme l'entrée de ce poëme
Achille vengé, & par c
quent honoré par les Dieu
le véritable objet d'Homère
tandis que ce Héros de
retiré dans sa tente, les Tr
sont vainqueurs, & les
res de Troye ne tombent
cadence que quand Achi
prend les armes. En un
il suffit de faire attentio
prière que fait Thétis e
sence de Jupiter vers la
premier Livre; & à la réso
que prend Jupiter au co
cement du second livre,
juger que *la gloire d'Achil*
si l'on veut, la réparati
cette *gloire* est le vrai s
l'Iliade; d'où je conclus q
pithète *honoratum* doit être
tenue.

Vers. 143. Ce beau
d'Horace : *Non fumum ex*
re, sed ex fumo dare luce
gitat, a été traduit bien

ar le P. Sanadon : *De*
il ne passe point à la fu-
s de la fumée il passe à la
ela est préférable à la
dont M. Batteux rend
endroit : » La fumée
dra pas après la flamme;
ne vive lumière suivra
ut modeste. « On voit
étaphore n'est pas con-
ans le second mem-
phrase ; je crois que
défaut.
134. Notre nouveau
ur donne un sens ex-
ire à ces deux Vers :
oris eges aulæa manen-
ue sessuri, donec cantor,
ite, dicat ; » Si vous
, dit-il, que le Specta-
rmé attende tous les re-
emens de Scène, & qu'il
e assis jusqu'à ce que le
dise, *battez des mains*,
La nouveauté de l'in-
on consiste dans ces

renouvellements de Scène. Tous les autres Traducteurs que j'ai lûs, entendent, *aulaa manentis*, du moment où l'on tiroit la toile, ce qui ne se faisoit qu'à la fin de la Piéce. Or il faut, selon moi, que M. Batteux ait raison; car à la fin de la Piéce, la toile ne se tiroit que quand le Choeur avoit dit: *vos plaudite.* Et voilà pourtant Horace qui place *aulaa manentis* avant l'avertissement du Choeur; par conséquent il doit être question non de la toile qui se tiroit après toute la Piéce, mais des divers changemens de décoration qui se faisoient durant les cinq Actes. En cet endroit le P. Sanadon a rendu l'esprit des deux Vers, plûtôt que les Vers mêmes, *Voulez-vous captiver l'attention du Parterre, & qu'il ait regret de voir finir vos Piéces?*

Vers. 172. Dilator, spe lentus, iners, pavidusque futuri. Ce

est conforme à l'Edition du
inadon, qui corrige à propos
us & *avidus*. Dans ce por-
du vieillard, je ne sçai si tout
exactement construit sous la
ie de M. B. Il le commence
: « Le vieillard est assiégé
ne infinité de maux. N'y
t-il que l'avarice, il entasse
s biens, &c. » Ceci a je ne
quoi de rompu, de peu lié;
iis j'aimerois mieux dire,
le P. Sanadon: *Le vieillard
siégé de mille défauts.* En cet
oit Horace décrit plutôt les
es du vieillard que ses mala-

192. Je critique aussi cette
se, « Il n'y aura pas plus de
is interlocuteurs, » pour
imer: *nec quarta loqui perso-
boret.* Cette régle seroit faus-
puisque les anciens, dont
ce ne pouvoit ignorer la ma-
mirent quelquefois quatre
locuteurs sur le Théatre ...

moins la scène troisiè
Acte de l'Œdipe de S
où l'on voit Œdipe ,
Créon & le Chœur ;
deuxième du II. Acte
tre du même , où Clit
Electre , le Gouvern
Chœur parlent les un
autres , &c. Il semble
le précepte d'Horace
point faire parler quat
dans une scène, si cela
faire sans causer du d
de la confusion : tel e
que donnent Rodeille
gnac , Dacier & le P. S

V. 238. Ex noto f
men sequar. M. B. tra
» formerois mes Dial
» le modèle du famil
quoi il s'éloigne du P.
de M. Dacier , & de
tres ; mais il se rappro
coup du P. de Jouvanc
Id maximè sequar ac sp
quæ fingam accedant

militudinem rerum vulgò no-
m, & in usu communi vitâque
arum. Je crois que c'est le
sens d'Horace.

. 265. Je m'en tiens aussi
ces expressions : *& intrà spem*
a cautus , à la traduction de
e Auteur, qui dit : *comme*
n'avois nulle grace à espérer.
onne au mot *intrà* la signifi-
on de *citrà*, comme ont fait
Dacier & le P. de Jouvancy;
s il ne s'autorise pas, comme
Auteurs, de l'exemple de Flo-
, qui ne prouve rien, ainsi que
bien fait voir le P. Sanadon.

. 278. Un petit mot me fait
le la peine. Horace dit d'Ef-
le : *Et docuit magnumque loqui*,
que M. B. traduit ainsi : « il
[illegible]

[illegible] *Histoire* [illegible] cela est mieux.

V. 309. Scribendi rectè sapere est & principium & fons. « Pour » bien écrire, il faut d'abord du » bon sens. » C'est la traduction de notre nouvel Auteur ; & je ne puis la blâmer : cependant je voudrois que *sapere* fût exprimé : car il n'est assurément pas inutile en cet endroit. M. Dacier tient compte de ce mot, & c'est en quoi je le préfère ici à tous les autres Traducteurs.

V. 317. Je ne trouve rien de mieux que cet endroit : « quelquefois une pièce qui aura des » caractères frappans, & des » moeurs éxactes ; quoique d'ailleurs » écrite sans grace, sans » force, sans art, fait plus de » plaisir au public, & attire plus » de monde que des riens bien » écrits, & de beaux vers vuides » de choses. » Rapprochez les vers Latins, & vous verrez que tout quadre parfaitement ; que

I. *B.* a sçû joindre des agrémens l'exactitude littérale.

V. 322. On conserve ici la çon ordinaire *præter laudem ullius avaris*; au lieu que le Sanadon lit *propter laudem &c.* qui ne me paroît pas nécessaire; car on conçoit bien que Grecs, tout-à-fait différents s Romains que critique Horacé, préféroient la gloire aux hesses : ils étoient *avares de ire*, mais leur avarice ne s'éidoit pas à autre chose.

V. 357. Je demande si le bon *mère*, est bien dit dans la traction de ce vers, *quandoque us dormitat Homerus?* Le comntaire de Jean Bond & le P. nadon nous font entendre que *us* signifie ici poëte *excellent*, *premier ordre*; & dans le vers précéde immédiatement, *m bis terque bonum &c.* ce mot veut pas dire ce que nous pellons *bon*, mais *estimable*,

campeſtribus abſtinet a

Batteux traduit-il bien

» qui ne ſçait point s'e

» ne manie point le

Et n'eſt-il pas ici que

exercices du champ d

ainſi que le torrent des

tes le reconnoît ?

Vers 405. Que dir

de la traduction de c

Ne forte pudori ſit tibi

ſolers, & Cantor Apollo

» roit-on rougir après

» toucher la Lyre d'Ap

Le P. Sanadon dit : *N*

point de honte de vous e

Vers. 423. Il y a dans cet endroit un mot que je ne trouve bien conservé que dans le petit Commentaire de Bond; c'est *Beatus.* Horace dit: *Mirabor si sciet internoscere mendacem, verumque beatus amicum.* Il me semble que *Beatus* indique un homme content de sa personne, un homme qui se plaît à lui-même. Or M. Batteux dit: » Je serai bien sur-» pris s'il a le bonheur de distin-» guer le flatteur de l'ami sincère. *Beatus* ne me paroît pas rendu. le P. Sanadon dit: *Il me trompera fort s'il peut conserver avec cela assez de jugement pour faire la différence d'un vrai & d'un faux ami.* Je croi que cela nuance un peu le *Beatus*, car quand on est prévenu en faveur de son mérite, on perd la tête & le jugement.

Vers. 439. *& malè tornatos* j'aimerois assez la leçon & *malè formatos* du P. Sanadon qui en dit de bonnes raisons.

J'ai fait encore, M. R. P. d'a
tres comparaisons & d'autres
marques : mais c'en est assez
ce Poëme didactique & sur
nouvelle Traduction ; si elle
m'avoit pas fait beaucoup
plaisir, je n'aurois pas pris
peine dont vous voyez ici
effets & la preuve. Je suis &

ARTICLE XVI

ESSAI HISTORIQUE S
la Litterature des Romains,
& traduit d'un Livre Ang
intitulé, The Antiquities
Rome &c. Dublin, 1724.

QUand on considére les c
mencements de l'Em
Romain la forme qu'il reçut

bord de son Législateur, & les qualités des premiers membres qui le composèrent ; on n'est point étonné de voir régner autour de son berceau, une sorte de férocité, entiérement opposée à la politesse & aux manières d'un Peuple cultivé. Cette épaisse barbarie se changea insensiblement en une austère fierté, qui fit que les premiers Héros de Rome contens des seuls secours de la nature, méprisèrent les ressources de l'Art, dont ils n'empruntèrent rien qui pût éclairer leur raison, ou élever leur courage. Ils ne connurent ni le prix des Ouvrages d'esprit, ni les avantages de l'étude, qui s...

---

présente, déja très-estimable, que nous fait le Traducteur. Comme la Pièce étoit trop étendue pour être placée entière dans un de nos volumes, nous l'avons partagée en deux Articles. Ce Journal-ci & le suivant présenteront toute cette Littérature...

regardèrent comme une occupation frivole & incompatible avec la gravité d'un Citoyen. Ce qui les fortifia dans ce préjugé, fut de voir qu'avec une exacte discipline & beaucoup de constance, ils subjuguoient les autres Nations, qui en sçavoient par conséquent moins qu'eux.

Tout ceci est fondé sur l'aveu même des Romains. C'étoit un prodige, suivant Cicéron, qu'un Romain Lettré ; & Virgile, qui vivoit dans un temps où toute la politesse & tous les Arts du monde étoient réunis à Rome, n'accorde d'autre prééminence à sa Patrie que celle qui naît de la Science de commander & de vaincre. » D'autres, *dit-il*, animeront l'airain, feront respirer le marbre, régneront sur » les esprits par le charme de la » parole, décriront le cours des » Astres, marqueront le point » d'où ils partent ; pour vous,

» Romains, vous donnerez des
» Loix aux Peuples, voilà vos
» Arts. Vous ſerez les arbitres
» de la paix. Indulgens pour les
» Nations qui ſe ſoumettront,
» vous abbaiſſerez le faſte de
» celles qui oſeront réſiſter.

La raiſon que donne Horace de la lenteur des progrès de la Poëſie Romaine, lorſqu'il dit que ſes compatriotes en reçurent trop tard les modéles de la main des Grecs, peut s'étendre à toute la Littérature des Romains en général. Le peu de commerce qu'ils eurent avec la Gréce regardée à juſte titre comme le centre des beaux Arts, les priva longtemps des moyens de cultiver & d'embellir leur génie naturellement ſuſceptible de la plus riche culture. Ils eurent, ſi l'on veut, dans ces temps groſſiers, une ombre de Poëſie, qui ſe réduiſoit, pour parler d'après Ennius, *à quelques* chanſons infor-

les, ni étudié les beautés
preſſion. Les Romains
auſſi, comme le conject
céron, puiſer quelque c
ſance de la Philoſophie d
leçons de Pythagore, Au
la Secte Italique, qui f
dans cette Contrée vers l
où les Tarquins furent ch
Rome. Mais l'ancien u
célébrer au ſon de la f
louanges des grands H
dans des Aſſemblées, eſt
veſtige que Cicéron ait p
ver de la Philoſophie P
ricienne, dont les Oracl
prononçoient qu'avec la

de la défendre contre Philippe de Macédoine, qui avoit des desseins sur sa liberté. Sous le nom de Libérateurs, ils s'en rendirent, suivant leur coûtume, les Maîtres en effet; & alors la Gréce captive, dit Horace, soumit à son tour ses Vainqueurs, & régna par ses Arts dans l'Italie. Rome eut des Poëtes distingués, la plûpart Dramatiques. Le plus grand nombre fleurit entre la première guerre Punique & la fin de la troisième, ou depuis l'an 512 jusqu'à l'an 607. Les plus remarquables furent Livius Andronicus, Névius, Ennius, Pacuve, Accius, Cécilius, Plaute, Afranius, Térence & Lucile. Horace qui ne fait mention que de la première guerre Punique, dit que les Romains mirent à profit le loisir de la paix, qu'ils étudiérent les Ouvrages de Sophocle, de Thespis & d'Eschyle, & qu'ils essayèrent de les tra-

de Rome 580, ou 5
d'abandonner, au nom
de mille, leur Pays,
toient montrés peu a
aux Romains, furen
en différentes parties
Parmi eux étoit l'illuf
de Mégalopolis. Il ne
feulement par fes tal
fon érudition l'amitié
Emilien & de Lélius,
regarder comme les
miers Romains de ce
mais il procura encor
patriotes exilés des
qu'ils n'avoient pas
tendre. Quoique tous

uquel ils étoient réduits ne
permettant pas de prendre
aux affaires publiques, ils
urnèrent du côté des Let-
, tant pour prévenir les trif-
éflexions que produit tou-
s un exil, que pour étendre
s connoiffances & enrichir
efprit. En peu d'années leur
nple & leurs difcours opérè-
un fi grand changement par-
a jeuneffe Romaine, que le
it, dans la crainte que l'an-
ne conftitution de la Répu-
ie ne reçût quelque atteinte
e étude qui alloit amollir &

du Consulat de C. Fan
bon, & de M. Valeriu
(année 592.) On vo
decret que Marcus P
Préteur ayant fait so
au Sénat touchant le
phes & les Rhéteurs,
lui donnerent ordre
quence de prendre co
de cette affaire, & d
Rome de tous ces di

Cette premiere passi
mains pour les Lettre
que les démarches du
firent qu'irriter, redou
vacité environ seize
l'arrivée des Achéens
sion d'un événement
été transmis par diver
Les Athéniens ayant p
dans la Béotie, les H

députa au Sénat Romain pour faire modérer la taxe. Les Députés furent Carnéade Académicien, Diogéne Stoïcien, & Critolaüs Péripatéticien. Les Sçavans ne sont pas d'accord sur le tems où ils arrivèrent à Rome. Le P. Petau & Casaubon prétendent que ce fut l'an de Rome 603.

Ils furent accueillis avec distinction de la Noblesse Romaine. La jeunesse curieuse & avide d'objets nouveaux, courut en foule après eux, & ne se lassoit ni de les entendre ni de les admirer. Leurs discours ne se ressembloient point. L'éloquence de Carnéade étoit vive & rapide, celle de Critolaüs polie & ornée, celle de Diogéne sobre & modeste. Carnéade parla un jour sur la Justice de la manière la plus propre à en faire connoître tout le prix. Le lendemain il réfuta tout ce qu'il avoit dit par

doit l'Art d'ôter aux
les plus probables ;
avoient de moins dout
fonda-t'il la nouvelle
dont la maxime étoi
avoit rien au monde
se flatter de connoître
tude ; maxime qui
un doute universel.
On ne parle plus d
la Ville que du Grec
néade, dont la voix
resse faisoit sur les jeu
des impressions si vives
attachant à tous leurs
abandonnant tous leurs

Sçiences étrangères. Mais Caton, févère Cenfeur, en fut allarmé. Il craignit que la jeuneffe féduite ne préférât la gloire de parler à celle d'agir. Comme le crédit des Philofophes Etrangers augmentoit chaque jour, il crut ne pouvoir trop preffer leur départ. Dans cette vuë il fe rendit au Sénat, où il reprocha aux Magiftrats leur négligence à expédier des déclamateurs capables de perfuader au peuple tout ce qu'il leur plairoit. Il conclut qu'on eût à procéder fans délai à la décifion de l'affaire qui les avoit amenés, afin qu'ils retournaffent au plutôt dans leur Patrie, où ils auroient tout le temps de déclamer devant la jeuneffe de la Gréce, tandis que celle de Rome rentreroit, comme auparavant, dans l'obéiffance qui étoit due aux Loix & aux Maîtres qu'elle devoit refpecter.

On dit que Caton, pour pré-

ferver son fils de la féd
générale, avoit coutume d
en sa présence, à la manié
Oracles, d'un ton grave
prédit, que les Romains
qu'ils seroient infectés des
ouvrages de la Grèce, t
ment au terme de leur E
On a sujet de croire qu'il ch
de sentiment dans la suit
qu'il rendit plus de justic
Littérature Grecque, à la
il ne dédaigna pas même d
pliquer, comme les autor
plus respectables ne nous p
ment pas d'en douter. Le
ancelier Bacon dit qu'il se
lui-même de l'injustice de se
miers préjugés. D'un autre
qu'il occasionna le renvoi
ché des Députés d'Athène

ſa vie avec Térence, & fut ſoupçonné de concourir au ſuccès des Comédies de ce Poëte.

On croit communément que l'époque de la grandeur de l'Empire Romain, conſidéré comme République, précéda la ruine de Carthage & la réduction de la Gréce. On attribue ſa décadence au luxe qui naquit des Arts, qu'Athène devenue le centre du monde pour l'eſprit & pour l'éducation, partagea avec Rome ; on dit qu'Athène fit tous les frais du luxe, des études & de la politeſſe des Romains. Mais de quelque manière que ces célébres Conquérans ayent dégénéré, il eſt certain qu'alors le goût des Sciences fit parmi eux les plus grands progrès. Ce goût augmentoit ſenſiblement de jour en jour, & perſonne, après le fameux Caton, n'y apporta d'obſtacle. Depuis le tems dont nous parlons juſqu'à la mort de Sylla,

il s'écoula près de 70 ans. Ce fut dans cet intervalle que parurent Crassus & Antoine, Orateurs si vantés, qui après avoir partagé le sceptre de l'éloquence, furent remplacés par Sulpicius Cotta, Hortensius, & beaucoup d'autres dont on peut voir les noms dans le *Brutus* de Cicéron. Ce fut aussi vers ce tems que les deux Scévola, l'Augure & le Pontife, portèrent la science du Droit civil à sa perfection. Lucréce qui écrivoit environ le tems de la guerre de Jugurtha, & qui a développé & fait valoir avec tant d'art la doctrine d'Epicure son Maître, peut nous aider à fixer l'époque de la pureté du style, & du bon ton de la Poësie. Les Philosophes universellement estimés & recherchés, furent appellés de toutes parts, pour former la jeunesse par leurs leçons, & pour diriger par leurs conseils les Citoyens qui étoient à la tête des affaires.

Les Arts & le zéle de leurs amateurs, loin de souffrir, ce qui surprendra peut-être, quelque atteinte des guerres, tirèrent du sein des batailles de nouveaux encouragemens; & les Muses, à l'exemple de Minerve, campèrent souvent sous les Tentes des élèves de Mars. Sylla lui-même écrivit vingt-deux Livres de Mémoires, & contribua d'une manière extraordinaire à l'avancement de la Littérature, en transportant à Rome la fameuse Bibliothèque d'Apellicon le Péripatéticien, où il y avoit beaucoup d'ouvrages d'Aristote & de Théophraste, qui étoient demeurés longtemps inconnus à ceux qui les suivirent. Il n'y eut, dans cet âge heureux pour les Arts, qu'un seul homme respectable par son rang, qui conservât encore quelques restes de la rudesse & de l'austérité des premiers Romains. C'étoit Marius rival de

Sylla. Il n'avoit jamais étudié la Langue des Grecs, & il ne pouvoit souffrir qu'on s'en servît dans les affaires importantes. Il lui paroissoit ridicule de perdre du temps à apprendre des Sciences vaines, dont il eût rougi d'être redevable à des Etrangers, qui ne valoient guères mieux que des esclaves.

Le reste de cet Essai dans le prochain Journal.

ARTICLE XVII.

HISTOIRE DE LA NOBLESSE du Comté Venaissin, d'Avignon, & de la Principauté d'Orange, dressée sur les preuves, dédiée au Roi. Tome III. à Paris chez la veuve Delormel & Fils, Imprimeur de l'Académie Royale de Musique, rue du Foin, vis-à-vis des Mathurins, à l'enseigne de Sainte

Géneviève. 1750. *in-4°. pag.* 660.

NOus avons rendu compte dans nos Mémoires, des deux premiers tomes de cet Ouvrage, nous annonçons présentement le troisième.

Tout Ecrivain qui recherche l'origine des familles & leurs alliances, s'expose à bien des chagrins. Si son Livre est exact, combien de personnes ne mécontentera-t'il pas? combien s'en trouvera-t'il qui souffriront impatiemment qu'on ternisse l'éclat de leur origine? C'étoit un songe qui les flattoit agréablement, & qu'une lumière importune fait évanouir. Si l'Auteur a manqué d'exactitude, il sera censuré impitoyablement par tous ceux qui auront remarqué ses méprises, & il n'en échapera aucune, chaque famille lisant attentivement ce qui l'intéresse.

Les Journalistes courent quelque risque dans leurs traits : il n'est pas possible trer dans le détail de tant d néalogies & de tant d'allia cependant si l'on fait un c ce choix offensera tous ceu n'y seront pas compris, & plaindront lors même qu'il auront aucun sujet. Pour é s'il est possible, ces inc nients, nous chercherons droits les plus convenable tre fonction & les moins bles de blesser les familles nous ne parlerons pas. Il n dra pas à nous que chac jouisse de ce qu'il croit lui tenir.

Le troisième volume co ce par la famille des *Rai* Tout le monde sçait qu'e noble & ancienne, mais teur avoue, qu'il n'est p d'en démêler l'origine. Il me que les Raimonds de

ence, de Languedoc, d'Avinon, & du Comté Venaiſſin, iennent de la même tige ; ainſi l a cru devoir marquer leurs premiers dégrès ſelon l'ordre Chronologique. Le plus ancien de ce nom eſt Guillaume Raimond, Chevalier, qui ſe croiſa en 1098 pour la Terre Sainte, à la ſuite de Raimond de S. Gilles Comte de Toulouſe. Pour tranſmettre à ſa poſtérité le ſouvenir & la gloire de ce voyage d'Outremer, il porta dans ſes armoiries une *croix de gueule, chargée de cinq coquilles.* C'eſt ce Seigneur que la maiſon de *Raimond* regarde comme ſon Auteur. Il falloit que dès-lors, c'eſt-à-dire, ſur la fin du XI ſiècle, elle eût bien de l'éclat, mais les archives ni les actes publics ne permettent pas de remonter plus haut.

S'il y a des familles dont l'origine échappe aux Généalogiſ-

tes, il y en a auſſi dont l'origine eſt connue, & l'on connoît en même temps qu'elles doivent leur Nobleſſe à leur mérite. Telle eſt la famille de *Raxi*, qui pour ſe ſouſtraire aux mauvais traitemens des Turcs, abandonna Corinthe, & vint ſe réfugier à la Cour des Souverains Pontifes. Ces Grecs ſervirent ſi utilement, que les Papes les annoblirent, & leur donnerent la Terre de Flaſſan, dans le Comté Venaiſſin. *

L'Auteur montre ſa bonne foi en donnant pour ce qu'ils valent les titres qui ne lui paroiſſent pas être ſûrs. C'eſt ainſi qu'il en uſe p. 57. Après avoir expoſé en détail les diverſes branches de la

* On trouve ſous l'article de cette famille que le Pape Clément VIII. reçut en 1532 Jean de Raxis au nombre de ſes Gentilshommes. Il faut lire *le Pape Clément VII.* car Clément VIII. ne fut élu *Pape* qu'en 1592.

famille de *Ripert*, il rassemble quelques titres, concernant la branche de Ripert Alauzier ; & il déclare que le titre d'inféodation de 1099 n'est pas assez établi, parcequ'il n'en a vû que des expéditions produites en divers Tribunaux. Cet exemple est à suivre. On doit l'imiter sans répugnance, quand il est question d'une famille dont l'ancienneté & la Noblesse sont appuyées sur de solides fondements : les *Riperts* n'en seront pas moins considérés, quand on leur contestera quelque titre indéchifrable.

La Maison de *Rivière*, sortie du Royaume d'Arragon où elle étoit connuë sous le nom de *Fluviano*, dont la signification est la même, est établie depuis longtemps dans la Provence, & dans le Comté Venaissin. Parmi les honneurs qui la décorent, elle a la gloire d'avoir *donné à l'Ordre* de S. Jean

de Jérusalem un grand Maître en la personne d'Antoine *Fluviano*, qui fut élevé au Magistère en 1421. Ce fut dans l'année 1166 que Rainaud Fluviano, Auteur de la famille de Rivière, passa en Provence, à la suite du Roi Alphonse I. qui vint alors prendre possession du Comté de Provence, après la mort de Raimond-Bérenger, dernier Comte de Provence, de la maison de Barcelone. Alphonse récompensa les services de *Fluviano*, par la possession en Fief héréditaire, de la Seigneurie de la *Charce*, dépendante du Comté de Forcalquier. Cet établissement retint *Fluviano* dans la Provence. Il épousa Philis de *Rosans*, fille & héritière de *Perceval* Seigneur de Montmaurin en Dauphiné. Jacques issu de ce mariage, pour se conformer à la Langue du Pays, prit le nom de *Rivière* qu'il transmit à sa postérité. S'il y avoit quel-

qu'un en France qui ignorât les noms de *Riviere* & de *Montmaurin*, il trouveroit ici une ample instruction.

La famille de *Rhodes* ou *Rhoda* ou *Rhueda* est originaire de Navarre, d'où elle passa dans le Royaume de Murcie & de-là à Avignon. Cette transmigration se fit, du moins en partie, sur la fin du quinzième siècle. Bernardin de Rhodes étoit accompagné d'Eléonor de Rhodes sa sœur & de Jeanne de *Tolède* son épouse. On ne sçait pas exactement quel rang tenoient ces Etrangers dans leur Pays. Le P. Ménestrier conjecture qu'ils étoient des *Comtes amovibles* d'Arragon, qualité qu'il ne faut pas confondre avec celle de *Comtes héréditaires* du même Royaume.

Il y a eu sans doute plusieurs familles Nobles qui sont venuës d'ailleurs s'établir à Avignon & dans le Comté Venaissin, mais

il y en a auſſi qui n'ont pas une origine étrangère. Les *Roquards* ſont ſortis de la Ville de Bouléne dans le Comté Venaiſſin, & ils y ſont connus depuis plus de trois cens ans. Une des trois branches de cette famille ſubſiſte dans l'Angoumois. Elle a produit un grand nombre d'Officiers qui ont ſervi avec honneur dans nos Armées.

La famille de *Roſtagni* eſt incontestablement originaire du Comté Venaiſſin. Dès le XII. ſiècle elle étoit diſtinguée dans l'épée & dans la Robe. En ce temps-là comme les trois ou quatre ſiècles ſuivans, la profeſſion des armes & l'étude des Loix n'étoient pas incompatibles; & dans les Provinces Méridionales du Royaume, on s'appliquoit ſérieuſement à l'une & à l'autre. *On ne diſconvient pas que la vocation des armes n'ait été de tout temps le parti de la* Nobleſſe; *mais la*

licatesse n'a pas toujours le goût louable des Lettres oix dans les familles du ae. Les Romains, dans les ours de leur République, sèrent pas comme nous. ttons-nous de penser plus sement que ce Peuple, toujours regardé comme le inimitable ? S'il se ren- un génie assez fort & de creuser autant qu'il essaire, pour examiner & pleinement les préven- i régnent dans le monde jet, ce ne seroit pas un frivole, comme tant qu'on ne cesse de répan- s le Public.

mille de *Sade*, nommée anciens Titres de *Sado*, *one*, & quelquefois de de *Sauze*, originaire ion, est une des plus an- de Provence & du Com- *ssin.* Plusieurs monumens

une tour appellée, par
tion la Tour des *Sauzes*
a rien là de suspect. Nostr
a cru que la maison de S
toit de celle de *Baux*; con
te conjecture n'est fondée
la ressemblance des arr
n'est pas là un motif de
lité qui détermine no
teur : il laisse tranqu
chaque famille jouir de
tentions , sans prendr
parti pour les intérêts
tifs.

Sous l'article de cette
(de Sade) on trouve la
Laure, qui fut tant de fo

le fil de nos Mémoires nous présente quelque anecdote qui intéresse l'histoire littéraire.

On dit que Laure étoit de la maison de Sade, & cette opinion, qui est la plus commune, mérite d'être préférée à celle d'Aléxandre Vellutello, qui la fait fille d'un Henri Chiabau, Seigneur de Cabrières, personnage totalement inconnu au XIV. siècle, comme le prouve invinciblement M. le Baron de la Bastie, dans un Mémoire lû à l'Académie Royale des Inscriptions le 5. Juillet 1740.

On dit que Laure naquit dans un Fauxbourg d'Avignon; & c'est le sentiment de bien des Auteurs qui ont écrit sur les Œuvres de Pétrarque. Cependant comment le faire quadrer avec certains endroits des Poësies de cet Auteur, où l'on voit que Laure étoit née dans un Village?

In una sola a me stessa dispiacq
Che n' troppo humil terren ,
nata.

On assure d'après No
mus, historien des Troub
que Laure brilloit par le
de la Poësie , & qu'elle
nombre des Dames qui
soient, à Avignon, la Soci
téraire appellée *Cour d'*
Mais cette particularité n
trop autorisée : car out
Pétrarque ne parle jam
poësies de Laure , esp
preuve qui toute négativ

erver, avec M. le Ba-
Bastie, que les places
été appellée *Cour d'A-*
ient destinées unique-
s femmes mariées, &
e mourut sans avoir
ntracté d'engagement.
it, d'après une note,
a marge d'un manus-
rgile qui appartenoit
à Pétrarque, que les
sentimens de ce Poëte
e prirent naissance dès
ville d'*Avignon dans*
Sainte Claire. Or Pé-
sure lui-même, en plu-
roits de ses Ouvrages,
inclination commença
lieu champêtre où il
Laure; & cette note
le Virgile manuscrit,
nserve à Milan, est une
bien postérieure au
Pétrarque. Il faudroit
re sur cela l'Ouvrage
a Bastie. *Mem. des Ins.*
1751 *II. Vol.*

ancienne ; mais ce n'est
lement par-là qu'elle est
Elle a joui des droits Ré
dans la Ville d'Apt, qui dès
zième siécle étoit comme
lieu de son Patrimoine, &
les Seigneurs sont souve
lifiés *Princes* dans les titre
a produit plusieurs gran
sonnages parmi lesqu
compte des Chevaliers d
prit & de l'Annonciade, de
tenans Généraux dans le
pes de France & de S
Cette Maison est origin
Comté de Provence, d'
s'est étendue dans les Pr

omtes de Forcalquier. M.
refck, qui a examiné plu-
Actes passés entre les Si-
s & la Ville d'Apt, a re-
que ces Actes justifioient
oits dont ces Seigneurs a-
t usé.

us finirons la longue mo-
ie de cet Extrait par la
n de *Suarez* ou *Suero* ou
ou *Xuares*. Elle est origi-
d'Espagne, comme le nom
e montre assez. Elle a pous-
s branches en Portugal,
oscane, à Naples, à Milan
Avignon. Les grands Ca-
nes, les habiles Politiques,
Evêques édifians & savans,
Magistrats qu'elle a produits
les divers Etats où elle a
racine, l'ont renduë très-
ommandable. Les Chevaliers
Ordres de S. Jean de Jerusa-
, de Calatrava & d'Alcanta-
n augmentent le lustre. Cet-
laison est la Tige des Sua-

Compagnie de JESUS
nommé pour ſa ſcience
ſa vertu. Si l'Auteur n'en
c'eſt apparemment, pa
s'attache principalemen
branche des Searès établ
gnon : cependant il pro
commencement de cet
qu'il monſtra pluſieurs
tres branches, qui lui
troient mériter quelq
tion.

Nous l'avons déja d
ne ſera pas inutile de le
ſi nous n'avons pas parl
res des familles, ce n'eſt

s articles contenus dans ce vo-
lume, on s'est déterminé plus
au hazard qu'autrement.

La Noblesse tant d'Avignon
que du Comté Venaissin, quoi-
qu'il lui soit aisé de vivre tran-
quillement & loin des périls de
la guerre sous une domination
pacifique, n'a pas perdu le goût
des armes; elle prend volontiers
de l'emploi dans nos Armées, où
elle se distingue & s'avance par
ses services. Tout est ici plein de
pareils exemples, bien capables
d'entretenir les mêmes disposi-
tions dans les tems à venir.

L'Auteur de ce Livre mérite
bien des éloges pour son atten-
tion à faire des recherches, à
rassembler des Mémoires & des
Titres Généalogiques. Son ou-
vrage est très utile & il seroit à
souhaiter qu'on donnât ainsi le
nobiliaire de chaque Province.
Dans le nombre presque infini
de citations & de dattes qu'il a

été nécessaire d'insérer, soit aux marges, soit dans le Texte, il étoit impossible qu'il ne se glissât quelques fautes. Nous avons remarqué, par occasion, les trois suivantes.

P. 172. *La Cour d'Avignon étoit à son plus grand lustre sous le Pontificat d'Innocent VI; mais elle fut entierement dissipée & détruite par les ravages d'une peste affreuse qui emporta la plûpart de ces Dames & dépeupla les Provinces voisines en 1348.* Cette peste est réelle; & elle arriva en 1348, mais ce n'étoit pas sous le Pontificat d'Innocent VI. qui ne fut élu qu'en 1352; c'étoit sous celui de Clément VI.

P. 173. *Guillaume & Pierre de de la Jugie revêtus de la pourpre par le Pape Grégoire XI. à en 1347.* C'étoit Clément VI. en 1347. Grégoire XI. ne fut élu qu'en 1370.

P. 297. *Il fut député avec l'E-*

vêque de Senès en 1371. au Pape Clément VI. &c. C'étoit alors le Pape Grégoire XI.

ARTICLE XVIII.

LES ENTRETIENS PHYSIQUES d'Ariste & d'Eudoxe, ou Physique nouvelle en dialogues, qui renferme précisément ce qui s'est découvert de plus curieux & de plus utile dans la nature. Tome V. sur les découvertes récentes, & pour servir de Supplément aux quatre Volumes de la septième Édition; par le P. Regnault de la Compagnie de Jesus. A Paris, chez Michel Dammoneville, Quai des Augustins. 1750. in-12. pag. 388.

ON est fort dispensé de porter son Jugement sur la suite d'un Ouvrage, qui a eu sept éditions, & qui a été traduit en plusieurs langues. Ce succès est le sceau de l'approbation du Pu-

blic, juge souverain
Ouvrages. Nous d
ment que l'Ariste
qui parlent dans les
miers volumes, co
parlés dans le cinqui
y parlent sur le mêm
le même goût & la m
Parmi ces entreti
traitent de matière
voient pas été trait
quatre premiers Vol
me de l'Electricité, &
de la Terre. Les autr
nés à perfectionner
été dit. L'Auteur n
que les nombreux é
paru sur l'électricit
beaux & ingénieux
me avant que ces
sent, il avoit essa
pliquer sur ce Phén
vant les principes de
miers volumes, il
s'en tenir à la pensé
rut d'abord la plus

e. Nous ne le suivrons pas dans détail de ses explications ; ces atières sont extrêmemen subtiles dans nos Mémoires ; & l'Auteur est trop habile Phisicien, pour trouver dans ses explications plus que de la vraisemblance. Quand il plaira à la nature de nous révéler ce secret, elle nous dévoilera apparemment bien des mystères.

Dans ces entretiens, l'Electricité est suivie de divers sujets, sur lesquels Ariste & Eudoxe s'entretiennent avec autant d'agrément que dans les 4 premiers volumes, & la plupart des derniers sont destinés à enrichir les premiers. On observe, par exemple, que l'aiguille aimantée continue dans ces contrées d'avancer de l'Orient vers l'Occident, mais qu'elle avance comme la vie, d'une manière presque imperceptible. A Paris l'aiguille

a avancé de 3 d
depuis 20 ans, c
qu'elle décline de
grés. Il y a toujou
bizarrerie dans le
& tandis qu'à Tor
cercle Polaire, c
déclinaison de 5 d
tes environ du No
on l'observe sur le
ve des Amazones c
demi du Nord à l'E
que l'Auteur attri
à la différence de f
tuation des écoule
tiques en diverses c
Dans le troisiém
on parle des arb
» A peine, *dit Ar*
» a-t-il cessé de re
» assez bonne par
» me n'est plus que
» sière: & un moyen
» la solidité, la fo
» rée du bois, c'e
» l'écorce du hau
» le tems de la sé

» ser sécher sur pied, & d'abré-
» ger par-là le cours de sa vie.
» Il trouvera de nouvelles for-
» ces dans la mort même. « Mais d'où lui viendra cet excès de pesanteur, de dureté & de force ? C'est une question à laquelle Ariste nous paroît répondre d'une manière satisfaisante.» Les
» sucs, *dit-il*, que la fermenta-
» tion fait monter de la racine
» dans toute la tige dépouillée,
» ne circulant plus librement,
» faute d'écorce qui rapporte
» les sucs vers la racine, s'arrê-
» tent & se figent dans les inter-
» stices vuides. Les canaux gor-
» gés de sucs qui ne peuvent
» plus circuler, se ferment les
» uns après les autres ; l'arbre
» en porte moins de feuilles, &
» ne recevant plus de nouveaux
» sucs, il se trouve enfin sans
» action & sans vie. Mais com-
» me ces canaux, du moins la
» plûpart, sont tout à la fois

» pleins & fermé
» est plus dur &
» ment pesant.
par plusieurs exp
le bois le plus pe
me temps le plus
bois qu'on appri
cueille le meilleu
quil est, il pourr
de deux cens ans
Dans le quatri
on prend plaisir à
le voir à quel poi
Créateur éclate
Ouvrages, dans
guliers de diverse
nous peint, com
ture, les différ
que le Caméléon
différentes passio
dans la colére,
dans la joie ; &
que de ces différe
Vient s'offrir un
des Indes Occid
pour saisir sa pro
d'une maniére

oüe qui se développe, il se
m parasol pour se dérober
ardeurs du Soleil; tandis
api auprès d'une fourmil-
, il tend des piéges aux
mis: « il avance une langue
plus d'un pied; les four-
viennent picoter la langue
leur paroît immobile, &
épandent dessus témérairement.
L'animal incommode en
perçoit-il une certaine quant-
il retire sa langue, &
là les fourmis prises; il ré-
le même jeu, & d'autres
mis, malgré la prévoyan-
qu'on leur donne, viennent
rir le même risque. »
verra les Cormorans de
se signaler encore plus
eur dextérité. Dressés à la
, ils partageront la lar-
d'un étang ou d'une rivié-
offre-t-il un Poisson qui ne
as trop gros? instruits par
, ils le saisiront par le

[illegible] du corps, pour le porter plus aisément suivant les régles de la Méchanique, & ils le porteront à leur Maître. Le Poisson est-il trop gros, trop pesant, ils s'entr'aideront, l'un le prendra par la tête, l'autre par la queuë ; comme nous partageons un fardeau & l'emportons de concert.

Dans la variété de leurs entretiens Ariste & Eudoxe font en Physiciens de la glace en un tems où la nature n'en fait point, sinon l'Art, en nos contrées, c'est-à-dire au mois de Juillet ; mais la nature qui ne fait pas de glace au mois de Juillet dans ces contrées tempérées & chaudes en même tems, en fait sur les montagnes jusques sous le Soleil même, & l'on en donne des raisons qui paroissent dictées par la Physique.

A l'occasion des froids extraordinaires, on nous décrit un Château de glace, où l'Art se déploye avec magnificence, &

es règles de l'Architect.
'est un édifice transpa-
ins à Petersbourg en
ng de 50 pieds environ,
rp. & haut de 17 ! Vous
lit que cette nouvelle
étoit d'une pierre seule,
[illegible] Sa pi-
[illegible] de glace. Environ
de deux mortiers de gla-
oçoient l'Artillerie. Il
ion tirer le canon, &
bombes ; on le fit.
oyoit dans des chambres
eaux toilettes, miroirs,
qu'on alluma &c le tout
; travaillé au ciseau &
couleurs assorties : les
nfin, les Orangers, les
leurs, & les Oiseaux de
rchés sur des feuilles de
oient autant d'agrémens
Palais nouveau, dont
fut assez longue pour
e de cette espèce ; car
ta depuis le commence-

mois de Janvier, jusques à la fin de Mars.

Divers entretiens roulent, selon que l'occasion se présente, sur les lumières Septentrionales qui ont paru depuis 1720, sur quelques propriétés singulières de l'air, sur des problêmes de Botanique, sur la rosée. On trouvera de nouvelles conjectures sur l'Aurore Boréale. La variété des conjectures peut servir à découvrir la vérité, assez lente d'elle-même.

On saisit volontiers, dans ces entretiens, l'occasion de nous faire observer, jusques dans les êtres les plus minces, des traits de cette sagesse à qui l'Univers n'a couté qu'une parole. Parmi plusieurs insectes qui ont quelque chose de singulier, on en voit une espéce si extraordinaire, qu'en la mettant en piéces, on ne fait que la multiplier. La Fable qui fait renaître le Phénix

; cendres, n'en fait renaître
à la fois ; & de là destruc-
du Polype ; qui est un in-
il en naît une forme ; my-
qu'on essaye de pénétrer.
mais difficile à expliquer.
pourra revoir dans
me les Eclipses & des Co-
observées depuis un assez
nombre d'années, avec les
les de l'Auteur là-dessus. Il
surpris que l'on ait écrit
récemment que Képler é-
le premier qui eût pensé
les Cométes fussent, non
amas d'exhalaisons, mais
corps errants. Sénéque le
losophe & les Philosophes
tiens l'avoient dit quelques
ers d'années avant Képler.
our amuser le Lecteur par
riété des objets, on éclair-
dans les derniers Entretiens,
grand nombre de points de
sique, selon qu'ils viennent
rir à l'esprit. Par exemple,

Ariſte paroît-il ſurpris de voir près de la Zone glaciale des roſes auſſi vermeilles qu'il en naiſſe dans nos jardins ? Si la chaleur, dit Eudoxe, eſt moins durable près des Zones glacées, elle y eſt plus continuë, & la continuité de la chaleur ſupplée à la durée, pour leur donner des fleurs auſſi belles que les nôtres.

Mais ſans aller ſi loin chercher des Phénomènes qui méritent l'attention de la Phyſique, pourquoi dans nous-même le pied eſt-il d'ordinaire le ſiége de la goutte ? Le pied étant plus éloigné du cœur, & plus proche de la terre froide & humide, le ſang a moins de chaleur, moins de force dans le pied. Il s'y fait plus aiſément des amas d'humeurs trop groſſières pour traverſer ſans obſtacle une partie qui abonde en nerfs. Le ſang & les humeurs qui ſe trouvent arrêtées, eſ-

ayant de se faire passage, cau-
ent par leurs efforts, & du dé-
angement & de la douleur.

Le Discours tombe sur Hercu-
ane, cette ancienne Ville resus-
itée pour ainsi dire après 18 siè-
les. On retrouve Herculane
ous terre à 80 pieds de profon-
eur, ayant encore ses ruës,
s maisons, son Théâtre. Les
ues souterraines y sont tirées
à cordeau, avec des banquet-
s des deux côtés. Parmi les
estes & les débris de cette Ville
nfortunée, vous verriez avec
tonnement des Temples, des
utels, des Edifices de 1800
ns environ, des Tableaux de
oute grandeur, & aussi frais que
'ils étoient modernes, parce-
que l'air extérieur chargé de
vapeurs & d'exhalaisons, n'a-
yant pû agir sur les couleurs,
n'a pû les altérer.

Enfin Ariste & Eudoxe sem-
blent prendre plaisir à suivre en

esprit les Observateurs I
au Nord, & au Midi,
cercle polaire ou de l'Eq
cherchant & ravis de
dans leurs Observati
nouvelles richesses pour
sique.

Dans ces Entretien
veaux, comme dans l
miers, on s'apperçoit q
teur s'attache toujours
qui paroît de plus utile ou
curieux.

ARTICLE X

ENCYCLOPE'DI
Dictionnaire raisonné d
ces, des Arts & des Mé
cueilli des meilleurs Au
particulièrement des Di
res Anglois de Chamber
ris, de Dyche &c. Pa
ciété de gens de Lettre
ordre par M. Diderot;
à la partie Mathémati

Mrs. d'Alembert, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, & de l'Académie Royale de Berlin. Dix volumes in folio, dont deux de planches en taille-douce, proposés par Souscription. A Paris chez Briasson, David l'aîné, Durand, rue S. Jacques, le Breton, ... de la Harpe. M. DCC. LI.

[illegible]

LE Chancelier François Bacon * souhaitoit que les nouveaux Livres fussent comme le

---

* Né à Londres le 22. Janvier 1560. Nicolas Bacon, Chevalier de la Jarretiere & Garde du grand Sceau d'Angleterre sous la Reine Elisabeth. François fut fait Garde du grand Sceau & Chancelier du Royaume sous le Roi Jacques I. Cinq ans avant sa mort il fut dépouillé de ces charges par les intrigues & la jalousie de ses ennemis; mais cela n'a pû empêcher l'Idée de son mérite de passer à la postérité. Il mourut en 1626.

ſerpent de Moïſe qui dévoroit les ſerpents des Magiciens de Pharaon. Il vouloit dire, ce grand homme, que les nouvelles productions ſur des objets, déja traités, devoient, par leur excellence & leur ſupériorité, rendre inutiles les anciennes.

Cette idée, tout-à-fait noble & très-utile aux Sciences, s'eſt exécutée en partie, depuis 200 ans, & elle continuera de s'exécuter tant qu'il y aura des hommes de génie & de ſçavoir. Mais il ne faut pas croire qu'un ſeul ouvrage tel, par exemple, que l'Encyclopédie qu'on nous annonce aujourd'hui, puiſſe être le ſerpent qui détruiſe toutes nos Bibliothèques. Ce n'eſt pas le but que ſe ſont propoſé les Auteurs; & Bacon, qui a tracé en grand tout le ſyſtême Encyclopédique, n'avoit garde, en publiant ſon livre *De la dignité & de l'aug-*

croissement des Sciences *, de vouloir porter le ravage & la désolation dans tous les trésors Littéraires.

Les Auteurs de la nouvelle *Encyclopédie* ont voulu donner un Dictionnaire qui présentât des connoissances générales ; qui pût être consulté sur toutes les matières ; qui servît à guider un homme du monde dans tous les genres sans exception, & un sçavant dans tous les genres hors le sien. Ils ont ajouté à ce plan l'idée de montrer l'ordre des Sciences, leur enchaînement, leur dépendance mutuelle, leurs rapports, leurs divisions &c. & c'est ce qui leur a fait adopter le terme d'*Encyclopédie* ; c'est ce qui les engage à détailler dans

* Cet Ouvrage comprend IX. Livres, & il est adressé au Roi Jacques I. Nous nous sommes servi de l'édition de Francfort, petit in-fol. en 1664.

une annonce préliminaire toute l'œconomie de leur travail. Qu'en résulte-t'il ? qu'on aura un livre qui pourra tenir lieu de Bibliothèque à ceux qui n'en ont point, & qui ne peuvent ni ne veulent en avoir ; que les Lecteurs de ce Livre seront menés, comme par la main, autour du monde littéraire ; qu'ils n'y verront les pays qu'en gros, comme dans des Cartes générales, mais qu'ils sçauront à point nommé d'où ils sont partis, où ils veulent aller, quelle route ils doivent tenir, & quelle voiture les conduit.

Le Chancelier Bacon eut des idées moins étendues dans un sens, & beaucoup plus vastes dans un autre. Il ne prétendit pas directement & formellement communiquer des lumières à tout le monde ; il ne songea pas à recueillir la partie substantielle de chaque science & de chaque art, pour en faire présent à ceux

même que leur profession fixe dans une autre sphère. Au tems de ce sage Ecrivain on mêloit rarement les possessions littéraires ; chacun se renfermoit assez dans la sienne, ou plutôt chaque sçavant avoit beaucoup de possessions ; mais ceux que leur état n'attachoit point à la littérature, ne possédoient rien dans l'empire des Lettres.

En ce sens donc, c'est-à-dire, par rapport à la communication & au commerce des sciences, on peut dire que le Chancelier borna ses vûes ; mais en considérant les sciences mêmes, on doit reconnoître qu'il forma un projet très-étendu, & c'est ce que nous devons expliquer ici, afin de montrer en quoi & comment les Auteurs de la nouvelle Encyclopédie se sont conformés à l'excellent Livre *De la dignité & de l'accroissement des Sciences*, en quoi & comment ils s'en sont écartés.

Après un préambule destiné à exalter les Sciences, à venger les Sçavans, à les corriger & à les instruire, le Chancelier Bacon jette un coup d'œil sur toutes les connoissances humaines : c'est comme le regard de ce spectateur dont parle Homère, lequel placé sur la cime d'une montagne, contemple les espaces immenses de la terre, de la mer & des cieux.

Tous les objets de la Littérature réunis en foule, ne mettent point de confusion dans l'esprit de l'illustre Anglois. Il les distingue, il les considère suivant leurs rapports, il entreprend de donner à chacun le développement qu'il mérite ; il observe sur-tout quelles sont les parties des Sciences, qu'on a négligé d'examiner, de traiter, de rendre utiles aux hommes ; il s'attache particuliérement à ces morceaux qu'il appelle *des omissions & des choses*

desirées, * afin que l'attention qu'il y donne ranime le zèle & l'ardeur des Sçavans, afin qu'on se porte à les étudier, à les manier, à les faire entrer dans le plan des autres parties des Sciences & des Arts sur lesquelles on a travaillé.

Bacon appelle son opération le *dénombrement* & le *cens* de toutes les connoissances humaines, ** expressions très-nobles, très-dignes d'un grand Magistrat, & très-relatives au dessein qu'il avoit de connoître & de montrer le *patrimoine & le fond des Sciences;* *** c'est-à-dire, les *richesses* de certaines portions de litterature, & l'*indigence* de quelques autres: ce sont toujours ses termes.

* *Consilium est omissiones & desiderata notare.* Lib. II. p. 42, 43.

** *Lustrum & census.* Ibid. p. 42.

*** *Patrimonium & fundus Scientiarum.* Lib. I. p. 22.

Mais si ce *cens* littéraire n'étoit pas ordonné & réglé suivant une distribution d'idées, qui en fût comme l'ame, le principe, le mobile, ce ne pourroit être une *Encyclopédie*, & il n'auroit pas servi de modèle au grand Dictionnaire qu'on nous annonce. Voici donc l'endroit intéressant & la partie philosophique de l'ouvrage du Chancelier : voici en même tems ce qui nous autorise à comparer son plan avec celui de nos Auteurs Encyclopédiques.

Bacon distingue d'abord toute la *Doctrine humaine* par rapport aux trois facultés de l'ame ; la mémoire, l'imagination & la raison : * distribution qu'on voit aussi dans le *Prospectus* de notre *Encyclopédie*, excepté qu'on a jugé à propos d'y placer la *raison*

* *Historia ad memoriam refertur ; Poësis ad phantasiam, Philosophia ad rationem.* Lib. II. p. 43.

ivant l'*imagination*. Le Chancelier n'eût pas été de cet avis ; car sa méthode étoit de faire précéder les deux facultés qui ont pour objet les choses individuelles que les sens nous fournissent ; & ces facultés sont la *Mémoire* & l'*Imagination* : après quoi il considéroit la faculté qui s'exerce sur les notions abstraites tirées des individus ; qui divise ces notions, qui les rassemble, qui les compare ; & c'est ce qui ne convient qu'à la *Raison*. *

Mais laissant ces précisions, peut-être aussi trop métaphysiques, continuons le parallèle de nos Auteurs. Le Chancelier Bacon rapporte les faits historiques à la Mémoire, la Poësie à l'Imagination, la Philosophie à la Raison : c'est, comme il parle lui-même, la division générale de tout son systême ; & ne voyons

* Ibid. p. 43 & 44.

nous pas aussi ces trois grandes branches, *Histoire*, *Philosophie*, *Poësie*, dans notre Encyclopédie nouvelle ?

L'illustre Anglois renferme dans son plan jusqu'aux objets Théologiques : car la Théologie, *dit-il*, est formée ou de l'Histoire sainte, ou des Paraboles, qui sont une espèce de Poësie Divine, ou des préceptes & des dogmes qui résultent d'une Philosophie éternelle. * Il ne faut pas même, continue-t'il, exclure de cet arrangement la *Prophétie*; c'est une sorte d'histoire, en cela seulement différente de l'histoire des hommes, qu'elle présente la narration des faits avant que les faits arrivent.

Mais peut-on rien imaginer de

---

* *Theologia aut ex Historiâ sacrâ constat, aut ex Parabolis quæ instar Divinæ Poëseos sunt, aut ex præceptis & dogmatibus tanquam perenni quâdam Philosophiâ, &c.* Ibid. p. 44.

plus

time à tout ceci que
a tracée dans l'anno-
yclopedie? C'est de
tés, *disent les Auteurs*,
s avons déduit nos
inées; l'Histoire nous
e de la Mémoire; la
nie de la Raison, & la
e l'Imagination. qui
féconde, à laquelle
ogie même se prête,
cette science les faits
l'Histoire, & se rap-
à la Mémoire, sans
excepter les Prophé-
ne sont qu'une espece
; où le récit a précé-
ement; les Mystères,
mes & les Préceptes
Philosophie éternelle;
son divine; les Para-
orte de Poësie allégo-
, sont d'imagination,
».

ouvrage du Chance-
ois grandes branches

eſpeces plus diviſées, qu
drent quelquefois d'autre
viſions. Ainſi l'Hiſtoire ſe
en Eccléſiaſtique , Civile
turelle ; l'Hiſtoire Civile
ſa ſphère l'Hiſtoire Civil
ment dite, & l'Hiſtoire l
ré ; l'Hiſtoire Civile prop
dite comprend dans ſon
les Mémoires, les Antiq
les Hiſtoires complettes ;
toires complettes ſont
Chroniques , ou des vies
tains perſonnages , ou d
tions particulières

sines, & l'on y verroit un
il tout semblable à celui du
ncelier, excepté qu'on ne
sse pas comme lui la division
l'Histoire complette jusqu'aux
ysiques, *Vies & Relations* :
ui est peut-être une perfec-
, mais peut-être aussi un dé-
; le Public doit en juger.
ans quitter le même *Prospec-*
Encyclopédique, passons à
stoire Naturelle ; & nous la
vons partagée en trois bran-
, qui sont *l'uniformité de la*
ure, les *écarts de la Nature*,
usages de la Nature. Unifor-
, d'où sort l'Histoire Céleste,
stoire des Météores, de la
re & de la Mer, des Miné-
, des Végétaux, des Ani-
ux, des Eléments : *Ecarts de*
Nature, qui comprennent les
diges Célestes, les Météores
digieux, les prodiges de Ter-
de Mer, les Minéraux monst-
ux, les prodiges des Elé-

ments : *Usages de la Nature*, qui s'étendent aux Arts, Métiers & Manufactures. Voilà notre Encyclopédie ; que dit le Chancelier Bacon ?

Absolument les mêmes choses. Il considère la Nature comme libre dans ses fonctions, comme sujette à des irrégularités, comme liée par les Ouvrages des hommes * : ce qui forme les trois divisions, *uniformité*, *écarts*, *usages* de la Nature, & il soûdivise ensuite tout ceci ; soûdivisions qui sont les mêmes que celles de l'*Encyclopédie*, excepté que, dans les Arts Méchaniques, l'*Encyclopédie* présente plus de développements.

Ce que nous venons d'exposer sur la première branche du

* *Partitio Historiæ Naturalis in Historiam Generationum, Prætergenerationum & Artium....* Harum prima *Libertatem Naturæ* tractat, secunda *Errores*, tertia *Vincula*. Ibid. p. 45.

systême, laquelle ressortit à la mémoire, se vérifieroit de même par rapport aux deux autres branches, qui sont la Philosophie & la Poësie, dont l'une appartient à la raison, & l'autre à l'imagination. Nous voulons dire que, s'il étoit possible de transcrire ici toutes les divisions de l'Encyclopédie & toutes celles du Chancelier Bacon, on verroit que le systême de ce Sçavant Anglois a été suivi, point en point & mot à mot par nos Auteurs; toutefois avec une exception qu'il ne faut jamais oublier, & qui nous a fait dire, au commencement de cet Extrait, que Bacon avoit eu des idées plus vastes que les Ecrivains de l'Encyclopédie.

Cette exception est que le Chancelier montre presque toujours plus d'abondance & de fécondité dans le détail de son systême. Ainsi, outre les divisions rapportées cy-dessus touchant

l'Histoire Civile, son attention se porte à distinguer encore dans cette Histoire, celle des tems; & il partage l'Histoire des tems en générale & en particulière, en Annales & en Journaux &c.

De même raisonnant sur la Poësie (qui est sa seconde Classe) il distingue la Poësie Narrative, Dramatique, Parabolique;* divisions adoptées par les Auteurs de l'Encyclopédie; & sous la Poësie Narrative, il place le Poëme Epique; sous la Poësie Dramatique, il place les Pièces de Théâtre; sous la Poësie Parabolique, il place les Allégories: Objets que notre *Prospectus* François répéte; mais le Chancelier insiste davantage sur l'explication & l'analyse de la Poësie Parabolique: car il observe qu'on s'en sert tantôt pour éclairer & pour instruire, comme dans les

* Ibid. p. 59.

Apologues & les Hiéroglyphes ; tantôt pour couvrir & envelopper des Mystères * comme dans les figures & les paraboles de la Religion. Et il n'est peut être pas inutile de remarquer que, quand il traite de la Poësie Narrative, il ne met dans cette Classe que le Poëme Héroïque, ou Epique ; parceque c'est le seul qui imite, dans le détail de ses fictions, le récit propre de l'Histoire ; qualité que n'a point la Satyre, l'Elégie, l'Épigramme &c. Aussi le Chancelier exclut-il ces sortes de pièces de la Poësie narrative. ** On peut douter par cette raison qu'il eût approuvé la division du *Prospectus* où l'on place sous la Poësie Narrative, le Madrigal

* *Facit ad* involucrum, *facit etiam ad* Illustrationem. Ibid. p. 60.

* *Satyras & Elegias & Epigrammata & Odas ab instituto sermone removemus.* Ibid. p. 59.

& l'Epigramme, mais ceci eſt une bagatelle.

Si nous pouvions ſuivre la plus importante diviſion, qui eſt celle de la Philoſophie, on admireroit avec nous combien l'illuſtre Auteur eſt méthodique, inſtructif & abondant ; combien il tire de richeſſes de ces grands Objets *Dieu*, *la Nature*, l'*Homme* * : trois branches eſſentielles dans cette Claſſe, trois ſources de Nomenclature & de Doctrine Philoſophique, dans un ſyſtême d'Encyclopédie.

Et en inſiſtant ſur quelques points particuliers, ſur l'expoſition, par exemple, de la Logique, on ne pourroit s'empêcher de reconnoître le beau point de vuë que préſente le Sçavant Chancelier, lorſqu'il diſtingue dans cette branche (la Logique) l'Art d'inventer, l'Art de juger,

* Ibid. L. 3. p. 73.

l'Art de retenir, l'Art d'instruire ou de communiquer. * Ces quatre choses, avec leurs dépendances, forment en effet le plus grand & le plus riche systême qu'on puisse imaginer pour les Etudes.

Les branches divisées & soudivisées s'y font remarquer par dégrés & par ordre; ensorte que, selon cette méthode, on descend jusqu'à la Pédagogie ou à l'Instruction de la Jeunesse.

Bacon s'intéresse extrêmement à cette partie élémentaire, il la réduit à la manière d'enseigner & au choix des Etudes : morceau considérable qui lui donne occasion de préconiser beaucoup l'éducation des Colléges; ** de con-

* Ibid. l. 5. p. 122.

** *Omnino institutionem pueritiæ & juventutis Collegiatam probamus, non in ædibus privatis, non sub Ludimagistris tantùm.* Ibid. l. 6. p. 18.

quer en marge ...
Magiſtrat dit ſur le *com
Jéſuites ? Le trait ſans d
ſingulier dans la bouc
Chancelier d'Angleterre,
tant de Religion, & pa
Roi Jacques I. qui tou
entretint de ſi grandes
verſes avec les Catholiq

* *In primis conſuluerim ut r*
compendiis & à præcocitate qua
trina &c. Ibid.
** *Ad Pædagogicam quod*
breviſſimum forei dictu : Conſu
Jeſuitarum : *nihil enim*

Nous abrégeons, nous tronquons tout ce grand corps de Doctrine Philosophique rangée par le Chancelier sous l'Empire & le titre de *la Raison*. Nous ne pouvons non plus appliquer tout ceci à notre *Encyclopédie* moderne, c'est-à-dire montrer en quoi & jusqu'où elle ressemble, dans les détails de cette division, à la Nomenclature du Docte Anglois. Il faut finir notre Extrait; & à peine nous reste-t'il le tems & le lieu de placer ici quelques observations très-nécessaires au dessein que nous avons conçû de faire connoître les deux systêmes, celui du Chancelier Bacon & celui de nos Auteurs Encyclopédiques.

Nous l'avons déja insinué, le Sçavant Magistrat eut intention, non pas de former un abrégé de toutes les Sciences; mais de les examiner toutes, afin de reconnoître & de marquer ensuite

quelles ſont les parties qu'on a négligé de traiter. Il voulut non pas réduire les Bibliothèques à un ſeul livre, mais indiquer des ſujets de compoſition, & augmenter par conſéquent les richeſſes de nos dépôts Littéraires. Son ouvrage ne porte pas le titre d'*Encyclopédie*, mais il le mérite en ce ſens que le fil & l'enchaînement de toutes les connoiſſances humaines y eſt repréſenté; diſons même en ce ſens que ce Livre n'eſt que le fil & l'enchaînement de toutes nos connoiſſances. La difficulté de l'exécution étoit bien connue du Chancelier; mais il ne convenoit pas que cette exécution fût impoſſible. » Car, *ajoutoit-il*, les cho-
» ſes ſont poſſibles & faiſables,
» quand elles peuvent être faites,
» non par toutes ſortes de per-
» ſonnes, mais par quelques-
» unes bien choiſies; non par un
» ſeul homme, mais par pluſieurs,

nts ensemble ; non dans un
ème siècle, mais pendant la
rée & la succession de plu-
urs âges ; non par les soins
les moyens des particuliers ;
is par le concert & aux frais
Public.

En effet, si l'on pénétre bien
ensée de ce grand homme ;
le vouloit que procurer à
pire des Lettres les ouvra-
qui manquoient aux Scien-
& aux Arts ; on concevra
peine qu'avec le tems, la
nsen, l'encouragement (a)le
& les talents multipliés des
mes sçavants, ses souhaits
voient être accomplis ; c'est-
e que le plan de tout son
e pouvoit être exécuté : on
nnoîtra même qu'il l'est à-
près aujourd'hui, ou qu'il y
que assez peu de chose.
point de vue de l'Encyclo-

(a) Ibid. l. 2. p. 43 ...

nouveaux volumes sur t
Science ; mais on a prétén
sembler , sur tontes les St
& sur tous les Arts, ce qui s
de mieux ou ce qu'il y av
mieux à dire. On nous p
10 tomes in-folio, & nous
vrions pas nous plaindre
il y en auroit trente ; on d
le Public que 24 Sçavan
été choisis pour ce travail
n'y auroit rien de trop ex
dinaire, quand on en auroit
cent ; on ne peut douter q

nous paroît modique, le
nd ne nous paroît pas ex-
tant.

ous disons tout ceci à cause
grande idée que nous avons
ue de cette vaste entreprise.
auroit pû être impossible, &
du Chancelier Bacon ne
pas; ainsi l'objection faite
Magistrat ne touche pas
et présent. Elle pourroit être
exécutée, & demeurer en-
dans un véritable état de
bilité; mais puisque l'ou-
e est fini, puisqu'à en juger
le *Prospectus* il est parfait,
irons les ressources de notre
e; acquérons des droits sur
beau livre, & désignons-
lès à présent une place émi-
e dans toutes nos Biblio-
ues.

ARTICLE X

LETTRE DE M. DE L'
de l'Académie Royale des
ces au P. B. J.

COmme vous vous pr
M. R. P. d'insérer bient
vos Mémoires l'*Avis aux*
nomes par M. de la Caille
cadémie Royale des Scie
à l'occasion des observ
qu'il va faire par l'ordre
dans l'Hémisphère Austra
cru faire plaisir à ceux qu
curieux d'Astronomie, san
Astronomes de profession,
expliquant le but de ces ob
tions & l'utilité que l'on e
retirer. Je me bornerai à p
à ce qui concerne la Par
de la Lune, qui sert à déter
la distance de la Lune à la
Il doit paroître assez s
nant à ceux qui ignorent la

métrie que l'on puisse détermi-
ner la distance réelle des corps Célestes à la Terre sans sortir de cette Terre ; le moyen en est cependant bien simple. L'on apprend, par les élémens de la Géométrie ordinaire, comment on peut déterminer des distances inaccessibles par le moyen de quelques opérations, qui ne consistent qu'à mesurer sur le terrain la longueur d'une ligne que l'on prend pour base ; l'on observe ensuite aux deux extrémités de cette base les angles faits à l'objet dont on veut déterminer la distance ; l'on considére ensuite le triangle rectiligne fait à l'objet & aux deux extrémités de la base ; & comme dans ce triangle l'on connoît, outre la base, la grandeur des trois angles (puisque les deux angles observés servent à trouver le troisième) l'on en peut conclure les deux autres

côtés en parties dans lesquelles on a mesuré la base.

Pour déterminer de la même manière la distance de la Lune à la Terre, il ne faudroit donc qu'avoir deux Observateurs placés dans la plus grande distance possible l'un de l'autre, qui observassent dans le même instant la Lune, & qui mesurassent les angles que fait à chacun d'eux le rayon visuel par lequel il voit la Lune, avec la ligne droite qui joint ces deux Observateurs, & qu'ensuite ils connussent la distance où ils sont l'un de l'autre, ou la longueur de la ligne droite qui les sépare.

Mais il ne suffit pas d'imaginer des méthodes qui soient vrayes dans la Théorie, il faut encore qu'elles soient pratiquables. L'on conçoit, sans que je le dise, que plus la longueur mesurée ou la base sera grande, par rapport à la distance inaccessible que l'on

léterminer, & plus cette
ce se pourra déterminer
ment dans la pratique.
mme la distance de la Lune
Terre est d'environ 90000
l'on voit que, si les deux
vateurs n'étoient éloignés
l'autre que de quelques
on auroit de la peine à
noître précisément la dis-
de la Lune à chaque Ob-
teur, à moins que la base
distance de ces Observa-
ne fût mesurée avec une
ne précision, de même que
gles à son extrémité ; mais
e que l'on n'a pas encore
de faire jusqu'ici, à cause
difficulté que l'on a trouvé
prendre de cette manière

taines de lieuës, qu
puiſſent pas voir l'
cauſe de la rondeur
l'on y pourroit ce
pléer & connoître
diſtance de l'un à l'
droite, pourvû que
hauteur du pole &
de longitude de c
car la ſituation de
de la Terre étant c
gitude & en latitu
déterminer l'arc de
meſuré ſur la ſup
Terre, & de[3] cet[4]
la[2] corde en partie
les on connoîtra l
tre de la Terre. T
tion conſiſteroit
cas, à convenir d
tant dans lequel le
vateurs, placés à qu
que ce ſoit l'un de
vû qu'elle fût con
tude & en latitu

'angle que le rayon vi-
né à la Lune feroit avec
ou la ligne de la distance
leux Observateurs.
exécuter la chose plus
ent, l'on a supposé les
bservateurs sur le même
, comme aux points
(fig. 1.) de sorte que la
ifférence des hauteurs du
s deux lieux proposés,
faire connoître la gran-
e l'arc ou la corde A B,
éterminer par conséquent
ACB fait au centre de la
Les rayons AC, BC sont
ticales de chaque Obser-
. Je les supposerai pro-
en AZ, Bz, passant par
niths Z, z de chaque Ob-
r.
On imagine donc la Lune
vuë de chaque Observa-
ans le même instant, par les
s visuels AL, BL, ces
s feront avec les vertica-

qu'on les ait observ
dra prendre les suppl
demi cercle CAL, G
ajouter à l'angle ACB
prendre le supplémen
cle entier de la somm
angles susdits, il en rés
gle ALB, de la parall
Lune; parceque, dans
drilatère tracé dans
plan, la somme de qua
est égale au cercle ent
pourvu que la Lune ol
L soit au Méridien o
plan des deux vertica
CBz, l'on voit com
pourra conclure des m

illes, on supposera le demi-
mètre de la Terre AC, connu
connus.

Quelque facile & simple que
puisse la méthode que je viens
rapporter, pour déterminer la
distance de la Lune à la Terre,
ce n'est pas cependant celle
dont l'on se propose d'employer
dans l'usage des observations
que M. de la Caille doit faire au
Cap de bonne espérance ; & cela
puisque cette méthode suppose,
comme l'on avoit la connoissance
exacte des hauteurs du pole, &
des distances apparentes de la
Lune au Zénith de chaque Ob-
servateur. Je dis la connoissance
exacte ; car l'on conçoit bien
qu'autant de minutes ou de se-
condes dont l'on pourroit se
tromper dans la somme des trois
angles CAZ, CBZ, ACB, au-
tant on se trompera dans la gran-
deur de l'angle ALB. Il a donc
fallu imaginer un moyen de dé-

terminer la grandeur de l'angle ALB indépendamment des hauteurs du pole & des distances apparentes de la Lune au Zénith.

Le moyen le plus simple & le plus exact en même tems de déterminer immédiatement la grandeur de l'angle ALB, sans être obligé de connoître les hauteurs du pole des deux lieux A, B, ni les distances apparentes de la lune au Zenith de chacun de ces deux lieux, ne consiste qu'à observer, dans chacun des deux lieux concertés, la différence apparente de déclinaison de la lune & d'une étoile fixe dont on sera convenu: car si ces observations se font dans le même moment lorsque la lune est au méridien de chacun de ces deux lieux proposés, la somme ou la différence des deux distances de la lune à l'étoile, donnera la grandeur de l'angle ALB, avec la même précision avec laquelle on aura

observé

observé les deux susdites différences de déclinaison. En voici la raison : Si l'étoile avec laquelle on compare la lune est vuë du lieu A par le rayon visuel AX, elle sera vuë du point B par le rayon visuel BY exactement parallèle à AX : or l'on voit aisément que si la Lune est en L entre les deux parallèles AX,BY, l'angle ALB sera égal à la somme des angles LAX, LBY; mais si la Lune étoit hors des parallèles susdites comme en *l*, l'angle A*l*B sera égal à la différence des angles, *l*AX, *l*BY. Ainsi, dans le premier cas, en ajoutant ensemble les deux distances apparentes observées de la Lune à l'Etoile LAX, LBY, l'on aura l'angle ALB ; & dans le second cas, si l'on ôte de la plus grande distance observée de la Lune à l'Etoile *l*AX la moindre *l*BY, leur différence sera égale à l'angle cherché A*l*B.

L'on connoîtra aisément s'il faut prendre la somme ou la différence des distances apparentes de la Lune à l'étoile, pour avoir l'angle ALB ou AlB, parceque, dans le premier cas où la Lune se trouve en L entre les parallèles AX, BY, l'on voit qu'elle doit paroître aux deux Observateurs de différens côtés à l'égard de l'étoile, au lieu qu'elle paroît d'un même côté lorsqu'elle est en *l* hors de l'espace compris entre les parallèles AX, BY, dans lequel cas il faut prendre la différence des deux distances observées.

Je viens de faire voir la facilité de la méthode de déterminer l'angle de la parallaxe ALB ou AlB. Pour ce qui est de son exactitude, on en peut juger sur ce que l'on peut prendre ces distances avec de longues lunettes dans lesquelles il y aura des micromètres, parceque M. de la Caille a choisi les étoiles qui passeront

les plus près du parallèle de la Lune tant au Cap de bonne Espérance qu'en Europe ; ainsi il ne reste plus qu'à parler de l'usage que l'on doit faire de cet angle de parallaxe ALB, ou AlB.

Si les deux Observateurs étoient le plus éloignés entr'eux qu'il est possible, comme en a & b, ayant chacun la Lune à son horison apparent, l'angle a L b seroit alors le plus grand qu'il est possible (suivant la distance CL à laquelle la Lune est de la Terre), & cet angle seroit le double de ce que les Astronomes appellent la parallaxe horisontale. Si du centre C de la Terre l'on imagine une ligne CL menée au centre de la Lune, elle partagera l'angle a L b en deux parties égales ; ainsi chacun de ces deux angles particuliers CL a, CLb, sera égal à la parallaxe horisontale de la Lune. Cette parallaxe sert à trouver facile-

ment le rapport de la diſtance de la Lune à la Terre avec le demi-diamétre de la Terre ; car à cauſe de l'angle droit en a & en b, l'on voit que le demi-diamétre a C ou b C de la Terre, eſt à la diſtance CL de la Lune à la Terre, comme le Sinus de la parallaxe horiſontale CL a, ou CL b eſt au ſinus total.

La diſtance a b, la plus grande qu'il eſt poſſible où deux Obſervateurs puiſſent être pour obſerver la Lune dans le même moment, eſt preſqu'égale au diamétre entier de la Terre, & par conſéquent d'environ 3000 lieuës ; mais l'on ſçait que, dans cette ſituation, l'angle aLb n'eſt guéres plus grand que de deux dégrès, lorſque la Lune eſt le plus près de la Terre qu'il eſt poſſible, parceque l'on a trouvé alors la parallaxe horiſontale de la Lune tout au plus de 62′. 0″.

Ce n'a pas été par des obſer-

ons faites à une si grande
nce, ni de la manière que
iens de dire, que l'on a con-
la parallaxe horisontale de
une; l'on n'auroit pu placer
Observateurs à une si grande
nce, & d'ailleurs la Lune
t vuë a l'horison, n'y paroît
u travers des brouillards, &
rée par des réfractions trop
ables, pour pouvoir détermi-
exactement ses différences
léclinaison Lax, Lby, à
ard de l'étoile voisine avec
ielle on l'auroit voulu com-
er.

'our ne pas tomber dans l'in-
vénient des observations fai-
à l'horison ou dans de trop
es hauteurs, il a donc fallu
ontenter d'observations fai-
à de moindres distances, &
t ce que l'on se propose d'exé-
er présentement par les Ob-
rations que M. de la Caille
t faire au Cap de bonne Espé-

rance, & dont il demande que l'on fasse les correspondantes en Europe. L'on juge bien que les Observations les plus avantageuses d'Europe seroient celles qui se feroient en Suéde, à cause de la plus grande distance qu'il y a delà au Cap de bonne Espérance; mais, dans quelqu'endroit de l'Europe qu'on les fasse, comme on n'aura pas, par leur moyen, la parallaxe horisontale de la Lune, il reste à faire voir comment on la pourra conclure, ou comment, indépendamment de cette parallaxe horisontale, on pourra déterminer la distance de la Lune à la Terre en parties du demi-diamétre de la Terre.

Lorsque les Observations dont j'ai parlé cy dessus, se font dans deux lieux de la Terre comme A & B, qui n'ont point la Lune à l'horison, mais où elle paroît distante du Zénith d'une certaine quantité connuë comme LAZ;

LBz moindre qu'un angle droit ; si l'on imagine la ligne CL qui joint les centres de la Terre & de la Lune, cette ligne partagera l'angle à la Lune ALB en deux parties CLA, CLB qui seront les parallaxes particulieres de la Lune, répondantes aux distances apparentes au Zénith LAZ, LBz. Et comme ces parallèles sont opposées aux rayons de la Terre AC, BC, de même que la distance CL de la Lune à la Terre est opposée au supplément CAL, CBL des distances apparentes de la Lune au Zénith, & qu'enfin les sinus des angles ou de leurs supplémens sont les mêmes ; il suit que, si l'on connoissoit les parallaxes particulières CLA, CLB avec les distances apparentes de la Lune au Zénith qui leur répondent, on pourroit, par le moyen de chacune d'elles, déterminer la distance de la Lune à la Terre en parties du diamétre

de la Terre ; car connoiſſant, par exemple, la grandeur de l'angle CLA, il ne faudra que faire cet analogie : comme le ſinus de cette parallaxe CLA eſt au rayon CA de la Terre, ainſi le ſinus de la diſtance apparente LAZ de la Lune au Zénith ſera à la diſtance CL de la Lune à la Terre. De la même manière, connoiſſant les angles CLB, LBz, il faudra faire cete analogie : comme le ſinus de la parallaxe CLB, eſt au rayon BC, ainſi le ſinus de la diſtance apparente de la Lune au Zénith LBz ſera à la diſtance réelle CL de la Lune à la Terre.

Si l'on compare enſemble les deux analogies qu'on vient de faire, on verra qu'elles ont chacune deux termes communs, ſçavoir la diſtance CL de la Lune à la Terre, & les rayons AC, BC de la Terre qui ſont égaux, d'où l'on conclut que les ſinus des parallaxes particulières CLA,

LB sont proportionnels aux
nus des distances apparentes au
énith LAZ, LBz; c'est-à-dire
ue le sinus de la distance au Zé-
ith LAZ est au sinus de l'autre
istance LBz, comme le sinus
e la parallaxe CLA est au sinus
e l'autre parallaxe CLB; & en
joutant les deux antécédens de
ette analogie, l'on aura celle-
i: comme la somme des sinus
es deux distances apparentes
e la Lune au Zénith LAZ,
Bz, sera à la somme des sinus
es parallaxes CLA, CLB; ainsi
e sinus de l'une des deux distan-
es LAZ, sera au sinus de sa pa-
allaxe répondante CLA; mais
omme l'on sçait que les sinus
les petits angles sont sensible-
nent proportionnels à ces an-
gles ou au nombre de minutes &
le secondes qu'ils contiennent;
l suit qu'au lieu du second terme
le cette dernière analogie, qui
est la somme des sinus des paral-

laxes particulières CLA, CLB; on peut substituer la somme de ces parallaxes, elles-mêmes, ou l'angle total ALB que l'on suppose connu par observation, & que l'on réduira tout en secondes; & alors en faisant la dernière analogie prescrite, l'on aura pour quatrième terme la parallaxe particulière CLA réduite en secondes, d'où l'on pourra, comme on a dit cy-devant, conclure la distance CL de la Lune à la Terre en parties du rayon AC, &c.

L'on pourra aussi, si on le souhaite, conclure de cette parallaxe particulière CLA, la parallaxe horisontale répondante, en faisant, comme le sinus de la distance apparente au Zénith LAZ est à la parallaxe CLA, ainsi le sinus total sera à la parallaxe horisontale; enfin comme l'on pourra faire la même analogie pour l'autre parallaxe particulière CLB en disant, comme le

de la distance apparente au
[illegible] LBz sera à la parallaxe
[illegible] CLB ; ainsi le sinus
sera à la parallaxe horisont-
[illegible] que la somme des
premiers termes de ces deux
[illegible] sera à la somme des
seconds termes, comme le
total sera à la parallaxe ho-
[illegible], & qu'ainsi par une sim-
règle de trois, on connoîtra
parallaxe horisontale de la
[illegible] répondante à l'angle ob-
[illegible] ALB en faisant, comme la
[illegible] des sinus des distances
[illegible] au Zénith LAZ,
[illegible], sera à l'angle LAB réduit
secondes ; ainsi le sinus total
à la parallaxe horisontale
[illegible] en secondes ; [illegible]
Voilà une méthode bien sim-
de déterminer la parallaxe
horisontale de la Lune par les
[illegible] observations de ses distan-
apparentes au Zénith LAZ,
[illegible] & de l'angle ALB. Elle est

aussi fort exacte, puisque l'on détermine immédiatement la grandeur de l'angle ALB par les angles LAX, LBY observés avec de longues lunettes, & que l'on ne conclut la parallaxe horisontale qui en résulte, qu'en comparant cet angle qui n'excéde pas un dégré $\frac{1}{2}$ en le comparant, dis-je, avec la somme des sinus des distances apparentes de la Lune au Zénith, lesquelles sont fort grandes puisqu'elles peuvent aller chacune jusqu'à 40 ou 45^{d}. Or quand on se tromperoit de quelques minutes dans la mesure de si grands angles, l'on voit bien que le rapport susdit n'en seroit pas sensiblement changé, & qu'ainsi cette méthode est la meilleure qu'on puisse pratiquer pour déterminer la parallaxe horisontale, & par conséquent la distance de la Lune à la Terre, avec toute la précision possible.

Mais lorsque l'on aura une

ois ou plusieurs fois observé la
parallaxe de la Lune & détermi-
né exactement la distance de la
Lune à la Terre qui en résulte ;
comme cette distance varie con-
tinuellement, la faudra-t-il ob-
server toujours de la même ma-
niére & dans les mêmes lieux,
pour sçavoir en tout autre tems
quelle sera la parallaxe horison-
tale de la Lune & sa véritable
distance à la Terre ? Non. Les
Astronomes sçavent qu'il ne fau-
dra se donner cette peine qu'une
seule fois, pourvû que l'on y
joigne l'observation du diamétre
apparent de la Lune : car la pa-
rallaxe horisontale de la Lune
est égale au demi-diamétre ap-
parent de la Terre vû du centre
de la Lune ; & ce demi-diamétre
ou cette parallaxe étant compa-
rés avec le demi-diamétre appa-
rent de la Lune vû de la Ter-
re, sert à déterminer le rapport
des diamétres réels de la Lune &

ayant une fois détermi
ment leur rapport, l'o
en tout autre tems & en
tre lieu ſçavoir la paral
diſtance de la Lune à
par la ſeule obſervatio
métre apparent de la Lu
faudra rapporter au ce
Terre, c'eſt-à-dire, tel
roit été obſervé de ce l

Toute la recherche
ſe propoſe de faire de
laxe de la Lune, ſe rédu
déterminer, le plus ex

métre de la Lune au tems de son passage au Méridien, lorsqu'ils en auront l'occasion & des instrumens propres à le donner avec exactitude.

Il ne me reste plus qu'à faire voir de quelle importance doit être dans l'Astronomie & les autres Sciences qui en dépendent, la recherche dont je viens de parler; mais c'est ce que je vous prie, M. R. P. de vouloir bien me permettre de remettre à une autrefois. Je ne veux pas cependant omettre ici pour vous faire voir la nécessité de cette recherche, de vous faire remarquer combien les Astronomes différent encore entr'eux à présent sur le rapport susdit, depuis le tems qu'ils se sont appliqués à le rechercher avec plus de précision que l'on ne l'avoit connu précédemment.

Feu M. Cassini, en rapportant les découvertes de l'Académie

sur l'Astronomie, dans son Traité de l'origine & du progrés de l'Astronomie, dit que l'Académie ayant examiné la proportion des diamétres apparens de la Lune avec sa parallaxe horisontale, & les ayant comparés ensemble, avoit trouvé que cette proportion étoit comme 15 à 56. Ainsi en supposant le diamétre apparent de la Lune de 32′. 0″. la parallaxe horisontale de la Lune répondante doit être de 59′. 44″. mais il paroît que ce rapport n'avoit pas été connu d'abord assez exactement, puisque M. Cassini d'àprésent, dans ses tables publiées il y a dix ans, ne fait plus la parallaxe horisontale de la Lune que de 59′. 12″. répondante à son diamétre apparent supposé de 32′. 0″. Les autres Astronomes font encore cette parallaxe plus petite répondante au même diamétre apparent de la Lune. M. de la Hire

t de 58'. 43". & M. Halley
nent de 58'. 12". de forte
y a une minute entière de
ence dans la parallaxe ho-
ale de la Lune répondante
me diamétre apparent de
ie, suivant Messieurs Caſ-
Halley.
e différence si considérable,
in des élémens aussi utile
a Théorie de la Lune, que
a détermination exacte de
allaxe & du rapport avec
amètre apparent, mérite
l'attention des Astrono-
mais il y a plus: comme
a méthode que j'ai expli-
cy-devant pour déterminer
allaxe de la Lune par les
vations concertées, j'ai
sé que la Terre étoit sphé-
; on pourroit demander si
ent, que toutes les mesures
gré du Méridien prises en
e, sous le cercle polaire &
l'Equateur, concourent à

ſenſible dans la déterm
des parallaxes. Ce ſera
d'une ſeconde Lettre q
de près celle-ci.

Je ſuis, M. R. P. Vot

A Paris ce 30 Décemb

ARTICLE X

LETTRE AU P. B. J. S
Ephémérides Coſmogra

IL me ſemble, M. R
les Ephémérides C

inaires, & même de la
ffance des tems, dont le
ou l'usage expire avec
de leur destination. Je
Connoissance des Tems,
l'importance & l'utilité
urnal, parce que les Ta-
ui y sont usuelles au-delà
erme, de même que leur
tion, sont réimprimées
année sans addition; au
e les Ephémérides Cos-
hiques présentent de
ux articles, tous impor-
instructifs, où l'on trouve
qui est essentiel sur cha-
s superflu, dans une dic-
re & simple, malgré quel-
utes d'impression.
ent que l'Auteur ne cher-
la vérité dans tout ce
prime, qu'il la croit indi-
de tout document que
res Sacrés présentent sur
rie de l'Univers ou de la
qu'il se feroit scrupule

dé sur des observation
tées.

C'est ce qui l'autor
mettre au-dessus des
qu'inspire l'autorité des
pour des opinions c
aux clartés lumineus
Théologie, ou des ex
considérées sans préven
le point de vuë insépa
Physicien & du Chré
conséquence de ces deu
tés, on ne doit jamai
que les vérités de Phy

rdes Théologiques qui n'ont besoin de leur être alliés, se faire sentir surtout dans Système universel, & dans Plan de l'Univers : du moins contradiction avec les vérités élées, autant qu'avec les expérimentales, doit en être absolument proscrite.

jusqu'ici l'on n'avoit pas exigé ces conditions, c'est apparemment parce que personne avoit encore produit un Système aussi étendu, aussi détaillé sur la Cosmographie, ni la Physique, & encore moins double Système qui joignît universalité des détails & des connoissances avec la conciliation des Saintes Ecritures; des observations; des Tables publiées dans la Connoissance des tems, & dans les Mémoires de l'Académie des Sciences : universalité qui a été poussée jusqu'à réduire tout en Cartes Cos-

quelle doit être, sel
successif du Soleil, v
de ses rayons directs
chis, la direction de l
& *désélectrisation* qu
& les autres Astres en
l'Ether environnant b
doute aussi parce qu'
senté au Public que
thèses détachées sur
nombre de Phénomè
a eu de l'indulgence
de productions fugitiv
détruisent réciproque

les Peintres, même Chrétiens, arce que leurs Poësies & leurs ableaux sont des mensonges ui ne peuvent tromper per- nne ; ce n'est ni leur objet ni ur destination : on y a recours our l'ornement, sans crainte u'ils servent à persuader aux diots même l'existence ou l'his- oire des Dieux & des Déesses e la Mythologie qu'on décrit ou u'on représente. Mais quoique a réalité des objets peints dans n tableau ne puisse s'inférer de ette représentation, ne blâme- oit-on pas tout Peintre qui bles- eroit la vérité de l'histoire & de e qu'on appelle le *Costume* ; qui lonneroit un portrait ou un plan le caprice comme fait d'après nature ; qui représenteroit l'an- cien Temple de Salomon, ou les habits du Grand-Prêtre & des Lévites, au gré de son imagina- tion ? Pourquoi excuseroit on un Physicien qui attribue [illegible]
[illegible]

tes, à la Terre : M
contredit, à quelc
que ce soit, des te
de l'Ecriture Sain
plus excusable qu'u
roscopes, qui déme
pes Théologiques
arbitre, dans tout l
vie, pour abuser d
de la Fable, comme
nus, de Mars, de
nés à quelques Plan
supposant des influe
mes à l'Histoire F
tout à dessein de ré
tinées de quelques
qui le consultent pa

qu'on en trouve dans plu-
Livres de la Bible?
est un vrai service que rend
Abbé de Brancas, en relè-
par la seule exposition de
ques éclaircissemens neufs,
Systême du Monde & de
ique, sans affecter de critiquer
Physicien, tout ce qui a
hazardé ou avanturé con-
Foi, la Théologie, les
rvations & les expérien-
Si les Ouvrages qu'il a dé-
[illegible] & les notes épisodi-
dont il les a décorés, pour
fester mieux l'étendue de
incipes, n'ont pas empêché
urs Auteurs, en divers tems,
lir la Physique, en la ren-
arbitraire & contradictoire
vérités de Foi, de Théo-
, & d'expérience même,
bien en dissimulant les
es circonstances de plusieurs
omènes généraux, on doit
voir obligation de les rap-

peller ces principes, d'exposer encore les définitions de l'Électricité réactive & active, l'ordre, la nature & & les propriétés des éléments primitifs, & les fondements principaux de son double système; enfin de rassembler, dans un petit Volume aussi peu dispendieux, tant de recherches curieuses sur le Méchanisme du Monde & de la Terre. Le Public lui sçauroit bon gré sans doute, s'il y expliquoit aussi les principales expériences sur l'Electricité, à cause de la connexion de ce système avec celui de la Nature. On sçait qu'il a déjà lié cette explication à celle du flux & reflux dans le Chapitre 42 du Vol. in 4°. imprimé à Paris chez Jombert; on reconnoît que cette explication est pleine de précision, de justesse & de vérité, mais on seroit bien aise d'en voir au moins l'abrégé ou la notice dans les Ephémerides. Combien d'éclair-

cissements sur d'autres matières ne seroit-il pas à souhaiter qu'il publiât de cette façon, ou d'une autre, afin de se montrer de plus en plus le Physicien de la Religion, le guide qui tache d'y ramener ceux qui se sont écartés de ses principes en ce genre, sous prétexte de traiter quelques articles Physiques par hypothèse!

J'ai l'honneur d'être, M. R. P. Votre &c.

A Versailles le 22. Décembre 1750.

ARTICLE XXII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE PARIS.

LE Chancelier Bacon disoit que la Poësie est comme une Plante, qui naît sans semence, qui croît d'elle-même, qui ne doit ses fleurs & ses fruits qu'à la vigueur du terrain où elle se trouve. Cette belle comparaison se vérifie par les exemples fréquens de Poëtes très-jeunes, qui ont réussi dès leur premier coup d'essai ; & le Poëme Latin qu'on vient de nous donner peut servir à la preuve. Il porte en titre : *Mores Armenii*,

Gallicè les Hermines, Carmen elaboratum ab Angelo-Thoma Ruffin, Saloniceensi, uno ex Orientalibus qui in Regio Ludovici Magni Collegio Soc. JESU, beneficio Regis, educantur. Cette jolie production mérite l'éloge de ceux qui cultivent encore les Muses Latines : Etude si commune dans les deux derniers siécles, & si rare depuis l'affoiblissement de notre goût & de nos mœurs. Le Poëme est divisé de cette maniere :

Moribus Armeniis qualis credatur origo,
Qui mores, quânam arte, quibus capiantur & armis,
Velleris utilitas quæ sit, quæ gloria, dicam.

Et le morceau suivant, qui peint la chasse qu'on fait aux Hermines, pourra donner quelque idée du jeune Poëte & de ses talents. Il pourra inspirer le

désir de lire la Piece entiere.

Jam cava raucisono ſtrepuerunt cornua cantu,
Auribus excutiunt ſomnos, & ad arma phalanges
Exigitant ; jam turba canum latratibus urget,
Increpitatque moram ; tectis exire frequentes
Venantûm turmæ, portis animoſa juventus
Erumpit, famulique omnes, facto agmine circùm
Sectantur, durus Corydon, & fortis Agyrtes,
Atque lacertoſus Damon, validuſque Choræbus.
Hic gerit æratas metuendæ cuſpidis haſtas,
Ferrataſque ſudes, furcam tenet ille bicornem,
Roboris & clavam, jaculum, rigidaſque bipennes,
Inſtat odorus Hylax, Leucon, Melaneus, & acres,

plvarum hospitibus turba importuna,
Molossi.

[illegible]
dida, Mures.

[illegible]
paratur,

[illegible]
na nitorem.

[illegible]
le per auras

[illegible] &c.

Ce Poëme contient 18 pages impression & se trouve chez hibouft Place de Cambray.

On nous adresse d'Amiens l'annonce suivante. Nous l'inférons d'autant plus volontiers que nous sommes bien instruits des premiers succès de la Société littéraire établie dans cette Ville. Sa première Assemblée Publique a été fort applaudie. Nous assurons d'après le témoignage de Connoisseurs qui étoient présents, & qui n'avoient point la

qualité de membres de cette Compagnie.

» La Société Littéraire d'A-
» miens, érigée en Académie des
» Sciences, des Belles-Lettres &
» des Arts, par Lettres patentes
» du mois de Juin 1750, tint son
» Assemblée Publique le premier
» Octobre. Cette séance fut rem-
» plie par différens Ouvrages
» tant de Science que de Litté-
» rature. L'Académie annonça
» que tous les ans elle donneroit
» un prix de 300 liv. fondé par
» l'Hôtel de Ville d'Amiens;
» mais qu'il n'auroit point lieu
» en 1751, M. le Duc de Chaul-
» nes, Gouverneur de la Ville &
» Protecteur de l'Académie, ayant
» destiné une somme de 1200
» liv. pour les prix de cette an-
» née. Ces prix qu'elle distri-
» buera le 25 Août 1751. sont
» deux Médailles d'or, chacune
» de la valeur de 600 liv. La
» première sera ajugée à une

Dissertation sur la matiere suivante.

xaminer si l'Histoire, la Physique, la Géographie ancienne & moderne fournissent des connoissances suffisantes pour établir que l'Angleterre a fait partie du Continent.

» La seconde sera ajugée à un Poëme en vers François, dont le sujet sera :

ombien les Monumens Publics servent à établir l'idée de la grandeur d'une Nation.

» La Dissertation sera écrite soit en François soit en Latin. Le Poëme sera en vers Alexandrins, 160 au moins, 200 au plus.

» Toutes sortes de personnes pourront prétendre au prix, excepté les membres de l'Académie qui en doivent être les Juges. Les Ouvrages ne seront

il faut qu'on puiſſe ...
bleſſer perſonne, & ad...
paſſer pour imbécille ...
des Connoiſſeurs.

Quelques-uns ont cru ...
de la *Caricatura* étoit ...
de Lettres qui nous eſt ...
nu & que nous eſtim...
une erreur : L'eſtampe ...
lerie ne tombent point ...
puiſqu'il n'eſt pas ...
Lettres ſur les Tableaux ...
Si cette Eſtampe eſt pas...
doit conſerver quelque ...

nous est totalement & parfaitement inconnu.

Lettre aux Auteurs de ces Mémoires sur la Question proposée dans le Volume d'Octobre 1730. *

MM. RR. PP.

J'ai l'honneur de vous présenter les Réflexions que m'a fait naître le Cas proposé dans les Mémoires de Trevoux, du mois d'Octobre dernier, p. 2206. sçavoir, *Si un homme qui a un Secret infaillible pour guerir quelque maladie très-dangereuse ou très-douloureuse, n'est pas obligé d'en instruire le Public, quand il ne se trouveroit ni Prince ni République qui voulût le récompenser*, &c.

* Nous donnons cette Lettre dans le moment qu'elle nous a été renduë. Il nous semble qu'elle doit faire plaisir au Public. L'Auteur y fait voir beaucoup de méthode, de sagesse & de précision.

s'agit de les peser, de voir
qui l'emportent, & de p
un juste tempéramment.

Commençons par exa
les moyens favorables à u
me qui ne voudroit pas in
le Public de son Sécret, s'
trouvoit personne qui vo
récompenser. Ces Moy
réduisent à deux Chefs :
homme ne peut-il pas t
profit légitime, pour le
qu'il rend au Public, en lu
muniquant son Sécret ?
Public a-t'il droit d'exiger

salaire pour le soin qu'ils prennent des malades, & pour les médicamens qu'ils leur fournissent. Quoique ce ne soit pas un Médecin de profession, le Sécret qu'il a de guérir une maladie très-dangereuse ou très-douloureuse, n'en est pas moins estimable & digne de récompense. Ce Sécret paroît même le mettre en quelque sorte au-dessus des Médecins ordinaires, qui n'ont pas un pareil talent, & qui, faute de l'avoir, laissent périr ou languir les hommes dans les cruelles douleurs de la maladie. Pourquoi donc cet homme si secourable seroit-il obligé de donner gratuitement son Sécret au Public, pendant que les Médecins, qui traitent ce même Public, dans des maladies souvent d'une moindre conséquence, s'enrichissent par le salaire que les Loix leur accordent ?

Si l'on examine le second Chef,

on ne voit point que le Public ait droit en rigueur de Justice, d'exiger de cet homme qu'il divulgue son Sécret, sans l'assurer de quelque récompense. Il n'est aucune Loi divine ou humaine qui donne au Public une telle autorité. La gratitude, l'équité même, semblent demander que profitant d'un Sécret si avantageux, il répande ses bienfaits sur celui qui en est l'inventeur, & auquel il en a toute l'obligation.

Il paroîtroit donc, suivant ces principes, que cet homme n'est pas obligé d'instruire le Public de son Sécret, s'il ne se trouvoit ni Prince, ni République qui voulût le récompenser.

Cependant l'humanité, & encore plus la charité chrétienne, réclament contre cette décision.

La Loi de l'humanité ne permet pas de voir un grand nombre de ses semblables dans de cruelles douleurs, même en dan-

ger de mourir, ſans leur donner un prompt ſecours quand on le peut aiſément. Un homme qui a le ſécret infaillible de les guérir, porte leur vie & leur ſanté entre ſes mains; il ne tient qu'à lui de les ſauver de la mort, ou de les tirer du triſte état des ſouffrances. Si parce qu'on ne l'intéreſſe pas pour avoir ſon Sécret, il le met en réſerve & le tient caché, le voilà qu'il les abandonne à leur malheureux ſort; il les laiſſera en proie aux plus funeſtes accidens, qui enfin les conduiront au tombeau, pendant qu'il pouvoit ſi aiſément en arrêter le cours. Eſt-ce être homme que d'avoir le cœur ſi dur? La vûë d'un vil intérêt l'emportera-t'elle ſur un devoir de l'humanité auſſi preſſant?

La Loi évangelique qui ne reſpire que charité, s'éleve encore plus formellement contre un Chrétien, qui ſe montreroit ſi in-

& ses moyens. Ce
nous remet devant l
mour de notre divi
a donné sa vie pour
nous enseigne que n
à son exemple, n
pour nos Freres, s
intérêt humain puis
ter. Cette même
présente ** qu'étan
bres d'un même cor
sus-Christ est l
qu'un membre sou
autres doivent co
souffrances, & pa

ttribuer autant qu'il est en eux
un soulagement.

D'ailleurs ce Secret de guérir
illiblement certaines mala-
s, est un talent qui vient de
eu ; *à Deo est enim omnis me-
a*. Si l'homme qui en est
ourvû, ne le fait pas profiter à
antage du Public, suivant
tention de Dieu, il sera jugé
Serviteur inutile qui a enfoui
alent, & condamné, suivant la
ole de l'Evangile, à être jetté
s les ténébres extérieures.

Un Pere de l'Eglise dit à un
he insensible aux miseres du
ivre : Vous ne lui avez pas
né de quoi vivre, vous en
s le meurtrier : *Non pavisti, oc-
disti.* On pourroit dire égale-
nt à un homme qui a le secret
ailible de guérir des maladies
espérées & qui n'en fait pas
ge : Vous n'avez pas secouru,

Ecli. 38.

dangereuse ou tres-doul
est obligé par la Loi de l'
té & encore plus par ce
charité, d'en instruire le
quand il ne se trouv
Prince ni République qu
le récompenser.

Ce n'est pas à dire po
qu'il soit dans l'étroite
tion de découvrir à tout
de son sécret, sans en a
même aucun profit, sur
n'est pas dans une situa
vorable par rapport a
de la fortune. Le sécret
vulgué, d'autres pourr

ffre point ; & voici les
u'il faut observer à cet

I sera publier partout
n tel sécret, sans cepen-
donner la Recette. Il ar-
e là que tous ceux qui
ns le cas d'en faire usa-
ont recours à lui, s'ils le
à propos. Lorsque son sé-
a bien connu & éprouvé
personnes en place, ca-
d'en vérifier les effets, on
fiera au moins d'un Privi-
xclusif pour le débiter,
il est arrivé à plusieurs,
même il n'obtiendroit pas
vilége, la grande réputa-
s'il se fera dans le Public,
rra toujours valoir une
stribution.
Il doit distribuer gratuite-
on sécret aux Pauvres, &
er des personnes qui sont
t de le reconnoître, qu'à
rtion de leurs facultés. S'il

me meure point avec lui , .
n'est arrivé que trop , de fr
dommage du Public. Dans c
en fera confidence à quelqu
sa famille , soit de ses amis ,
moins , il le laissera par éc
mains fidéles , comme un T
cheté qui ne doit être ouver
mort du Testateur. Sans de
cautions pour que le secret
point , il feroit un tort visi
Public , en le privant du
qu'il a reçu du Ciel , non p
me , mais pour toute la soci

4°. Enfin j'ajoute que si c
me opulent ou seulement a
bien plus à propos qu'il a
parfait désintéressement , &
point mystére de son secret.
té lui feroit honneur devant

...u, *gratis date*, & il en auroit la digne récompense dans le Ciel.

Si ces réflexions vous paroissent justes & de quelque utilité, elles pourront trouver place dans vos sçavans Mémoires, qu'on lit avec beaucoup de satisfaction.

J'ai l'honneur d'être

MM. PP. RR.

Votre &c. SIMONNET, Prieur d'Heurgeville près Vernon.

Heurgeville, ce 13. Décembre 1750.

TABLE DES ARTICLES
du mois de *Janvier* 1751. *II. Vol.*

Art. XIII. *Journal d'un Voyage au Nord &c. par M. Outhier &c.* 197

Art. XIV. *Recueil de différens Traités de Physique &c. par M. Deslandes &c.* Suite de l'Article II. au I. Vol. de Janvier. 222

Art. XV. *Lettre au P. B. J. sur la Traduction de l'Art Poëtique d'Horace &c.* 233

Art. XVI. *Essai historique sur la Littérature des Romains, tiré & traduit de l'Anglois.* 252

Art. XVII. *Histoire de la Noblesse du Comté Venaissin &c.* 270

ART. XVIII. *Les Entretiens d'Ariste d'Eudoxe &c.* 2
ART. XIX *Encyclopédie ou Dictionna raisonné des Sciences &c.* 3
ART. XX. *Lettre de M. De l'Isle l'Académie Royale des Sciences au B. J.* Avec une Planche gravée q doit regarder cette même page. 3
ART. XXI. *Lettre au P. B. J. sur Ephémérides Cosmographiques.* 3
ART. XXII. *Nouvelles Littéraires* 3

Errata de Janvier I. Vol.

P. 50. l. penul. de morts, *retranchez* *mots.*
P. 111. l. dern. S. Janvier, *lis.* S. Geor
P. 146. l. 15. route, *lis.* course.
P. 171. l. 2. cerconspections, *lis.* ci conspections.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur Chancelier le présent *Journal*, do il m'a paru que l'impression pouvoit êtr permise. A Paris, ce 10 Janvier 1751.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quay de Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1750.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Février 1751.

EMOIRES
POUR
'HISTOIRE
es Sciences & des beaux Arts,

nmencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à son Altesse Sérénissime Monsei- gneur le PRINCE SOUVE- RAIN DE DOMBES.

Février 1751.

A PARIS,

z { BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.
CHAUBERT, Quai des Augustins, à la Renommée.

M. DCC. LI.

ec Approbation & Privilége du Roi.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701, & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années

1701.	9.	vol.	1727.	12.	v.
1702.	12.	v.	1728.	12.	v.
1703.	12.	v.	1729.	12.	v.
1704.	12.	v.	1730.	12.	v.
1705.	12.	v.	1731.	12.	v.
1706.	12.	v.	1732.	12.	v.
1707.	12.	v.	1733.	12.	v.
1708.	12.	v.	1734.	12.	v.
1709.	12.	v.	1735.	14.	v.
1710.	12.	v.	1736.	15.	v.
1711.	12.	v.	1737.	13.	v.
1712.	12.	v.	1738.	13.	v.
1713.	12.	v.	1739.	14.	v.
1714.	12.	v.	1740.	13.	v.
1715.	12.	v.	1741.	12.	v.
1716.	12.	v.	1742.	12.	v.
1717.	12.	v.	1743.	12.	v.
1718.	12.	v.	1744.	12.	v.
1719.	12.	v.	1745.	12.	v.
1720.	5.	v.	1746.	15.	v.
1721.	12.	v.	1747.	14.	v.
1722.	12.	v.	1748.	15.	v.
1723.	12.	v.	1749.	14.	v.
1724.	12.	v.	1750.	15.	v.
1725.	12.	v.	1751.	3.	v.
1726.	13.	v.			

EMOIRES
OUR L'HISTOIRE
Sciences & des beaux Arts.

Février 1751.

RTICLE XXIII.

TTERA ALL'EMIN. E
.ever. Sign. Card. Angelo
laria Querini Bibliothecario
ella S. R. E. Vescovo di Bres-
ia, intorno agl' Italiani che
al Secolo XI. insin verso alla
ne del XIV. seppero di Gre-
o. Di Gian Girolamo Gra-
enigo C. R. in Venezia &c.
1 12. p. 144. *Lettre du R. P.*
ean Jérome Gradenigo Clerc
Régulier (dit Théatin) *à M.*
évrier 1751.

*le Card. Querini touchant les Italiens qui depuis le XI. siècle jusques vers la fin du XIV. sçurent du Grec. A Venise &c.**

L'Italie est fort jalouse de sa gloire Littéraire. Quand le Docte M. Huet eut avancé, dans un Ecrit, qu'au tems du Pogge, c'est-à-dire au 15 siècle & même dans le siècle suivant, les Italiens ne cultivoient point la Langue Grecque, il s'attira des reproches, il fut réfuté vivement; & c'étoit avec raison. Car il est certain qu'en ce tems-là plusieurs Grecs Sçavans, exilés de Conf-

* Cette Littérature qui est de 1743 ne paroîtroit pas dans nos Mémoires, si elle étoit moins curieuse. Tout ce qui regarde l'Histoire Littéraire nous intéresse si particuliérement, que nous pouvons demander grace pour des délais de sept ans: délais au reste involontaires, puisque nous n'avons connu ce Livre que depuis très-peu de jours.

antinople, se réfugiérent en Itaie; qu'ils y furent accueillis des Papes & des Princes; qu'ils y irent des Editions de leurs Auteurs; qu'en un mot ils répandirent au-delà des Alpes les premiers rayons de cette grande Littérature, qui éclaira depuis toutes les Contrées de l'Europe. Et pourquoi ne pas convenir d'un fait qui est vrai, qui honore une belle Nation, sans obscurcir la gloire d'aucune autre?

Mais en remontant quatre siècles au-delà du XV, trouve-t'on que les Italiens entretinrent l'Etude des Lettres Grecques? Nous entendons quelque *Etude*, quelque zéle, quelque inclination pour cette Langue; car il faut bien reconnoître qu'il n'y eut pas alors parmi eux des Démosthènes & des Platons. La barbarie avoit élevé son Trône de fer, & l'ignorance commandoit avec empire jusques dans les

certainement, & ce n'est pa
non plus ce que prétend l'Au
teur : il veut faire observer seu
lement que le même génie sub
sistant sous le même Ciel, il n'e
pas vraisemblable qu'on ait pass
d'un zéle ardent pour les Scien
ces d'Athène à un oubli total
sur quoi il cite un Poëte Italie
qui dit en faveur de sa Nation

In ogni tempo ...
Nodrì l'arte, & ancor gl' inge
egregi.

Cette première preuve qu'il n
faut pas trop pousser, est soute
nue de quelques Observation
judicieuses. Il est certain que de
puis le XI siècle, les Latins eu
rent d'assez grands rapports ave
les Grecs, soit pour les Croisa
des, soit pour la réunion de l'E
glise d'Orient avec le S. Siège
alors les Princes & les Papes en-
voyèrent des Ambassadeurs &
en reçurent ; alors on entama

des Négociations & l'on consomma des Traités. Il y eut des Conférences soit à C. P. soit dans des Conciles tenus en Occident, témoin le Concile Général 2. de Lyon en 1274. Or tout ceci persuade que les Langues réciproques (Latine & Grecque) ne furent point totalement négligées ; c'est l'ame du commerce que la Langue, & bientôt on apprend celle du Pays où l'on a des affaires. Comment traiter toujours par Interprètes, & la nécessité même d'interpréter n'oblige-t-elle pas un assez grand nombre de personnes à s'instruire du langage des parties contractantes ?

Ces raisonnements très-plausibles ont pourtant été réputés nuls par M. Renaudot * qui ne

* Le P. Gradenigo cite le texte de M. Renaudot d'après le XII. Tome de la Bibl. Grecque de Fabricius pag. 748. c'est 248.

veut pas convenir que les rapports fréquents avec les Grecs ayent mis aucun fond de Litterature Grecque parmi les Latins; mais il faut laisser penser ce Savant à sa manière; il faut ne point contredire le P. Gradenigo, qui fait encore un pas plus avant & bien plus important, à notre avis. Il montre que, pendant les quatre siècles en question & longtems après, il y eut toujours en Italie des Cantons où le Grec étoit usuel; en Calabre, par exemple, la Liturgie a été célébrée dans cette Langue jusqu'aux tems du Pape Sixte IV. qui changea cet usage: voilà certainement bien du Grec dans le Public; il y en a même trop pour la Controverse présente; car il s'ensuivroit que ces Calabrois étoient des Grecs d'origine & de moeurs; or la Thése du P. Gradenigo roule sur les Italiens seuls; mais il résultera

toujours de cet exemple un très-bon effet ; puisqu'il n'est guères possible que le voisinage de ces Grecs n'ait communiqué la Langue Grecque aux autres Contrées de l'Italie.

Quelle que soit la valeur de ces arguments, ce ne sont après tout que des préliminaires ; l'Auteur en vient à la preuve par faits & par témoins, & c'est ici la plus convaincante. Car supposons, ce qui pourra bien arriver, vû le train que nous prenons, qu'il vienne en pensée à quelqu'un, dans trois ou quatre cents ans d'ici, de douter que les François ayent étudié le Grec vers le milieu du XVIII. siècle, comment faudra-t'il faire pour lever le doute de ce quelqu'un-là, d'une manière favorable à la Nation ? Il faudra déterrer dans les Livres de ce tems-ci quelques traces de Grec, au moins de connoissance ou d'estime de

cette Langue ; on cherchera dans les Eloges Littéraires quelques témoignages d'honneur, rendus à l'érudition de certains Hellénistes modernes, gens déterminés à étudier le Grec malgré le peu d'accueil que le Public leur fait. On sera peut-être aussi bien aise de voir dans nos Mémoires qu'il y est parlé quelquefois d'Homère, de Sophocle, d'Euripide, de Pindare &c. qu'on y donne de l'encouragement & des louanges à ces Sçavans Anglois qui font encore de bonnes Editions Grecques, dignes de figurer avec nos excellents Etiennes. Et de tout ceci on pourra former une conclusion, qui sera que la mémoire du Grec ne fut pas totalement perduë en France, vers le milieu du XVIII. siècle ; le malheur seroit s'il se trouvoit alors quelque Abbé Renaudot qui voulût épiloguer sur le fond ou la forme de la preuve ; mais

peut-être que, dans trois ou quatre cents ans, il n'y aura point d'Observateurs de cette espèce.

Quoiqu'il en soit, le P. Gradenigo entre donc dans le détail des Italiens qui se mêlèrent de Grec au XI. siècle & suivants. Il forme sa liste qui n'est pas longue. On y voit, pour le XI. siècle, un Papias de Lombardie, un Dominique Marengus, un André & un Ambroise de Milan, un Jean d'Italie. Et il est bien prouvé que ces Gens de Lettres ne furent pas ignorants dans la Langue Grecque ; nous avons vérifié les témoignages que cite notre Auteur : qu'il nous soit permis d'y ajouter deux Observations. La première sur Dominique Marengus Patriarche de Grade en 1059. On dit ici qu'il eut des disputes, pour les droits de son Eglise, avec Popon Patriarche d'Aquilée ; & l'on produit en preuve l'Italie Sacrée de l'Ab-

tion, p. 1168 & 1169
parlé des Patriarches
& de Dominique Mare
voit que ce Prélat ne
Patriarche du tems de
& que les disputes,
droits de son Eglise, f
citées sous Ursus Urse
décesseur de Bulcanus
minique succéda.

2°. Sur Jean d'Italie
eut presque toujours
nous avons fort app
Critique que M. Mura
lui-même de son prem
ment, dans une Lettre
P. Gradenigo & citée

ène : morceau qui ne regarde
oint ce perſonnage ; mais Mi-
hel Pſellus Grec de Nation &
le domicile. C'eſt ce que recon-
noît le Sçavant Compilateur,
c'eſt ce qui l'oblige à ſe retracter
en écrivant à notre Auteur ; tou-
tefois il ne s'enſuit pas que Jean
l'Italie ne fût pas verſé dans la
Langue des Grecs ; car la même
Princeſſe Anne Comnène expli-
que très-amplement ſes connoiſ-
ſances ; & quoiqu'elle diſe aſſez
de mal de lui, elle ne l'accuſe
pas d'ignorer la Langue, mais
de la parler ſans graces, & de
mêler à ſa profeſſion de Maître
de Philoſophie dans C. P. bien
des pratiques qui lui attirèrent
des ennemis & de mauvaiſes af-
faires. Nous croyons que la lec-
ture de cet endroit d'Anne Com-
nène, joint à l'article de Jean
d'Italie, dans le Livre du P.
Gradenigo, peut faire plaiſir

aux Amateurs de l'Hiſtoire Littéraire.

Le P. Théatin eſt d'une bonne foi que nous ne pouvons laiſſer ſans éloges. Sur la matière qui fait l'objet de ſa Lettre, bien des Ecrivains auroient cité, ſans façon comme ſans reproches, le Pape S. Léon IX. qui ſçavoit bien le Grec, & qui ſur la fin même de ſes jours liſoit encore les Saints Livres en cette Langue; mais il eſt vrai que ce Pontife n'étoit pas Italien; & c'eſt ce qui empêche ſans doute notre Auteur de le ranger parmi les Helleniſtes de ſa Nation; première preuve de ſa fidélité & de ſon déſintéreſſement.

Au XII. ſiècle, Jean Sarrazin Abbé d'un Monaſtère en Italie, ſçut aſſez de Grec pour entreprendre une Traduction de S. Denis, & il ne faut pas en ſçavoir médiocrement pour une telle entrepriſe : cependant le

P. Gradenigo ne met point Sarrazin dans son Catalogue, apparemment encore parcequ'il étoit né en France : second témoignage de bonne foi. Nous pourrions citer d'autres traits semblables ; mais notre Extrait s'avance.

Ce XII. siècle produisit assez d'Italiens *Grécisants* ; tels que Grossolanus Archevêque de Milan ; Pierre Diacre, Bénédictin du Mont Cassin ; Alberic de Boulogne Traducteur des Aphorismes d'Hippocrate en Langue Italienne ; Moïse de Bergame Interprète des deux Langues dans une Conférence entre les Latins & les Grecs ; Géofroi de Viterbe dont Cave fait l'éloge à l'année 1170 ; Bourguignon (ou Burgundio) de Pise, Auteur d'une Traduction de S. Jean Damascène, & de plusieurs autres Livres Grecs ; S. Thomas d'Aquin qui fait voir, dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, que le Grec ne

lui étoit pas inconnu &c. Le P. Gradenigo prouve tous ces Articles par des détails & des rapports du tems ; s'il avoit connu le Livre fait en France, il y a plus de 80 ans * pour montrer que S. Thomas a sçu le Grec, il est probable que les raisonnements qui y sont contenus auroient trouvé place en cet endroit ; & comme les Ouvrages du même S. Docteur, du moins quelques-uns, furent traduits en Grec avant la fin du XIII. siècle, ce seroit un coup de partie si l'on pouvoit montrer que le Traducteur étoit un Italien, mais la chose n'est peut-être pas faisable.

En considérant ce XIII. siècle, il nous paroît, au fond, peu distingué en Italie par la Science

* Le P. Guiard Dominicain est Auteur de ce Livre qui a pour titre *Utrum S. Th. Græcè calluerit.*

du Grec, quoiqu'il s'y ſoit trouvé quelques perſonnages à qui cette gloire n'a pas manqué. L'Auteur les nomme & les fait valoir par ſon éloquence & par ſes Anecdotes Littéraires; de-là il paſſe au régne de Dante, de Pétrarque, de Bocace. : trois bons Grecs du XIV. ſiècle, ſi l'on en croit le P. Gradenigo qui produit ſes preuves & ſes autorités : nous ne voulons en diſputer aucune, & en laiſſant les articles de Dante & de Bocace ſans notes particulières qui nous méneroient trop loin, nous nous contentons de quelques réfléxions ſur celui de Pétrarque; c'eſt le plus curieux & le plus intéreſſant.

Si nous avions tout l'Ouvrage de M. le Baron de la Baſtie ſur la vie de Pétrarque*, nous ſçau-

* *Voy. Vol. XV. de l'Acad. des Inſcriptions.*

rions précisément jusqu'où alla l'érudition Grecque de ce bel esprit Italien. On n'a donné, dans le Recueil de l'Académie des Belles-Lettres & Inscriptions, que la première partie de ce Mémoire qui laisse Pétrarque à l'époque de son Couronnement Poëtique dans le Capitole; la seconde devoit contenir le reste des actions de cet Auteur, & le Sçavant Académicien promettoit aussi la Bibliothèque de Pétrarque, c'est-à-dire un détail de tous les livres qu'il avoit pris soin de rassembler. En attendant que ces morceaux de Littérature parviennent à la connoissance du Public, si toutefois ils y parviennent jamais, nous apprécions les pensées du P. Gradenigo sur l'*Hellenisme* de Pétrarque.

Il est certain, par une de ses Lettres (qui est la IX. du livre XI des Epitres écrites dans sa

illesse) qu'il prit quelques le-
ns de Grec d'un Moine Cala-
ois, nommé Barlaam, & qu'il
très-fâché de ne pouvoir con-
uer cette étude, laquelle se
uva interrompue par la pro-
tion de Barlaam à l'Episco-
t. Il est encore vrai que Pé-
rque étoit curieux de rassem-
r des Livres Grecs, qu'il re-
t un Homère de Nicolas Sige-
r (ou Sirzerus) & qu'il le pria
lui communiquer de même,
esiode & Euripide. Mais ce que
us ne pouvons croire, c'est
'il ait traduit lui-même cet
omère de Sigérus & que la Tra-
ction Latine indiquée par le
Labbe dans sa Bibliothèque
s Manuscrits * soit véritable-
ent de Pétrarque. L'Histoire
ttéraire d'Italie par Gimma,
t que cette version fut faite

* Le P. Gradenigo cite la page 2271
P. Labbe, c'est 291.

ſans dire par qui ni c
Léonard Aretin croit q
Bocace qui donna cette
tion ; & de tout ceci
que Pétrarque lui-même
point l'Auteur. Mais ſou
encore une fois, que l'
le reſte du Mémoire
Baron de la Baſtie, & to
Controverſe Littéraire
tôt terminée.

Le fruit de l'Ouvrag
P. Gradenigo doit être
mer l'amour des Lettr

l'on renvoyoit toujours ses amis aux Grecs comme à la source de l'érudition, *ut à fontibus potius hauriant quam rivulos consectentur*, dit Cicéron dans son L. 1. des Questions Académiques?

Le P. Gradenigo parle toujours dans son Livre à M. le Cardinal Querini son Mécène, son Bienfaiteur, & le Protecteur déclaré de tous les genres de Littérature.

ARTICLE XXIV.

JOURNAL BRITANNIQUE; par M. Maty Docteur en Philosophie & en Médecine &c. A la Haye chez H. Scheurleer Junior &c. M. DCC. L.

ON nous communique tout à la fois cinq Vol. de ce nouveau Journal, sçavoir Mars, Avril, Mai, Juin, Juillet. Si la suite jusqu'à la fin de 1750. vient

peut être pas que nos J
fussent régulièrement J
de Journaux ; mais po
première année, pers
peut, sans mauvaise hu
plaindre de notre proc
bout d'un demi-siècle d
Littéraire, on a droit,
ble, de jetter un coup
ceux qui commencent à
aux mêmes travaux ; on
même, dans ces circon
avoir la liberté de leur
des avis, de leur dire c
Soleil disoit à Phaëto

suivant la Description, il seroit possible d'y des allusions naturelles bles aux dangers que n Journaliste ; il seroit e distinguer dans cette e, les Poles, les Zones, du Ciel, le bas de l'At-e, le milieu estimable en partout. Que de choses gue & laborieuse expé-ne fourniroit-elle pas sur ère en question !

M. Maty n'a pas besoin enseignements, & il s'y le façon à éclairer sans le feu nulle part, à con-on char sçavamment & nt, sans s'exposer à faire ute déplorable. Voyon a route.

s son Journal de Mars, il anoître une nouvelle Edi-

l'attention du Journ
n'aurai besoin, dit-il,
vre l'ordre des figures,
un léger crayon du Poë
Mais ce crayon léger
de feu & d'enthousiasm
drois, pour cet Article,
M. *des Lecteurs aussi p*
d'eux-mêmes que je le f
nant de relire Milton.
situation aussi brillante
tageuse, quand on trait
matière, paroît dans
suite de l'Extrait. Par
le sujet de la seconde

» son corps sortent des monstres,
» fruits de son commerce inces-
» tueux. Le spectre de la mort
» secoue sa redoutable lance. Il
» attend ses victimes des succès
» de Satan son père ; qu'il sem-
» ble encore défier. Le Prince
» des Démons a déployé ses aî-
» les prêt à franchir le gouffre
» du Cahos, qui fait la sépara-
» tion des Enfers & des Cieux. «

Tout ceci & l'explication des autres planches est fort bien : si le Graveur a fait également son devoir, cette nouvelle Edition de Milton doit être une très-belle chose.

M. Maty parle dans le même Extrait d'un Livre intitulé : *Essai sur l'usage que Milton a fait des Auteurs modernes, & de la manière dont il les a imités dans son Paradis perdu.* C'est une Satyre où l'on prétend que le Poëte Anglois est un vrai plagiaire ; qu'il n'a aucune pensée qui lui appar-

tienne en propre ; que par rapport à ceux qu'il a pillés, il n'eſt que le nain ſur les épaules du Géant. Cette accuſation frivole, indécente, nulle à toutes ſortes de titres, ne méritoit pas que notre Journaliſte ſe donnât la peine d'y répondre de ſuite, & avec tout l'appareil des raiſons d'une bonne cauſe. Milton a profité en grand homme de ceux qui l'ont précédé : ainſi Virgile emprunta-t'il d'Homère ; Boileau d'Horace & de Juvenal &c. S'il n'y avoit pas d'autres plagiaires à rechercher & à punir, on pourroit congédier les Brigades préposées à la garde du Parnaſſe ; mais bien loin de cela ; il a fallu depuis un tems les renforcer, les multiplier. Au tems de Milton on imitoit, aujourd'hui on détrouſſe les devanciers. Mille exemples en fourniroient la preuve.

Dans le même Journal de

Mars il y a un excellent Extrait
es *Tables Astronomiques de M.*
Halley : Ouvrage qui nous est
ien connu, quoique nous
'ayons pu le joindre pour en
arler aussi dans nos Mémoires.
Mais peut être que l'article de
M. Maty nous décourageroit
résentement. On voit par cet
veu que nous sommes bien éloi-
nés de décrier les denrées d'au-
rui, pour faire valoir les notres.
La vie de Socrate par M. Jean
Gilbert Cooper orne encore ce
ournal ; c'est un morceau esti-
able. M. Maty en fait l'abré-
é, & il propose ensuite quel-
ues-unes des réponses que don-
e l'Auteur aux accusations in-
entées contre Socrate. Il paroît
ue ce Philosophe est peint ici
ans tout son beau ; il faudra
ue quelque Ecrivain François,
mateur de la Littérature An-
loise, nous rende ceci dans no-
e Langue ; on s'en occupera

volontiers à Paris, & partout où il y a des Philosophes, même des *soi-disant* tels, dont le nombre est fort grand. En attendant ce beau présent, nous voulons remarquer un mot, qui se trouve apparemment aussi dans l'original Anglois. Socrate étoit fils d'un Statuaire, il exerça quelque tems la même profession, il fit les Statues des Graces qu'on voyoit sur les murs de la Citadelle d'Athène, & *contre la Coutume*, ajoute notre Journaliste, *elles paroissoient couvertes.* Ce sont ces mots, *contre la Coutume*, qui demandent une observation. Rien de plus certain que, dans les plus beaux tems de la Peinture & de la Sculpture, on avoit coutume de représenter les Graces habillées. Pausanias l'assure dans son voyage de Béotie, il en cite des exemples, & celui des Statues faites par Socrate n'est pas oublié. Il place même en

cet endroit le témoignage de sa surprise, au sujet du changement qui s'étoit fait à cet égard. Il dit qu'il ignore quand, comment & pourquoi on avoit pris l'habitude de représenter les Graces sans draperie, tandis que les Grands Maîtres, Bupale, Apellé, Socrate &c. avoient fait le contraire. M. l'abbé Ménage a bien connu ce passage de Pausanias, & il en fait usage dans ses notes sur Diogène Laërce.

Le Journal d'Avril n'est pas aussi étoffé que celui de Mars ; & il faut bien s'attendre à des inégalités pareilles dans le détail d'un Ouvrage périodique. Le Public sage & judicieux entend aisément raison sur cela ; mais certains Lecteurs précipités ou injustes réprouvent totalement un Journal, parcequ'il leur paroît foible en certaines circonstances. Nous ne voulons pas en user de même à l'égard de M.

Maty. Dans ſon mois d'Avril on trouve un Extrait des Tranſactions Philoſophiques pour les mois de Février & de Mars 1748. Les Tranſactions d'Avril Mai & Juin de la même année, ſont indiquées dans le Journal ſuivant. Or toute cette matière eſt traitée d'un air un peu ſec & qui manque d'intérêt ; c'eſt en partie à la multitude des mêmes objets qu'il faut s'en prendre.

Vient enſuite (dans ce même Journal d'Avril) un Poëme intitulé *Vauxhall* : Pièce médiocre qui mérite pourtant quelque indulgence, parceque l'Auteur étoit fort jeune quand il la composa. On donne après cela le ſecond Extrait du Diſcours de M. Foſter ſur la Religion Naturelle. Il s'y trouve d'aſſez bonnes choſes, mais communes ſur la liberté ; & d'autres trop hazardées ſur la vie future & ſur les peines des réprouvés. Enfin le Vo-

lume se termine par la Relation du dernier tremblement de Terre arrivé en Angleterre. C'est plutôt une nouvelle publique qu'un morceau Littéraire.

Dans le Journal de Mai nous remarquons d'abord l'Article qui a pour objet la dispute Théologique de M. Middleton & de M. Church touchant les dons miraculeux postérieurs aux Apôtres. Le premier soutient qu'on ne peut prouver que ces dons ayent subsisté dans l'Eglise pendant plusieurs siècles; & le second prétend le contraire. M. Middleton est l'adversaire déclaré des miracles que racontent les SS. PP. & M. Church en est le défenseur. M. Maty rapporte quelques-uns des raisonnements de l'un & de l'autre. Il paroît que ceux de l'Antagoniste des Miracles sont bien foibles, & que ceux du défenseur ne sont pas toujours assez forts. Ce dernier

a sans doute la vérité pour lui ; mais il faut sçavoir la manier, la développer, la placer dans son véritable point de vue. Notre Journaliste reprend ailleurs * la suite de cette Controverse qui occupe aujourd'hui les Ecoles Britanniques toujours fécondes en pour & contre sur les matières de la Religion.

Le Journal Britannique de Mai revient à la Traduction Angloise de Pindare par M. West : Entreprise à laquelle nous faisions beaucoup d'accueil dans nos Mémoires de Décembre 1750. M. Maty ne nous en avoit encore annoncé que les préliminaires, il entame ici l'Ouvrage même ; & remarquons la manière dont il s'y est pris pour en faire l'Extrait. Comme il ne pouvoit représenter en François la Version de M. West, & qu'il

* Dans le Journal de Juillet Art. IV.

uroit cru ne pas répondre à
attente des Lecteurs, s'il s'étoit
orné à des éloges vagues, voi-
i l'expédient qu'il a imaginé.
Animé, *dit-il*, par la lecture
de M. West, je n'ai pu résister
à la tentation d'essayer de
faire dans ma Langue, une
petite partie de ce qu'il a fait
dans la sienne. J'ai voulu don-
ner une Ode entière de Pin-
dare en vers François, en
m'assujettissant de même que
M. West à la forme, au tour
& aux divisions de l'original.
La XII. des Olympiques m'a
paru une des plus propres à
être imitée, & elle est une des
plus courtes... Au reste comme
mon principal dessein est de
faire connoître l'ouvrage de
M. West, je traduirai l'argu-
ment qu'il a mis à la tête de
cette Ode, & j'y ajouterai les
conjectures ingénieuses qu'elle
lui a donné lieu de faire.

On a dans cette expoſition tout l'ordre du travail de M. Maty & tout le plan de ſon Extrait. La Traduction qu'il nous donne en vers de la XII Ode des Olympiques eſt un ouvrage qui va de pair avec celui de M. Weſt, puiſque c'eſt auſſi une Verſion du texte de Pindare ; par-là nous ne pouvons ſçavoir comment le Traducteur Anglois a rendu le Poëte Grec ; mais nous apprenons que le Journaliſte François a étudié Pindare & qu'il fait d'aſſez bons vers. Il faut citer un morceau de cette XII. Olympique ; nous prenons le commencement, appellé *Strophe* dans le Grec, dans l'Anglois, dans le François*. C'eſt une in-

---

* Le Texte de Pindare eſt néceſſaire pour bien juger de la Traduction ; le voici :

Λίσσομαι παῖ Ζηνὸς ἐλευθερίου
Ἱμέρα εὐρυσθενέ' ἀμ-

ocation adreſſée à la fortune, ui avoit protégé, dans les Jeux Hympiques, un Citoyen d'Himère, nommé *Ergotèle*.

Venez, Fortune tutelaire,
Fille du plus puiſſant des Dieux;
Daignez de la Ville d'Himère
Fixer le deſtin glorieux.
Par vous prenant un vol rapide,
'intrépides vaiſſeaux s'élancent ſur les Mers,
Votre Divinité préſide
ux Combats, aux Conſeils, au ſort de l'Univers;
Et de chimères en chimères
Nos eſpérances trop legères

φὶ πόλει σώτειρα τύχα.
ν γὰρ ἐν πόντῳ κυβερνῶνται θοαὶ
ἑς, ἐν χέρσῳ τε λαιψηροὶ πόλεμοι,
ἀγοραὶ βουλαφόροι· αἵγε μὲν ἀνδρῶν
πόλλ' ἄνω, τὰ δ' αὖ κάτω
ψεύδη μεταμώνια τέμνοι-
σαι, κυλίνδοντ' ἐλπίδες.

Février 1751.

Tantôt s'élevent dans les airs,
Et tantôt également vaines
Par les chutes les plus soudaines
Elles retombent aux Enfers.

Ceux qui feront attention au Grec pourront remarquer qu'il y régne une suite dont le François s'écarte un peu, ou plutôt qu'il ne représente pas assez fidélement : Pindare dit que la *fortune gouverne tout, les Vaisseaux en Mer, les Combats de Terre, les Assemblées & les Conseils des Peuples, les espérances des hommes, lesquelles roulent sans cesse, tantôt portant des idées vaines jusqu'aux Cieux, & tantôt les ramenant ici-bas*.

Or cette suite est comme interrompue, dans le François, au vers *& de chimères en chimères &c.* On ne voit pas du moins comment celà tient à la fortune, comment la fortune est cause de ces vicissitudes dont nos espé-

ances sont remplies. A tout prendre cependant M. Maty mérite des éloges pour sa Traduction, & en général pour tout cet Article de son Journal ; il nous a paru sçavant & bien travaillé.

Il semble que les Journaux de cet Auteur aillent alternativement du fort au foible, & du foible au fort. Son mois de Juin n'est pas aussi curieux que celui de Mai. Les sujets qu'on y propose sont une *Edition nouvelle de Virgile* ; une *Lettre sur le prix de la vie* à l'occasion de l'*Essai de Philosophie Morale attribué à M. de Maupertuis* ; une suite de questions proposées par M. Berkeley Evêque de Cloyne en faveur de l'Irlande ; des *Mémoires sur la Maison de Brunswik* ; une *Observation de l'Eclipse de Soleil du 8 Janvier 1750*. Il y a quelque chose de bien dans tous ces Articles, mais peu d'éclat, peu

de charmes ; ainsi nous passons au Journal de Juillet.

Il intéresse d'abord par *les Mémoires de la vie & des Ouvrages de M. Guillaume Wisthon, écrits par lui-même &c.* Ce personnage est, comme on sçait, le Postel de ce siècle : esprit fait pour errer d'opinions en opinions sans s'arrêter à aucune, parcequ'il ne prend nulle part la route du vrai. Sa vie a été malheureuse, en butte aux recherches, aux accusations, aux condamnations ; il semble n'avoir travaillé que pour contredire tout le monde & pour s'attirer mille adversaires. Il a cherché, sans cesse, une Religion, pour aboutir en 1747 à celle des Anabaptistes : le terme ne méritoit pas tant de veilles & d'inquiétudes, ajoutons même tant d'esprit & d'érudition. Car le Docteur Wisthon étoit pourvu de ces deux avantages : mais en

i l'eſprit & la ſcience faiſoient
nbrage au jugement. On lira
›lontiers tout cet article du
urnal Britannique, & nous nous
arrêterions s'il n'étoit pas né-
ſſaire de finir.

On a dans le même mois de
illet l'Extrait d'un *Eſſai ſur le
nat Romain*, où l'on traite de
nſtitution de ce premier corps
la République, de la manière
r être admis, des qualités re-
iſes pour être Sénateur, des
nemens, des honneurs & des
iviléges attachés à cet ordre,
la manière de le convoquer,
s lieux & des tems réglés pour
; Aſſemblées, du nombre des
nateurs requis pour le rendre
mplet, de l'ordre obſervé dans
; délibérations, des différentes
éthodes de faire paſſer ſes dé-
ets ou de s'y oppoſer, du pou-
›ir enfin de cette Compagnie,
s altérations qu'elle a ſouffer-
s & de ſes divers Périodes.

Cela présente, comme on voit, un immense tableau, & M. Maty paroît très-content de l'exécution. Il dit que la facilité du style, la justesse de la Critique, l'érudition & la solidité des réflexions s'y trouvent réunies. L'Auteur est *M. Chapman Docteur en Théologie à Cambridge, & Chapelain ordinaire du Roi d'Angleterre.*

Un Article encore très-bien placé est l'Extrait d'un Livre intitulé, *Nouvelles observations sur les Regiſtres mortuaires de la Ville & de la Campagne &c.* par Thomas Short Docteur en Médecine. » L'Auteur, *dit M. Maty*, a » voulu découvrir quelles sont » les Loix, suivant lesquelles le » monde se renouvelle ; quel » terroir, quelle température de » l'air, quelle manière de vivre » contribuent le plus à la multi- » plication ou à la destruction » de l'espèce humaine ; en quoi

» consistent les véritables forces
» & les ressources d'un Etat; &
» & enfin quelles doivent être
» les vuës d'un Médecin, qui,
» ami des hommes, s'attache à
» prolonger leur vie, du moins
» jusqu'au terme que la nature
» lui a assigné. « Il est difficile de rien imaginer de plus beau qu'un tel dessein. L'Auteur l'exécute par l'examen des Registres Publics, il en forme des résultats; il en compose des Tables; mais il manque quelque chose à sa méthode, puisque le Journaliste dit, en changeant un peu le mot d'un Ancien, *Materia superat opus.*

ARTICLE XXV.

MEMOIRES DE MATHEMATIQUE & de Physique, présentés à l'Académie Royale des Sciences, par divers Sçavants, & lûs dans les Assemblées. 4°. *pag.* 592 *sans la Février* 1751.

Préface qui en contient XIX, T. I. A Paris de l'Imprimerie Royale M. DCC. L.

IL y a mille moyens de donner de l'émulation aux hommes. On conduisoit autrefois les Poëtes au Capitole avec la Couronne de laurier sur la tête ; & cette distinction étoit l'ame des travaux & la source des succès. Jusques dans les tems de barbarie, on forma des Sociétés Académiques auxquelles, malgré le fer & l'airain de ces siècles, nous devons en grande partie la conservation des Livres & la Tradition des Etudes. Depuis la renaissance des Lettres, un beau feu s'est emparé des esprits parce qu'on les a intéressés à l'amour du travail ; les récompenses, les éloges, les titres d'honneur, la considération personelle, l'éclat surtout & les cent bouches de la renommée ont dissipé l'igno-

la pareſſe, l'indigne amour
pos, & tous les monſtres
is de l'application & des
connoiſſances. Il eſt en-
lans les mains de ceux qui
ent aux deſtinées des Em-
ou qui gouvernent la Ré-
ue des Lettres, une infi-
e reſſources pour augmen-
perfectionner les décou-
, pour conſommer les ſuc-
pour ouvrir des carrières
iſes à l'activité des hom-
'Etude.
re les divers moyens ima-
pour picquer les Sçavans,
eſt peu qu'on puiſſe préfé-
celui qui va faire l'objet de
ticle. Depuis la fondation
cadémie Royale des Scien-
on a toujours eu le zèle de
iuniquer à cette Compa-
i célébre des morceaux de
ature relatifs aux objets
e embraſſe. Ces monu-
: du travail & de l'ardeur

des Sçavans paroiſſoient ſous les yeux des Académiciens, & recevoient ſouvent des éloges; mais ce n'étoit pas un bien public. On n'avoit pas encore penſé à en former des Recueils, & il arrivoit qu'après un tems les Auteurs rappelloient ces productions pour les inſérer dans des Ouvrages périodiques, ou pour les condamner à l'oubli. Ce n'étoient donc pas des Ecrits auſſi fortunés que ceux qu'on plaçoit à Rome dans la Bibliothèque d'Apollon fondée par Auguſte.

Scripta, Palatinus quæcunque recepit
Apollo.

Cependant quoi de plus digne du zéle & de l'humanité de l'Académie, que de mettre en valeur des fonds ſi eſtimables; de les préſenter au grand jour? & c'eſt ce qui vient de s'exécuter, par les ſoins du Sécrétaire perpetuel,

ıel, M. de Fouchy. Quoique
ette entreprise multiplie les rap-
orts de son Ministère, il s'y est
vré avec une affection & un
mpressement qui lui méritent
oute la reconnoissance des
ciences & des Arts, ou plutôt
e ceux qui les cultivent.

Dans une Préface claire &
récise, il explique les vuës de
Académie, le projet de cet ou-
rage, les pièces qui le compo-
ent. Et d'abord ce premier vo-
me comprend *34 Mémoires : ix appartiennent à la Physique énérale, huit à l'Anatomie, six la Chymie, trois à la Botani-ue, trois à la Géométrie, deux à 'Astronomie, & deux à la Mécha-ique.* Dans la suite on donnera
es Volumes semblables, à me-
ure qu'il se trouvera de quoi les
ormer. C'est la promesse que
ait le Sécrétaire au nom de
'Académie; on peut s'assurer
ue les Archives se rempliront

promptement. L'Europe entière devient par-là comme une grande Société Littéraire, qui se picquera de fournir d'excellents Mémoires; peut-être même arrivera-t'il dans peu d'années qu'on sera embarassé pour le choix; & qu'on dira comme Cicéron disoit dans une affaire différente: *Tout le monde veut concourir, tant est grande l'ardeur communiquée à tous les esprits* *.

Nous ne pouvons pas rendre compte des 34 Mémoires qu'on nous présente aujourd'hui; c'est une nécessité de nous borner à quelques-uns, & d'indiquer simplement les autres. Nous suivrons le volume plutôt que les matières, & nous distinguerons chaque objet par le titre qui lui est propre.

* *Ultrò se offerunt omnes, tantus ardor animos hominum occupavit* Lib. XI. Epist. 8.

Observations Physiques sur les rres qui sont à la droite & à la uche du Rhône, depuis Beau-ire jusqu'à la Mer, ce qui com-end la Camargue &c. avec un yen de rendre fertiles toutes ces rres. Par M. Virgile. (On ne arque pas le tems où ce Mé-oire a été présenté.)

Les Terres dont on parle ici cupent 8 à 10 lieuës de Lan-edoc, & cet espace est un mposé de couches ou lits de erre salée : ce qui prouve assez en que les eaux de la Mer ont journé dans ce Canton ; ces ux mêlées avec le limon qu'en-aîne toujours le Rhône, au-nt pris de la consistance, au-nt formé des atterrissements, ce Pays qui n'étoit qu'un olfe où le Rhône se déchar-eoit, sera devenu, par succes-on de tems, un sol aride, stérile, capable de dédommager les ommes des avantages que leur

procuroit le voiſinage de la Mer.

Cependant il n'y a que l'excès de ſel & de ſalure qui répand ainſi la ſtérilité ſur ces Campagnes ; un peu de ſel leur feroit du bien, comme il en fait aux animaux & aux hommes ; pris avec excès, raſſemblé en trop grande abondance, il deſſeche, il brule, il conſume. Ajoutez à ce feu inteſtin, la chaleur du Ciel de Languedoc, il faut bien que tout périſſe, que les moiſſons, les arbres, les plantes trompent l'attente du Laboureur & du Jardinier. Quel reméde à ceci ? l'Auteur, M. Virgile, a bien pu le trouver dans le Poëte dont il porte le nom :

Deindè ſatis fluvium inducit, rivoſque ſequentes,
Et cum exuſtus ager morientibus æſtuat herbis,
Ecce ſupercilio clivoſi tramitis undam
Elicit &c.

faut forcer le Rhône à ré-
re ses eaux dans les Cam-
es qu'il a désolées par ses
rissements ; & cette opéra-
peut s'exécuter de plusieurs
ères. L'Auteur marque de
rédilection pour celle qui
:roit le canal de ce fleuve
resserrant. Les Chaldéens
: autrefois la même chose à
rd de l'Euphrate. Il n'est
ion que de construire des
:s & des levées capables de
ir à droite & à gauche l'ef-
les eaux ; ces ouvrages une
:onstruits faciliteroient aussi
)sition d'un Pont de pierre
nécessaire en cet endroit du
ıe, & si nécessaire que les
ains en avoient fait bâtir
ux frais du trésor public,
ce qu'on appelle dans les
)ires *Pons ærarius*. Il n'en
ste aujourd'hui qu'une pile
)té de Beaucaire ; le Rhône
:ruit le reste ainsi que le

conjecture notre Auteur, & que l'assure avec toute sorte de vérité l'Historien de la Ville de Nismes.

Il régne, dans le Mémoire de M. Virgile, beaucoup de clarté, de vuës utiles, & d'explications satisfaisantes sur la matière qui en fait l'objet. On a du même Auteur, & dans le même volume, des *Observations sur les bons effets du sel dans la nourriture des Bestiaux.*

Solution d'un problème proposé par Képler sur les proportions des segmens d'un tonneau coupé parallélement à son axe. Par le P. Pezenas Jésuite (ce Mémoire est du 22 Avril 1741.)

Képler avoit proposé ainsi le problème : *Proportionem indagare segmentorum citrii, olivæ, pruni aut fusi, factorum plano axi parallelo.* Et ceci regarde aussi, comme on voit, les segments d'un tonneau renflé par le mi-

u, & comparable par consé-
ıent au citron, à l'olive, au
seau &c.

La matière touche donc de près
jaugeage; ou plutôt ce n'est
.e pour corriger la mauvaise
anière de jauger, reçuë à Mar-
ılle, que le P. Pezenas a en-
:pris la solution du Problème.
est nécessaire d'abord de bien
pliquer cette manière & d'en
ıre sentir le défaut.

» Les Jaugeurs de Marseille supposent que le contenu d'un tonneau est de dix mille mesures, & que le diamètre du grand cercle de ce tonneau, qu'ils appellent bondon, est divisé en 56 ou en 100 parties égales; après quoi ils calculent l'aire de chaque segment; & ils font cette analogie: Comme l'aire de tout le cercle 2464 ou 7854* est au contenu du

* Ces deux chiffres sont relatifs au

» tonneau 10000 mesures, ainsi
» l'aire de chaque segment*,
» est à la solidité du segment re-
» quis. C'est ainsi qu'ils ont cal-
» culé la table des segmens. «
Cette table étant dressée, l'ap-
plication s'en fait aisément. On
prend le diamètre réel du bon-
don & la hauteur de son seg-
ment; puis l'on fait cette Ana-
logie : comme le diamètre réel
est à la hauteur de son segment,

diamètre 56 ou 100 exprimé ci-dessus; pour avoir l'aire du cercle, on prend sa circonférence qui est à peu près comme 22 à 7. c'est-à-dire dans le cas proposé 176 ou 314 $\frac{2}{7}$. Ensuite on prend le quart du diamètre qui est, toujours dans le même cas, 14 & 25 (quatrième partie de 56 & de 100): on multiplie la circonférence par ce quart, & l'on a l'aire 2464 ou 7854.

* On a de même l'aire de chaque segment, & il est évident que, dans l'hypothèse des jaugeurs, cette aire est à la solidité du segment qu'on cherche, comme l'aire de tout le grand cercle est au contenu du tonneau.

ainsi le diamètre, 56 ou 100, de la table, est à la hauteur du segment de cette table. Ce segment trouvé indique, dans la même table, les mesures correspondantes, c'est-à-dire celles qui indiquent la solidité de chaque segment, & l'on dit : Comme 10000 sont au contenu ou à la solidité du tonneau, ainsi la solidité du segment de la table, est à la solidité du segment du tonneau.

Telle est encore une fois la méthode des Jaugeurs de Marseille, & nous l'avons représentée dans les termes mêmes du P. Pezenas, afin de faire mieux comprendre la manière dont il l'attaque. L'idée de ces Jaugeurs se porte évidemment à supposer que tous les tonneaux sont des Cylindres parfaits, ayant pour base le grand cercle du bondon; or il n'est rien de plus contraire à la vérité : l'œil seul devroit

ſuffire pour détruire cette idée; mais la routine l'emporte, & quel préjudice cela ne cauſe-t'il point au commerce ! Les ſegments qu'on trouve par cette méthode ſont toujours plus grands que les véritables ſegments : ce qui eſt bien certain, puiſque du bondon aux fonds les cercles des tonneaux diminuent réellement, tandis que la table des Jaugeurs les fait abſolument égaux. Et l'erreur a paru de tems en tems ſi groſſière, que quelques Jaugeurs, plus habiles que les autres, ont pris le parti de diminuer les ſegments de leur table & de corriger leur méthode par eſtime, ſur diverſes expériences qu'ils avoient faites.

Mais il faut des procédés plus réguliers pour un Sçavant Géomètre tel qu'eſt le P. Pezenas. Il donne une méthode ſelon laquelle les tonneaux ſe réduiſent, dans la pratique, à des Conoïdes

paraboliques tronqués, qui font le demi-produit des deux bases par la hauteur ; & cette méthode est suivie, même en quelques endroits de la Provence différents de Marseille, puisque les Jaugeurs de ces cantons-là ajoutent toujours les deux bases, & multiplient la moitié de la somme par la hauteur : ce qui est la même chose que prendre le demi-produit des deux bases par la hauteur.

On voit bien que ceci doit porter sur un Théorème démontré par l'Auteur ; on le trouve ici avec sa démonstration, & il sert en même tems à résoudre le problème de Képler. Ce Théorème peut être énoncé de cette manière sans appareil de Géométrie : *Si l'on coupe un Conoïde parabolique par un plan parallèle à son axe, la section sera toujours une parabole qui aura même paramètre que la parabole génératrice.*

La démonſtration qu'en donne le P. Pezenas a toute la clarté & l'élégance que comporte la matière ; il en tire pluſieurs Corollaires, il s'en ſert pour conſtruire une table de la ſolidité des ſegmens de divers tonneaux ; il marque l'uſage de cette table ; & il finit par des expériences qui confirment toute la bonté de ſa Théorie. On peut regarder ce Mémoire comme quelque choſe qui prouve extrêmement l'utilité de la Géométrie dans le détail du commerce.

Obſervations ſur le Réſéda à fleur odorante, par M. Dalibard (28 Juin 1743.)

Ce Mémoire eſt curieux & agréable;il ſeroit à ſouhaiter que l'Auteur eût pu approfondir ſa matière, & la traiter avec plus de détail. Il s'étoit perſuadé que l'odeur dans les plantes n'étoit pas un caractère diſtinctif ; c'eſt-à-dire que deux plantes parfai-

ment semblables pour tout, ors pour l'odeur, devoient être egardées comme étant du même genre; mais afin de procéder n Physicien, il a voulu faire es expériences, & nous allons ndiquer les premiers traits de es tentatives.

Le *Réséda* est une plante que es Botanistes comparent quelquefois à la Roquette. Elle passe our appaiser la fièvre, & c'est ce sujet que Pline rappelle le roverbe vulgaire *ô Reseda morbos reseda*. Il y en a de deux espèces : le *Réséda* à fleur odorante appellé *Reseda Ægyptia minor odoratissima ;* l'autre absolument sans odeur & nommé *Réséda minor vulgaris*. M. Dalibard oulant éprouver si dans la première espèce, l'odeur étoit une qualité permanente & inséparable prit de la graine de ce *Réséda* & la sema en différentes terres (terre franche, terreau,

terre de Jardin, terre sabloneuse &c.) il varia aussi les expositions; & le résultat de son travail fut que la graine du *Réséda Ægyptia*, donna tantôt la plante à odeur, & tantôt la plante sans odeur; les meilleures terres & les plus favorables expositions produisirent le *Réséda* odorant; la terre sabloneuse ne fit jamais voir dans le *Réséda* que des fleurs sans odeur; mais ce qui doit être singulièrement remarqué, c'est que la qualité odorante ou non odorante est déterminée dans les plantes dès le moment de leur germination: car en transplantant dans de bonne terre les jeunes *Réséda* qui étoient nés dans le sable, ils sont constamment restés sans odeur.

Il s'ensuit de ces expériences que les odeurs ne sont point un caractère sur lequel on puisse se fonder, pour distinguer une plante d'une

autre qui lui ressemble d'ailleurs dans toutes ses parties. C'est la conclusion de l'Auteur ; & elle est judicieuse ; mais il faut dire aussi que nous avons vu très-peu de Botanistes qui placent dans l'odeur la différence essentielle des plantes ; si nous nous en souvenons bien, les Maîtres de l'Art, MM. Ray & de Tournefort, ne parlent point de l'odeur quand il est question d'indiquer ce qui distingue les plantes & d'en dresser des Classes : ceci toutefois soit dit sans disputer ni contredire. Les expériences de M. Dalibard sont très-curieuses & très-utiles, elles nous apprennent à regarder les qualités de la terre comme la source presque unique de l'odeur dans les plantes ; & ceci mérite d'être bien considéré & bien accueilli par les amateurs de la Botanique.

De motu Cerebri, *du mouve-*

ment du Cerveau. Par M. Schlichting Docteur en Médecine. (11 Juillet 1744.) L'Auteur expose avec un Latin qui ne ressemble pas à celui de Fernel, deux mouvements qu'il a observés dans le Cerveau. Le premier consiste dans le gonflement qui se fait de la matière du Cerveau, à chaque expiration de la poitrine, & dans l'affaissement de la même matière à chaque inspiration : ce qui sert à expliquer une multitude de choses, par exemple :

Pourquoi on sent un violent mal de tête, lorsqu'on est atteint d'une toux vive & précipitée ; c'est qu'alors le mouvement du Cerveau est plus fort que dans la simple respiration.

Pourquoi l'agitation d'un bateau ou celle qu'on se donne en pirouettant sur un pied, cause un tournoyement dans la tête ; c'est qu'alors il se fait une alté-

ıtion dans le mouvement du
erveau.

Pourquoi à la ſuite d'une con-
ıſion il peut ſe former un dé-
ôt dans la concavité du Crâne;
'eſt que le mouvement du Cer-
eau exigeant que cette conca-
ité ne ſoit pas totalement rem-
lie, il s'y trouve aſſez d'eſpace
our recevoir le ſang qui ſe dé-
oſe entre le Crâne & le Cer-
eau &c.

L'Auteur croit auſſi que le
ıouvement qui ſe fait dans la
te, à chaque reſpiration, réfute
ut ce qu'on dit ordinairement
e l'impreſſion des idées dans le
erveau. Car ſi le Cerveau ſe
onfle & s'affaiſſe à tout inſtant,
omment les idées pourroient-
les y ſubſiſter ſans trouble,
ıns mélange, ſans déſordre?

Le ſecond mouvement du
erveau conſiſte, ſelon l'Au-
ur, dans une eſpèce de palpi-
ıtion qu'on excite en plongeant

d'une part un ſtylet dans la moëlle allongée, & de l'autre un doit dans la ſubſtance médullaire. Ce mouvement ceſſe quand les convulſions excitées par le ſtylet & par le doit viennent à ceſſer.

Toute la ſuite du Mémoire eſt employée à réfuter ceux qui penſent que les fibres du Cerveau ne ſont ſuſceptibles d'aucun mouvement; & ſur ce point l'Auteur raſſemble une multitude d'obſervations & de raiſonnements qui perdent toutefois beaucoup de leur éclat par la manière peu attrayante dont tout eſt préſenté. Il ſe trouve auſſi, à la fin, XIII. propoſitions dont quelques-unes n'ont pas un dégré de ſûreté & de vérité qu'on puiſſe garantir; par exemple, que les paſſions ſont ſimplement des actions & des mouvements du corps; que l'appetit & la volonté ne différent pas beaucoup

n de l'autre ; que l'appetit
:ſt que l'action très-ſubtile des fi-
:s motrices... que les préjugés,
opinions vulgaires, la créan-
commune (vulgarem fidem)
cquiérent par des actions réï-
·ées des fibres du Cerveau &c.
omme l'Auteur promet pour
ſuite des éclairciſſements ſur
ut cela ; il faut l'attendre, &
uhaiter que ſa doctrine con-
nte tous les Théologiens Or-
odoxes & tous les Philoſophes
i penſent le mieux ſur les opé-
tions de notre ame.

Nous tâcherons de renfermer,
ins un autre Extrait, ce que le
ſte de ce Volume comprend
: plus curieux.

ARTICLE XXVI.

OBSERVATIONS SUR l'Art de conserver les Ouvrages de Peinture qui menacent ruine.

TOut le monde ſçait que le grand déſavantage des Tableaux eſt de porter ſur des matières très-ſuſceptibles d'altération. Apelle peignit ſur bois le plus excellent de ſes Ouvrages, *ſa Venus ſortant des eaux*. Il falloit que ce bois fut extrêmement choiſi, puiſqu'au bout d'environ trois ſiècles, l'Empereur Auguſte trouva le tableau ſubſiſtant dans l'Iſle de Cos. Ce Prince, charmé de ſa découverte, acquit *la Venus*, en diminuant de cent talents le Tribut que les Habitans de l'Iſle lui payoient; il plaça enſuite ce Chef-d'œuvre à Rome dans le Temple de Jules Céſar, comme pour accréditer l'o-

ı populaire qui faisoit re-
:r l'origine de Jules à la
e mere d'Enée. Mais enfin
ns respecta - t'il toujours
Peinture si digne d'instrui-
Artistes de tous les siècles?
ans doute. Le bois vint à
er, l'ouvrage d'Apelle pé-
sous le régne de Néron,
ɪyoit à sa place une Copie
par Dorothée Peintre
médiocre *.

e gagna Protogène à ré-
e sur son magnifique Ta-
de *Jalyse* ** quatre cou-
? Il s'étoit persuadé que si
ıs en détruisoit une, l'au-
ppléeroit à ce défaut, &
le suite jusqu'à la dernière.
ıuel nouveau dégré de con-
:e cette précaution don-
lle au bois ou à la toile,
ıisoit le fond & comme le

---

in. L. XXXV. C. 10.

ɪid.

rier 1751.

champ de ce bel ouvrage ? Les Tableaux en général périssent moins par la décadence totale du Coloris, que par l'altération des matières sur lesquelles on peint ; & la preuve de ceci paroît évidemment dans les exemples modernes que nous devons citer.

Car voici l'objet capital de nos observations. On peut se souvenir que, dans notre I. Vol. de Janvier, une Lettre curieuse & instructive sur les Tableaux exposés au Luxembourg, faisoit mention du talent singulier qu'a le Sieur Picaut de conserver les ouvrages de Peinture, de leur donner comme une nouvelle vie en les transportant d'un fond sur un autre. Cette merveille nous étoit déja connue par l'attention que nous avions donnée au Tableau de la *Charité* qu'on voit dans le même Palais du Luxembourg. Mais le désir de préconi-

: d'encourager un Art si
:ux nous a engagé dans des
rches, & sans vouloir de-
le mystère de l'opération,
ue c'est un bien qui n'ap-
:nt qu'à l'Artiste, un bien
il doit jouir sans rivalité &
nquiétude, nous observons
ui suit.
:st certain que M. Picaut a
des épreuves qui assurent
nté & l'efficacité de son sé-
A Choisy le plafond d'un
llon, peint par M. Antoine
pe, alloit périr par la démo-
ı qu'on vouloit faire du bâ-
nt; & notre Artiste mis en
:uvre, a sauvé ce morceau
e transportant de dessus plâ-
ur toile. A Versailles, ce Ta-
u de la Charité, que nous
ımions plus haut, & qui est
la grande manière d'André
Sarto, tomboit en ruine par
retusté du bois qui en faisoit
ond; & M. Picaut l'a con-

ſervé en le faiſant paſſer de deſſus bois ſur toile. Plus de cent autres entrepriſes du même genre ont également réuſſi ; & nous ne doutons point que la main induſtrieuſe de l'Artiſte dont nous parlons, ne nous reſſuſcite bientôt le magnifique S. Michel de Raphaël, dont le bois, comme celui de la Venus d'Apelle, *conſenuit carie*, pour nous ſervir des termes de Pline. On nous aſſure du moins qu'il a été déterminé que ce Chef-d'œuvre ſeroit confié aux ſoins & à l'adreſſe de l'habile ouvrier dont il eſt ici queſtion.

Voila donc les Tableaux ſur plâtre, ſur bois, ſur toile déſormais en ſureté par ce talent véritablement admirable : talent qui répare les injures du tems, qui venge les Arts, qui eût mérité d'être accueilli & récompenſé dans la Cour d'Alexandre ; qui eût aſſuré la gloire d'Apelle

l'Apelle, en perpétuant des Chef-d'œuvres qui n'existent plus.

Car on nous assure, & ceci mérite assurément toute sorte de considération, on nous assure que cet important sécret communique aux Tableaux, transportés d'un fond sur un autre, plus de durée que les Peintres même ne peuvent leur en donner. C'est-à-dire, par exemple, que, si le S. Michel de Raphaël a déja duré 230 ou 40 ans; quand il aura été mis sur une autre matière, sur un nouveau bois ou sur une toile neuve, il persistera dans ce nouvel état durant trois ou quatre siècles. Et nous croyons en apperçevoir la raison qui doit être du moins indiquée.

M. Picaut travaille longtems avant que d'enlever un Tableau de dessus son fond. Ce précieux Epiderme, s'il est permis de par-

ler ainsi, est tellement inhérent sur la matière qui l'a reçu d'abord, que le feu seul, & un grand feu, accompagné des liqueurs qui font le sécret, peut à peine consommer l'opération. Il ne nous est ni permis ni possible d'indiquer le point précis qui acheve l'enlèvement des figures, qui a fait, par exemple, que cette belle *Charité* d'André del Sarto, détachée de la planche qui la portoit, s'est remise toute entière dans les mains de l'Artiste. Ici est le mystère, la science, le coup de Maître qui étonne, qui jette dans l'admiration.

Mais nous assurons que cet enlèvement ne se fait point par morceaux séparés, quand on veut transporter la figure entière. Le Sieur Pichaut détrempe le Tableau; c'est-à-dire l'impression du Peintre & l'ordonnance totale de l'ouvrage, au point de

er ensuite toute cette pein-
e, comme on leve une Estam-
en la décolant; tout demeure
, tout se tient, tout se transs-
te en même tems sur le nou-
u fond qu'on veut donner au
bleau.

Mais ce nouveau fond, qui re-
t promptement ce qui a été
aré de l'ancien, est enduit
ne forte composition qu'on
pelle *marousle;* & les figures
sées, appliquées sur ce mass-
, contractent avec le fond
uveau une adhérence extraor-
naire; elles s'identifient, pour
nsi dire, elles forment un en-
nble presque indissoluble:
est ce qui fait penser & dire
e les Tableaux ainsi transpor-
s acquièrent une seconde du-
e plus grande que la première.

Nous disions plus haut qu'on
levoit point un ouvrage de
einture par morceaux, *quand*
n vouloit transporter la figure

entière : & ceci mérite encore d'être expliqué. Il peut arriver qu'un plafond, qu'un tableau peint sur bois ou sur toile, ne soit endommagé que dans quelqu'une de ses parties : ce sera le plafond qui aura besoin d'être réparé dans un de ses côtés ; ce sera le bois ou la toile qui auront souffert en certains endroits, & tout le reste sera bien conservé. Que fera notre Artiste ? Il levera la partie qui porte sur le fond endommagé, il laissera le tems de réparer le dommage, & il replacera ensuite cette partie, ce morceau de Peinture, avec autant de précision & de justesse, que si l'ouvrage entier n'avoit point souffert.

Qu'on imagine un moment que la maçonnerie du Dôme du Val de Grace soit altérée dans la Coupole ou bien dans les parties latérales ; il sera question de réparer ; mais avant l'opération

M. Picaut viendra enlever par la force de ſon Art, la peinture de cette Coupole ou de ces parties latérales, il la conſervera juſqu'à ce qu'on ait refait la maçonnerie; puis par un autre prodige il remettra en place les morceaux enlevés, & tout le Chef-d'œuvre de Mignart ſera rendu aux yeux du Spectateur étonné.

Nous avons parlé des Tableaux ſur toile, ſur plâtre & ſur bois; mais il ne faut pas borner les ſuccès de notre Artiſte à ces objets; le cuivre, le marbre, la pierre ne l'empêcheroient pas d'enlever les ouvrages de Peinture qui ſeroient inhérents à ces fonds ſi ſolides; & il faut penſer qu'il réuſſiroit auſſi à dépouiller des toiles ou d'autres matières nouvellement peintes; qu'il tranſporteroit, s'il en étoit beſoin, toute compoſition pittoreſque du champ qu'elle vient

d'occuper, & qu'au moyen du ſecret en queſtion, elle commençoit à briller dans un autre endroit.

Tout cela ſans doute eſt admirable; & ſi admirable même que nous avons vû bien des perſonnes diſputer longtems contre la poſſibilité. On ne s'eſt rendu qu'aux épreuves dont un oeil attentif étoit le témoin & le juge. Cela n'enchaînera pourtant pas les idées & les ſoupçons des incrédules; on prendra peut-être encore cet Article de nos Mémoires pour un Conte de Fée, pour une Relation Romaneſque; & au bout de la querelle, il ſe trouvera que nous aurons dit une vérité palpable, conſtante, autoriſée par cent mille Connoiſſeurs.

Une preuve démonſtrative, à notre avis, c'eſt que des Artiſtes très-attentifs ſur les opérations du Sieur Picaut n'attaquent

oint la vérité du fait; ils ne pen-
nt qu'à le réduire à la Classe des
ventions communes; ils disent
ie d'autres, soit en Italie, soit
ı France, ont employé le même
rt avec un pareil succès; ils se
ortent eux-mêmes pour être en
at de le faire réussir quand ils
oudront, &c.

Tous ces discours, dont nous
e voulons pénétrer ni le fond
i les motifs, constatent de plus
ı plus le sécret qui a pour but
e réparer & de perpétuer les
hef-d'œuvres de la Peinture.
ous aurions cependant deux
uestions à faire aux Antago-
stes du Sieur Picaut; & nous
ensons que ni l'une ni l'autre
e ces questions ne doit les bles-
r; la premiere est, pourquoi
squ'ici ils n'ont pas fait usage
e leur talent? Sans doute qu'ils
uroient conservé aux Princes
aux Particuliers bien des Ta-
leaux qui ont péri de vétusté,

& faute d'être tranſportés de deſſus leur fond ſur un autre. La 2de. queſtion eſt, pourquoi ils ne publient pas la méthode qu'ils croyent infaillible, pour le ſuccès de l'opération ; ce ne doit plus être un ſécret, puiſque tant de perſonnes ſe flattent de réuſſir également.

Au reſte nous ſçavons que les grands Peintres de l'Académie rendent juſtice à l'adreſſe du Sieur Picaut ; qu'ils conviennent de la grande utilité de ſon Art ; qu'ils ont fort aprouvé la réſolution qui a été priſe de confier le S. Michel de Raphaël à ſes ſoins. Ainſi voilà les rapports, le concert, les ſervices mutuels établis entre deux Arts fort différents. Les Peintres nous donneront la nature en Tableaux ; M. Picaut la conſervera, la défendra contre la malignité des ſiècles. Les premiers ne pourront communiquer l'incorruptibilité

a matière qui sert de base à
r travail ; l'autre suppléera
: défauts de cette matière ;
plutôt il la laissera pour ce
elle est, & il substituera un
ıd neuf à celui qui périt ; en
te que si d'âge en âge il se
uve quelqu'un qui puisse met-
en œuvre le même sécret ; la
inture ne craindra plus les ou-
ges du tems.

Finissons par ce mot d'Ho-
:e qui pourroit être la devise.
cette inestimable invention :
*ılta renascentur quæ jam ceci-
'e.* Nous verrons renaître com-
: de leurs cendres d'abord les
:rveilles pittoresques du grand
cle de Jules II. de Léon X. &
François I., ensuite par suc-
ssion de tems celles des Ré-
es de Louis XIV & de Louis
V. Et nous placerons à la por-
de toutes les Académies de
:inture : *Pour l'Immortalité.*

ARTICLE XXVII.

ESSAI HISTORIQUE SUR la Littérature des Romains, tiré & traduit d'un Livre Anglois, intitulé : The Antiquities of Rome &c. Dublin *1734. Suite de l'Article XVI. du II. Vol. de Janvier.*

LUcullus qui succéda à Sylla dans la gloire militaire, lui fut supérieur du côté des Lettres. Il acquit dans sa jeunesse une si parfaite connoissance des deux seules Langues qui fussent alors estimées, qu'ayant formé le projet de composer une Histoire, il tira agréablement au sort s'il l'écriroit en Grec ou en Latin, en prose ou en vers. Après s'être distingué par des exploits mémorables dans la guerre de Mithridate, & s'être vû obligé d'en céder le Commande-

ment à Pompée, dont la faction avoit prévalu, il profita dans une retraite sçavante, du loisir de la vie privée, pour étendre la sphère de son érudition. Il fit construire un bel édifice qu'il meubla d'un grand nombre de Livres très-bien copiés. Cette riche Bibliothèque fut ouverte à tous les curieux. Il disposa, à l'entour, des promenades commodes, où les Grecs en foule venoient, loin du tumulte des affaires, converser & se livrer de paisibles combats semblables aux disputes accréditées dans leur Patrie. Ils puisoient dans d'aimables entretiens de nouvelles lumières. Lucullus venoit lui-même s'y instruire, & disputer avec les Sçavans. Il donnoit aussi son avis, quand il en étoit prié, sur les matières qui concernoient la République, quoiqu'il n'y prît plus un intérêt personnel. Il étoit très-versé

dans toutes les Sectes de Philosophie ; mais il donnoit sécretement la préférence à l'ancienne Académie, tandis que Cicéron son ami faisoit tous ses efforts pour accréditer la nouvelle. De-là vient que nous trouvons le nom de Lucullus à la tête du dernier Livre des *Questions Académiques*, où ce grand homme est représenté prenant la défense de sa Secte chérie.

Cicéron a réüni la pompe du style à la sublimité de l'éloquence. Velleïus Paterculus observe qu'il y a eu peu d'Orateurs avant lui, qu'on puisse gouter ; qu'il y en a eu encore moins qu'on puisse admirer, s'ils n'ont eu l'avantage de le voir ou d'en être vûs. Ses ouvrages Philosophiques lui ont mérité le même éloge. Du moins on peut dire, sans manquer aux Philosophes qui l'ont précédé, qu'il n'est pas moins estimable par ses Ecrits

ofophiques, que par ſes au-
productions. La gloire de
er dans ſa Langue les matiè-
le Philoſophie, lui étoit ré-
ée, & nul Sçavant n'y avoit
endu avant lui. C'eſt ce
n peut apprendre de lui-
ie en divers endroits de ſes
ages, & particuliérement à
rée de ſes *Tuſculanes*, où il
che en même temps l'Hiſ-
du progrès & de la fortune
Arts parmi les Romains. Ce
ceau mérite d'être cité.

Il m'a toujours paru, *dit-il*,
e nos Concitoyens ont été
plus heureux que les Grecs
ns les découvertes qu'ils ont
tes, ou plus capables de
ogrès rapides dans celles
'ils ont empruntées de cette
ation, & qu'ils ont entrepris
polir & de perfectionner.
uant à l'Art de vivre, d'éle-
r la jeuneſſe, de régler les
eurs, de gouverner les fa-

» milles, la Gréce n'approcha
» jamais de notre exactitude, ni
» de notre décence. Si nous pas-
» sons au Gouvernement géné-
» ral & à l'administration des
» affaires publiques, nos Ancê-
» tres n'ont qu'à produire leurs
» Loix admirables & leurs Ré-
» glemens, pour se faire adjuger
» la préférence de ce côté.
» Nous avons porté l'Art mili-
» taire à un point où il n'avoit
» jamais avant nous, ce qui n'a
» pas moins été le fruit d'une
» sage discipline que d'une bra-
» voure naturelle. La Gréce,
» il est vrai, a toujours joui de
» la prééminence en fait de Lit-
» térature ; & il lui étoit aisé de
» conserver cet avantage, tan-
» dis qu'on ne le lui disputoit pas.
» La Poësie qui est de toutes les
» espèces de compositions la
» plus ancienne, n'a trouvé ac-
» cès chez nous que fort tard.
» Livius Andronicus ne donna
» sa première pièce Dramati-

» que que 510, ou 514 ans,
» après la fondation de Rome,
» ſous le Conſulat de C. Clau-
» dius fils d'Appius Cœcus, &
» de M. Tuditanus, un an avant
» la naiſſance d'Ennius qui pré-
» céda Nævius & Plaute. « Cicéron continuant ſur le même ſujet, attribue au défaut de récompenſes & d'encouragemens les ſuccès tardifs de la Poëſie. Il nous apprend que Caton reprocha publiquement à Marcus Nobilior d'avoir mené Ennius avec lui dans l'Etolie, lorſqu'il alla en prendre le gouvernement; il ajoute que les Mathématiques, dont les Grecs priſoient tant l'étude, ſe réduiſoient chez les Romains à une méthode groſſière de meſurer & de calculer. A l'égard de l'Art Oratoire, il dit que les Romains s'y appliquérent de bonne heure, mais que les ſecours de l'inſtruction & de l'exercice leur manquoient.

Dans la ſuite ils ſe les procurèrent au point d'égaler les Maîtres les plus éloquens de la Grèce. Il convient enfin que la Philoſophie avoit été négligée juſqu'au tems où il vivoit, & qu'il ne s'étoit trouvé aucun Auteur un peu remarquable, qui eût entrepris de la mettre en honneur, en lui prêtant les graces de la Langue Romaine. Cette conſidération le détermina à lui conſacrer des veilles, dont le fruit juſtifiera éternellement la nouveauté de ſon entrepriſe.

Si nous comparons Cicéron avec ſon ami Atticus, nous trouverons deux ſages qui allèrent par des routes différentes au but de la Philoſophie. L'un ſe ſacrifia à l'utilité publique, l'autre coula des jours purs dans le ſein de la paix. Le premier dirigea toutes ſes vues du côté de l'action : Défenſeur zélé de la République, il fut toujours prêt à

élever une barrière entre elle & le despotisme. Le second, loin de la sphère tumultueuse des événemens, se fit également considérer & rechercher de tous les Partis, depuis Sylla jusqu'à Auguste. Le premier acquit plus de gloire, le second obtint plus de suffrages. Tout le monde loue Cicéron, & voudroit ressembler à Atticus.

Crassus, Pompée, Antoine, César, Caton & Brutus occupèrent presque tous dans le même temps la Scène du Monde. Rome compta peu de Citoyens plus cultivés. Les trois premiers se bornèrent à l'éloquence, jusqu'au moment où ils prirent les armes. Les trois autres, outre la supériorité qu'ils eurent dans l'Art Oratoire, primèrent encore dans toutes les autres parties de la Littérature. La Poësie & la Philosophie charmèrent le loisir de César. Il sera toujours

le modèle des Historiens, comme il est celui des Héros. Caton porta le Stoïcisme dans la conduite plus loin que les plus rigides Stoïciens : s'il ne les surpassa pas en lumières, il est sur qu'il eut l'avantage dans la Pratique. Brutus étudia toutes les Opinions, & fit des progrès dans chacune. Lorsqu'il servoit sous Pompée dans la chaleur des guerres Civiles, il employoit à lire & à étudier, dans le centre du Camp, tout le temps qu'il ne passoit pas avec son Général. La veille de la déroute de Pharsale, quoiqu'on fût alors au milieu de l'Eté, & que le Camp fût dans un désordre général, quoiqu'il fût lui-même épuisé de fatigues, il employa les momens qui lui restèrent, jusqu'à l'évènement, à écrire un abrégé de Polybe, tandis que les autres ou dormoient, ou attendoient en tremblant l'issuë de la Bataille.

Le Régne d'Auguste fut, comme tout le monde sçait, l'époque plus brillante de la Littérature de la puissance des Romains. outes les tiges délicates qui oient été transplantées du sol la Gréce à Rome, cultivées ır la main d'un Empereur, se uvrirent de fleurs sous l'astre la paix. J'ai souvent été suris qu'on n'attribuât qu'à Mecé la gloire de les avoir fait prosérer. Il est à croire qu'il n'y ntribua qu'en imitant son Maîe. Les penchans des Princes cident communément ceux de urs Favoris. Agrippa eut un rt tout contraire. L'Empereur cueillit tout le fruit de ses exoits, tandis que Mécène se uvroit de la gloire de l'Empeur. On célébra les triomphes Auguste, on fit l'éloge de sa iété, il n'en falloit pas davange pour l'immortaliser. Mais lécéne eut le titre de Protec-

teur des talens ; titre brillant, ſans lequel, enſeveli dans l'Epicuriſme & dans l'oubli, il n'en eût peut-être été tiré par les Poëtes, que pour nous être repréſenté comme un nouveau Silène, inondé de vin, environné des débris d'une Couronne de Lierre, & couché près de la coupe où il puiſoit l'yvreſſe & le ſommeil. Mais ſi le titre de Protecteur unique du génie n'a pas été donné à Auguſte, on ne peut lui refuſer celui de Sçavant. On en ſera convaincu par la lecture de Suétone, qui fournit la preuve la plus abondante de l'érudition de cet Empereur. Son goût prodigieux pour l'éloquence & les beaux Arts ; ſon attention à préparer tout ce qu'il avoit à dire en public, quoiqu'il eût la plus grande facilité à parler ſur le champ ; ſon ſtyle poli & plein de clarté ; la connoiſſance qu'il avoit acquiſe de la Lit-

rature Grecque ſous les meil-
urs Maîtres de Rhétorique &
: Philoſophie ; l'hiſtoire de ſa
e qu'il fit en treize livres ; ſon
ſcours pour exhorter à l'étude
: la Philoſophie, avec beau-
›up d'autres ouvrages en pro-
: ; ſon Livre de vers Hexamè-
es avec un autre Livre d'Epi-
rammes ; enfin quantité de mo-
umens de ſon ſçavoir réünis en-
:mble, l'ont égalé aux plus Sça-
ans Princes dont l'Hiſtoire faſſe
ıention.

Du point où nous ſommes ar-
ivés, il y a plaiſir à contempler
horizon Littéraire de Rome, à
:tter un coup d'œil rapide ſur
:s divers objets qu'il renferme.
.'éloquence à la vérité ſemble
uir dans le lointain : elle ap-
›artient plus au ſiècle d'Auguſte
[u'à ſon Régne, ayant fini
:vec la République dans Cicé-
on: non que la mort de ce grand
ıomme ait cauſé la décadence de

l'Art Oratoire. Quand il auroit vêcu plus longtemps, il n'eût été que Philoſophe ; le temps de l'Orateur étoit paſſé, on ne jouiſſoit plus de cette ancienne liberté, qui élevoit ſes penſées, & qui fut l'ame de ſes harangues. Mais l'Hiſtoire & la Poëſie protégées par l'Empereur, acquirent toute la perfection dont elles étoient ſuſceptibles, entre les mains de Tite-Live, de Virgile & d'Horace ; & ſi l'on veut y joindre la Philoſophie, les deux Poëtes qu'on vient de nommer, n'en donneront pas une idée moins avantageuſe que de leur propre Art. Je ne crois pas qu'on refuſe à Horace l'éloge qui lui a été donné par le Chevalier Temple, d'être un guide excellent dans l'Art de vivre, un interprète fidèle du bon ſens dans la conduite. Si l'Auteur de cet éloge eût vêcu du temps d'Horace, ce Poëte l'auroit pris volontiers

pour ſon Juge, & lui auroit donné place dans la liſte des hommes d'eſprit & de mérite, dont il ſouhaitoit que ſes ouvrages fuſſent approuvés. On a dit que, quand les principes de tous les Arts & de toutes les Sciences ſe ſeroient perdus, on en retrouveroit le dépôt dans Virgile. Il eſt vrai qu'il pénétra fort avant dans les myſtères de la nature, qu'il les orna de toutes les graces de la Poëſie dans pluſieurs endroits de ſes ſublimes ouvrages. Dans l'admirable morceau du ſecond Livre de ſes Géorgiques, où il exprime avec une ſorte de tranſport ſon penchant pour la Poëſie, il ſemble diriger toutes ſes vues du côté des ſpéculations Philoſophiques, & vouloir régler le langage des Muſes ſur le ton de la nature. Il conjure les Muſes dont il préfère les faveurs à tout, & qu'il honore d'un culte qui l'embraſe, de lui

celle des tremblemens
par quel pouvoir in
Mers élancées franch
digues, & calmées to
tournent vers l'endro
au rivage; pourquoi le
du jour se précipite
l'Océan pendant les t
vers, & laisse régner sil
sur la Terre les omb
nuit.

Après le Régne d'Au
vit tomber le vol sul
Muses & des Aigles Ron
chute des unes entra
semblablement celle d

:esseurs d'Auguste avoient suivi
on exemple & ses maximes,
Rome auroit compté des jours
plus glorieux sous leur Sceptre,
que sous les faisceaux de ses
Consuls. Mais lorsque Tibère
eut introduit un nouveau plan
de politique, & que les Césars
eurent commencé à donner au
monde le spectacle d'une conduite dont les Tarquins auroient
rougi, la littérature, les mœurs,
la discipline, tout céda au torrent de la corruption. Je conviens que quelques uns des plus
méchans Princes, parmi les Césars, furent les Partisans les plus
passionnés des Lettres. Tels furent en particulier Tibère, Claude & Néron. Mais loin de faire
prospérer les talens, ces Tyrans
Lettrés les étoufferent. Un Sçavant applaudi étoit autant envié
que le plus heureux Guerrier; &
un rival dans la carrière de l'esprit n'étoit point distingué d'un

On fit quelques tentati
ranimer les Arts languiſſa
Veſpaſien , Tite & Do
car ce dernier protégeoi
Poëſie , quoiqu'il eût b
Philoſophes. Mais elles
rent qu'à faire ſentir le
ſuccès qu'on devoit eſp
l'étude & de l'applicati
puis que le génie avoit dé
Pendant les ſix Régnes
virent Domitien , les Le
rurent ſortir pour quelqu
de l'oubli ; rappellées à l
elles y reçurent les car
les applaudiſſemens des n

ent plus d'éclat au ſceptre de Tra-
in que tous ſes exploits. Si ces
crivains n'égalèrent pas le ſtyle
es Anciens, ils leur furent ſupé-
ieurs à d'autres égards. Tacite &
uétone manièrent l'hiſtoire en
olitiques plus profonds, & reſ-
ectèrent davantage la vérité.
'line parla en orateur plus ingé-
ieux, & penſa avec plus de déli-
ateſſe. Si l'on veut ranger ſous le
nême point de vûe Plutarque,
levé au Conſulat par Trajan,
c qui compoſa la plus grande
artie de ſes ouvrages à Rome,
c Quintilien qui floriſſoit très-peu
le tems auparavant, nous aurons
a liſte exacte des Sçavans qui bril-
èrent alors. Le tems où ils paru-
ent peut être regardé comme le
répuſcule de la Littérature après
e déclin du beau ſiécle d'Auguſte.
On le compareroit encore mieux
l'éclair vif & paſſager que lance
ne flame expirante.

C'eſt la remarque du Chevalier

Temple, que tous les ouvrages Latins que nous avons jusqu'à la fin du regne de Trajan, ainsi que tous les ouvrages écrits en Grec jusqu'au tems de Marc-Antonin inclusivement, ont une valeur qu'on ne sçauroit trop estimer; mais que tout ce qui a été écrit depuis, est dénué de tout mérite réel, & ne doit son prix qu'à notre curiosité. Ce n'est pas qu'il prétende que la langue Latine ait conservé sa pureté jusqu'au tems dont il parle. Il pense, au contraire, que Velleïus Paterculus, sous Tibère, est le dernier Ecrivain qui l'ait parlée purement. La raison qu'il apporte de la corruption de la langue Latine, est le concours des nations barbares à Rome, après la conquête de leurs pays respectifs. Les Armées & la Capitale furent inondées d'un déluge de Gaulois & de Germains, après les expéditions de César, d'Auguste & de

Tibère. Il s'y étoit trouvé auparavant un nombre égal d'Etrangers tirés de l'Espagne & de la Syrie. Mais jamais le sein de l'Empire ne fut ouvert à tant de Peuples différens, qu'après les victoires de Trajan dans l'Orient, lorsqu'il fit le partage de l'Arménie, de l'Assyrie, & de la Mésopotamie en trois nouvelles Provinces. Adrien en abandonnant ces nouvelles Conquêtes, ne remédia point au mal qu'elles avoient produit, puisque les nombreux essains des Peuples captifs qui avoient décoré les triomphes de son Prédécesseur, restèrent à Rome, obligés de vivre dans l'esclavage.

Les Empereurs qui se succédérent ensuite, occupés à défendre leur domination chancelante de toutes parts, n'eurent ni le loisir ni les moyens de préserver l'Empire des Muses des calamités communes. Ainsi quand Clau-

Médecine qui eſt l'objet de M. Malouin.

Le régne végétal eſt une ſource de remèdes, puiſqu'il comprend les plantes ; ce régne devroit être aujourd'hui très-connu des Médecins, puiſque la Botanique a été extraordinairement avancée de nos jours. *Cependant*, ajoute notre Auteur, *les Médecins Praticiens ne poſſèdent pas mieux aujourd'hui cette Science que dans les tems où elle étoit moins parfaite :* ce qu'il faut entendre ſans doute des Médecins qui négligent totalement les Etudes pour ſe livrer à la pratique ; de ces hommes bornés à la routine, à la méthode d'habitude, aux vieux uſages dont ils ne pénétrent ni les principes ni les conſéquences.

Les Maîtres de l'Art, les Médecins qui répandent la lumière dans les Ecoles & dans les grandes Villes, ſe font un devoir d'é-

tudier la Botanique; & ils ſçavent en faire l'application aux circonſtances, ſuivant la maxime célèbre d'Hippocrate qui dit que *le Médecin doit ſe ſouvenir des différens remèdes, de leurs propriétés, & de la façon de les employer dans chaque maladie.*

Les végétaux, ſurtout ceux qu'on appelle *Aliments farineux*, tels que le ris, l'orge, le bled, &c. ſont d'une reſſource infinie, ſoit pour guérir les maladies, ſoit pour les prévenir : ſecond avantage beaucoup plus précieux encore que le premier. C'eſt le régime qui le procure; & ce régime conſiſte dans la préférence qu'on donne aux Aliments farineux ſur la chair des animaux. Notre Auteur, comme tous les habiles gens de ſa profeſſion, préconiſe fort cette méthode ſi capable de prolonger les jours & d'épargner aux hommes une multitude d'infirmités;

mais ce que nous aimons à considérer un moment, c'est la petite controverse où il entre avec Cicéron à l'occasion du Régime. » Cicéron dit quelque part, *ce » sont les termes de notre Auteur*, » que vivre de régime dans la » jeunesse, c'est être vieux de » bonne heure; & moi je dis que » c'est le moyen d'être jeune » tard : par cette conduite, on » est vieux étant jeune, & jeune » étant vieux : ce qui moralement & physiquement parlant » est ce qu'il y a de plus sa» ge &c. «

Nous ne doutons pas qu'il n'y ait beaucoup de raison & de sagesse dans ce que dit ici M. Malouin. Cependant il ne sera pas mal de rappeller aussi l'endroit de Cicéron qu'on ne fait qu'indiquer en général; c'est apparemment le discours que tient Caton dans le livre de la vieillesse; du moins nous ne nous

souvenons pas qu'en aucun autre endroit des ouvrages de Cicéron il y ait rien qui ressemble à l'observation de notre Académicien.

Caton âgé de 84 ans, dit dans le passage en question, qu'il est encore en état de prendre part aux Délibérations du Sénat; de monter dans la Tribune aux harangues; de servir ses amis & ses Clients; *car*, ajoute-t'il, *je n'ai jamais approuvé l'ancien proverbe qui conseille de se faire vieux de bonne heure, si l'on veut être vieux longtems* *, *& en effet j'aimerois mieux n'être pas longtems vieux que de l'être avant le tems.* Il faut avouer que, si Caton parloit en général & sans rapport au discours qu'il tient en cet endroit, on pouroit conclure qu'il n'approuvoit pas la conduite de ceux

* *Maturè fieri senem, si diu velis esse senex.*

qui se font de bonne heure un régime pour la conservation de leur santé ; mais il semble qu'on ne doit pas perdre de vuë l'intention de ce sage Romain. Il prétend parler ici non de ce qui concerne les aliments & la santé, mais de l'amour du travail & de la continuité des occupations.

Caton auroit pu se retirer des affaires publiques, en se conformant à l'axiome qui recommandoit *de se faire vieux de bonne heure, si l'on vouloit durer longtems ;* mais il n'étoit pas de cette humeur ; il vouloit continuer ses travaux & ne point jouir du droit des vieillards. *J'aime mieux*, disoit-il, *être moins longtems vieux que de l'être avant le tems*, c'est-à-dire qu'il aimoit mieux se consumer au service de la Patrie & de ses amis, que de se retirer avant qu'il fût hors d'état de les servir. Tel est le petit exposé que nous avons voulu faire, non

ɔur contredire M. Malouin dont
s maximes doivent ſubſiſter,
ais pour donner le vrai ſens de
ɛt endroit de Cicéron, lequel
t très-fin & très-judicieux,
ıand on le ſaiſit comme il faut.
Puiſque les plantes ſont d'un
grand uſage dans la Médecine,
étoit néceſſaire d'enſeigner les
verſes manières de s'en ſervir;
c'eſt pour cela que notre Au-
ur parle de l'infuſion, de la
coction, de l'expreſſion des
cs, de la diſtillation; par la
ême raiſon il expoſe les diffé-
ntes eſpèces d'eaux; & de ſuite
au de lavande, l'eau de fleurs
ɔrange, l'eau de meliſſe; il
ſſe delà aux huiles, aux eſprits,
ıx extraits, aux ſels des plan-
s, & ſur tout cela il donne des
ſtructions extrêmement utiles
ɔur la pratique. Le manuel des
ɔérations eſt expliqué partout,
s propriétés, les vertus, les
ɔſes même de chaque remède

sont déterminées ; & toujours la solidité, la fécondité des idées se manifeste sans affectation comme sans effort.

Le vin est un des végétaux les plus précieux, & ce qui le concerne devoit remplir nécessairement ici un grand Article. Outre son utilité connue, même dans la sphère médicinale ; il fournit de plus des liqueurs extrêmement fécondes en remèdes ; telles sont le vinaigre, l'eau-de-vie, l'esprit de vin, le tartre &c. & rien de tout ceci n'échappe à notre Auteur, qui fait d'abord une observation Philosophique. *Nous serions*, dit-il, *bien surpris de l'yvresse, si les occasions de l'observer étoient rares* : En effet, si une personne n'avoit jamais bu de vin ni aucune liqueur capable d'enyvrer, si elle n'avoit jamais vu d'homme yvre ; il faudroit, ce semble, bien des affaires pour lui faire comprendre

ce que c'eſt que l'yvreſſe & comment elle ſe produit. *Le vin*, par exemple, *augmente les paſſions*, *ſurtout la joye, le courage &c.* Cela ne devroit-il pas ſembler une merveille à quiconque s'en apperçevroit pour la première fois & qui réfléchiroit là-deſſus en Philoſophe ?

Les vins ſont fort différents ſuivant les différentes vignes & les différents terrains qui les produiſent. Ainſi le vin d'Alicanth eſt extrêmement différent du vin de Champagne ; mais ſur ce dernier, voici une particularité bien remarquable. On n'eſt point ſujet à la goutte en Champagne & cependant ceux qui, dans les autres Provinces, uſent communément du vin de Champagne, ſont ſouvent goutteux. Ce qui prouveroit, ſuivant la remarque de M. Malouin, que *le vin n'y eſt pas la ſeule cauſe de la goutte, & que l'air dans lequel on*

vit y contribue. Ce qui montreroit auſſi que l'air de Champagne eſt *meilleur pour préſerver de la goutte, que le vin de Champagne n'eſt propre à la donner; de ſorte que ce vin donne la goutte dans des Pays où l'air eſt propre à la goutte ou n'y eſt pas ſi opposé que l'air de Champagne : les cauſes de la goutte ſont des cauſes compliquées.*

Il n'y a rien à perdre des obſervations de notre Auteur ſur les diverſes qualités du vin, ſur ſes effets pernicieux ou ſalutaires, ſelon qu'on en uſe avec excès ou modérément. Caton l'ancien, celui dont nous parlions plus haut, aimoit un peu le vin

Narratur & priſci Catonis
Sæpe mero caluiſſe virtus.

Mais les Interprètes d'Horace font bien remarquer le mot *Virtus* qui ſignifie qu'en ſe donnant

ı table une petite pointe de ;ayeté, jamais ce grave Cen- eur ne perdit rien de ſa vertu. Cette inclination de *Caton*, ,joute M. Malouin, *fut toujours ſoumiſe à la raiſon & cachée ſous ſon caractère public : Il ne dit & ne fit jamais rien qui ne fût con- venable à ce caractère.*

L'uſage médicinal du vin eſt ſurtout l'endroit intéreſſant de cette vaſte inſtruction. » Le vin » d'Alicanth ou celui de Rotha » eſt un bon remède pour les » dévoyements ; les vins d'Eſ- » pagne, comme eſt celui de » Pacaret, ſont recommanda- » bles pour les maux d'eſto- » mach ; les vins du Rhin. & » ceux de la Moſelle pour les » perſonnes d'un tempérament » bilieux ; les bons vins Fran- » çois, comme ſont ceux de » Bourgogne, pour les pitui- » teux. »

Le vin d'ailleurs eſt propre

à rétablir les forces dans les convalescences, on en fait ce qu'on appelle la soupe d'Hippocrate, ou la *rotie au vin*... Il débarrasse les premières voyes des mauvaises humeurs & des matières vermineuses.... Il est somnifère, calmant, utile contre les coliques.... Il est vulnéraire, propre à fortifier les nerfs, résolutif, en plusieurs cas, pour les parties membraneuses & tendineuses &c.

Mais ce qu'il faut bien considérer, c'est que le vin est la potion la plus cordiale & la plus naturelle en maladie, pour ceux qui n'en usent pas, ou ceux qui en usent peu en santé. *Malheureusement*, ajoute l'Auteur, *ceux qui ont le moyen d'en avoir en maladie, en usent trop en santé, de sorte qu'il ne leur fait pas le même effet en maladie qu'il leur feroit, s'ils n'y étoient pas accoutumés par l'usage qu'ils en ont fait en*

*, & même le vin est aussi con-
: en maladie à ceux qui en
eaucoup usé en santé, qu'il est
aux malades qui en ont peu
int usé, lorsqu'ils se portoient
: on en fait tous les jours l'ex-
nce. Si un pauvre homme de
agne dont le sang & les hu-
s n'ont été formés que de
, de laitages & de légumes,
ui se couche de bonne heure, est
de la fièvre, un gobelet de vin
d, auquel on aura ajouté du
, de la canelle, pourra le
:r de cette fièvre, en lui procu-
une sueur salutaire. Ce même
de donné à un homme de la
e & opulent, dont le sang &
umeurs sont formés de ragoûts,
'iqueurs & de caffé, & qui
e la nuit, pourra le faire mou-
n lui causant une inflamma-
gangréneuse &c.* Ceci, com-
on voit, est bien plus réflé-
que la maxime qui se trouve
; le troisième livre de Cicé-

ron sur la nature des Dieux. O
y lit que, comme le vin est r
rement salutaire aux malades
& qu'il leur fait souvent beau
coup de mal, il vaut mieux s'e
abstenir tout-à-fait dans ces o
casions, que d'en user avec ta
de danger. * La régle de M. M
louin doit être préférée, parce
qu'elle n'est point extrême; el
recommande l'usage ou l'abst
nence du vin dans les maladie
suivant les dispositions, les fo
ces, l'état passé & présent d
malades.

Ce que le même Auteur d
des diverses méthodes qu'on do
suivre dans le traitement des r
ches & des pauvres, des perso
nes qui ont vécu dans la temp
rance, & de celles qui ont f

Vinum ægrotis, quia prodest rar
nocet sæpissimè, melius est non adhil
-re omninò quàm spe dubiæ salutis
apertam perniciem incurrere. *Lib. I
de Nat. Deor.*

des excès, eſt plein de ſageſſe & de raiſon. Il fait voir qu'on eſt ſouvent injuſte à l'égard des Médecins ; qu'on a tort de leur reprocher d'être moins ſimples à l'égard des grands que des petits ; des malades de la Ville que de ceux de la Campagne ; car il y a ſouvent dans les Villes des complications de maux, produits par le libertinage, les paſſions violentes, les longues veilles, les excès de diverſes eſpèces ; & cet eſſain de monſtres & d'ennemis demande bien d'autres attaques & d'autres combats, que les ſimples infirmités humaines qui ſaiſiſſent quelquefois le pauvre & le Laboureur. Il faut lire tout cet endroit qui eſt fort bien, ainſi qu'une infinité d'autres, dont nous ne pouvons tenir compte.

Vers la fin de ſon premier volume & de la troiſième partie de ſon Ouvrage, M. Malouin parle

des remédes contre la pierre, & d'abord en Citoyen zélé, aussi bien qu'en habile Médecin, il s'élève vivement contre ceux qui pensent qu'il ne peut y avoir de remède contre ce mal. Il fait voir 1°. que cette opinion est *préjudiciable au salut du genre humain*, parcequ'elle empèche de faire des tentatives qui pouroient réussir. 2°. Qu'elle est désavantageuse aux Médecins, qui pouroient s'occuper honorablement & utilement à soulager & à guérir les malades qui ont la pierre. 3°. Qu'elle arrête les progrès de la Pharmacie, qui pouroit travailler à la préparation de certains remèdes, capables au moins de soulager & de rendre les douleurs de la pierre plus supportables. 4°. Qu'elle contredit le témoignage & l'expérience de plusieurs sçavans Médecins, qui ont opéré la guérison de la pierre sans en venir aux dou-

›ureuses pratiques de la taille.
Ce préambule engage l'Au-
:ur dans le détail des remèdes
ı'on a tentés jusqu'ici pour cette
ıérison, il n'en méprise aucun,
as même celui de Mademoiselle
tephens, quoiqu'il soit tombé
ans un grand discrédit. On
·ouve ici le manuel de ce re-
ıède, aussi bien que du savon
t des pillules de Starkey &c.
On a de suite un Chapitre sur
eau de Goudron, que M. Berk-
:y, Evêque de Cloyne en Irlan-
e préconise comme une pana-
ée. *Comme cet ancien Philosophe*
ui du haut des toits crioit à ses
Concitoyens, songez à bien élever
os enfans, *je voudrois*, dit M.
Berkley, *me placer assez haut &*
voir la voix assez forte pour crier
à tous les infirmes, buvez de l'eau
le Goudron.
Cet Evêque Irlandois a des
dées singulières, & il faut ra-
›attre beaucoup de ses discours

[illegible]

Genève &c. * *A Genève 8°.* *pag. 66.*

ON a dit du P. Mallebranche que l'*imagination servoit un rat*; & le moins qu'on puisse e, après avoir lu le discours s'annonce ici, c'est que l'Auur, en le composant, ne sonoit guères aux services qu'il evoit actuellement des Lets & des Sciences. Cependant nment pouvoit-il ne pas voir is les trésors de l'éloquence & génie prodigués en sa faveur? mment se rendoit-il insensià la différence extrême que Littérature met entre lui & le

* Cet Auteur est M. Rousseau, déja amé dans un autre Ouvrage périodi-. Son Ouvrage présente quelques ts qui décélent la première éduca- qu'il a reçuë dans une épublique. vertissement prévient sur cela le teur; & ces traits n'étoient point is l'Exemplaire Mſ. qui a mérité la ronne littéraire.

tant en Phyſique qu'en Métaphyſique. Cependant ſon eau de Goudron a de bonnes propriétés ; entr'autres celle de guérir la gratelle, la ga le, les écrouelles, preſque toutes les maladies de la peau : ce qui s'étend fort loin & a de grandes conſéquences en certains Pays.

Notre intention étoit de renfermer le II. tome dans cet Extrait, mais les objets ſont ſi abondants & ſi curieux que nous donnerons un Article entier pour ce Volume.

ARTICLE XXIX.

DISCOURS QUI A REMPORTE' le Prix à l'Académie de Dijon en l'année 1750, ſur cette queſtion propoſée par la même Académie : Si le rétabliſſement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs. Par un Citoyen de Genève

re &c. * *A Genève 8°.*
56.

ı dit du P. Mallebranche
: l'*imagination servoit un*
k le moins qu'on puisse
›rès avoir lu le discours
ıonce ici, c'est que l'Au-
. le composant, ne son-
ıères aux services qu'il
: actuellement des Let-
es Sciences. Cependant
ıt pouvoit-il ne pas voir
trésors de l'éloquence &
: prodigués en sa faveur?
nt se rendoit-il insensi-
différence extrême que
rature met entre lui & le

ıuteur est M. Rousseau, déja
ıns un autre Ouvrage périodi-
ı Ouvrage présente quelques
décélent la premiere éduca-
a reçuë dans une :épublique.
sement prévient sur cela le
& ces traits n'étoient point
emplaire Mf. qui a mérité la
littéraire.

vulgaire ignorant? Ceci formeroit peut-être encore une question ; & il y a toute apparence qu'elle ne pourroit être résoluë que par le même Auteur. Voyons l'objet de son travail & la matière de ses succès.

On demandoit, dans l'Académie de Dijon, *Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les mœurs* ; & notre Auteur (M. Rousseau) prononce, sans déguisement & sans respect humain, que la renaissance de tant de belles choses, bien loin d'épurer les mœurs, n'a servi qu'à les corrompre ; & à la suite de ce Jugement, l'Assemblée Académique a décerné la couronne ; & le discours donné au Public paroît capable de faire une révolution dans les idées communes. » O Fabricius ! *s'écrie l'Auteur, en déplorant les malheurs que la Littérature, selon lui, a produits*

dans l'ancienne Rome, qu'eût pensé votre grande ame, si, pour votre malheur, rappellé à la vie, vous eussiez vû la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, & que votre nom respectable avoit plus illustrée que toutes ses Conquêtes ? Dieux ! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume & ces foyers rustiques qu'habitoient jadis la modération & la vertu ? quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité Romaine ? quel est ce langage étranger ? quelles sont ces mœurs efféminées ? que signifient ces Statues, ces Tableaux, ces Edifices ? Insensés, qu'avez-vous fait ? Vous les Maîtres des Nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles que vous avez vaincus ? ce sont des Rhéteurs qui vous gouvernent ? c'est pour enri-

» chir des Architectes, des Peintres, des Statuaires & des Histrions, que vous avez arrosé de votre sang la Grèce & l'Asie? les dépouilles de Carthage sont la proye d'un joueur de flute? Romains, hâtez-vous de renverser ces Amphitéâtres; brisez ces marbres; brulez ces Tableaux; chassez ces esclaves qui vous subjuguent, & dont les funestes Arts vous corrompent. Que d'autres mains s'illustrent par de vains talens; le seul talent digne de Rome, est celui de conquérir le monde & d'y faire régner la vertu. Quand Cynéas prit notre Sénat pour une Assemblée de Rois, il ne fut ébloui ni par une pompe vaine, ni par une élégance recherchée. Il n'y entendit point cette éloquence frivole, l'étude & le charme des hommes futiles. Que vit donc Cynéas de si ma-

» jeſtueux ? ô Citoyens ! il vit
» un ſpectacle que ne donne-
» ront jamais vos richeſſes ni
» tous vos Arts ; le plus beau
» ſpectacle qui ait jamais paru
» ſous le Ciel, l'Aſſemblée de
» deux cents hommes vertueux,
» dignes de commander à Rome
» & de gouverner la Terre «.

Nous ne voulions qu'indiquer ce morceau, mais la vivacité des idées & des expreſſions nous a entraînés. Cependant les beautés mâles & vigoureuſes qu'on y admire, détruiront nos Arts ſi elles ſont priſes pour des vérités. Eh quoi ! ne pourrons-nous pas nous écrier à notre tour :

O Medicis ! ô Léon ! ô François ! * Reſtaurateurs magnifiques des Sciences & des Lettres, que penſeriez-vous ſi, rappellés

---

* On ſçait que les Médicis, Leon X. & le Roi François I. furent les grands Reſtaurateurs des Lettres.

à la lumière, vous appreniez qu'on regarde vos bienfaits comme un malheur, & vos libéralités comme un poison funeste ; si vous voyiez briser les Couronnes dont vous prîtes plaisir à parer la tête des hommes Sçavants ; si l'ignorance, sortie des tombeaux où vous l'aviez réduite, détruisoit les monuments de goût & de génie érigés à votre gloire ? Arrêtez, diriez-vous, suspendez vos fureurs, quels crimes ont commis ces Statues, ces Tableaux, ces Edifices ; de quels forfaits se sont rendu coupables ces riches Bibliothèques, ces Sanctuaires d'érudition, ces Ecoles fameuses que vous prétendez détruire ? Eh quoi ! le Vandale armé de fer & de feu viendra-t'il renouveller le spectacle de ses attentats ? Le Musulman persécuteur ensevelira t'il sous des ruines communes, le sçavoir, le Sçavant, & la gloire de l'un & de l'autre &c.

Cependant modérons nous mêmes les accès d'un zéle qui ne doit pas être impétueux. Il eſt ici queſtion de morale, de ſageſſe, de vertu. Si les Sciences & les Arts ont corrompu & ne peuvent que corrompre les hommes, c'eſt le chant des Sirènes, il faut le déteſter; c'eſt la potion meurtrière de Circé, il faut en proſcrire l'uſage. Ecoutons l'Orateur qui entreprend de nous inſtruire; ſoyons dociles à ſa voix, s'il nous dit la vérité; oſons tempérer ſes déciſions, ſi elles préſentent quelque choſe de trop général ou de trop peu ménagé.

Sa première partie roule principalement ſur des faits : elle commence par une Peinture magnifique de la reſtauration des Lettres. » La chute du Trône de » Conſtantin porta dans l'Italie » les débris de l'ancienne Grèce. » La France s'enrichit à ſon tour

mains, les Romains, da
premiers tems, les Lac
niens surtout paroissent
cortége de leurs vert
» Sparte! opprobre éte
» ne vaine doctrine! ta
» les vices conduits par l
» Arts s'introduisoient e
» dans Athène, tandis q
» tan y rassembloit ave
» soin les ouvrages d
» des Poëtes, tu chasso
» murs les Arts & les
» les Sciences & les Sçav
L'Auteur présente a
célèbres & vertueux p

ce dans le Sénat *contre ces Grecs artificieux & subtils qui séduisoient la vertu & amollissoient le courage de ses Concitoyens.*

Arrêtons-nous ici quelques moments, non pour critiquer, mais pour faire voir que Socrate & Caton se reconcilièrent quelquefois avec les Sciences & les Arts. Socrate apprit à toucher la Lyre, disant qu'il n'y avoit rien de plus raisonnable que d'apprendre ce qu'on ne sçavoit pas; il dansoit souvent, persuadé que cet exercice étoit utile à la santé; il louoit l'étude de la Géométrie, & il vouloit qu'on s'y appliquât jusqu'à ce qu'on en sçût assez pour arpenter la Terre qu'on avoit reçuë de ses Ancêtres. Enfin, selon Diogène Laërce d'où nous tirons tout ceci, ce Philosophe étoit persuadé qu'il n'y a d'autre bien au monde que la Science, & d'autre

mal que l'ignorance *.

L'ancien Caton, quoique prévenu d'abord contre l'Eloquenquence, la Philosophie, & toute la Littérature des Grecs, se rapprocha tellement dans la suite des idées communes, qu'il apprit le Grec sur la fin de sa vie. Et Cicéron dit que cet exemple l'encourageoit à porter le poids des mêmes études ** ; & le Chancelier Bacon dit ingénieusement, à ce sujet, que Caton se punit bien lui-même de ses emportements contre le Grec, lorsqu'à l'âge de plus de 70 ans il se mit à étudier cette Langue.

Concluerons-nous des actions de ces grands hommes, *que la probité est fille de l'ignorance, que la science & la vertu sont incom-*

* Aiebat unum tantummodò bonum, esse scientiam, atque unum tantummodò malum, inscitiam.

** *L. 4. Acad quæst.*

patibles ? On conviendra que la queſtion eſt au moins fort douteuſe : mais pour nous inſtruire davantage, il faut voir la ſeconde partie de l'Auteur ; les Sciences y ſont conſidérées en elles-mêmes ; on y examine ce qui doit réſulter de leur progrès ; on y rapproche le raiſonnement des inductions hiſtoriques ; c'eſt, pour ainſi parler, le point de droit dans la matière préſente.

Et d'abord M. Rouſſeau explique l'origine des connoiſſances humaines : » L'Aſtronomie » eſt née de la ſuperſtition ; l'E» loquence, de l'ambition, de la » haine, de la flatterie, du men» ſonge ; la Géométrie, de l'ava» rice ; la Phyſique d'une vaine » curioſité ; toutes, & la morale » même, de l'orgueil humain. » Les Sciences & les Arts doi» vent donc leur naiſſance à nos » vices ; nous ſerions moins en » doute ſur leurs avantages, s'ils

» la devoient à nos vertus. «
Voici une décision bien rigoureuse, bien contraire au sentiment de Platon & de Varron. Ils pensoient l'un & l'autre que l'étude de la Philosophie étoit le plus grand & le meilleur présent qui eût été donné du Ciel aux hommes *; & la Philosophie contient sans doute la Physique, la Morale, avec la plûpart des autres Sciences que vient de citer notre Auteur.

Mais les traits de cet adversaire volent de toutes parts; il juge les Sciences défectueuses dans leurs objets. *Sans le luxe, dit-il, que feroit-on des Arts? Sans les injustices, à quoi serviroit la Jurisprudence? Sans les guerres & les tyrannies, que deviendroit l'Histoire?* Il indique les occasions d'erreur où engage la recherche du vrai, la discus-

* *Cicer. L. I. Acad. quæst.*

sion des divers sentiments ; il déplore la perte d'un tems qui devroit être employé au service de la Patrie. » Que devons-nous » penser, *ajoute-t'il*, de cette » foule d'Ecrivains obscurs, & » de Lettrés oisifs qui devorent » en pure perte la substance de » l'Etat ? Que dis-je, oisifs ? plût » à Dieu qu'ils le fussent en ef- » fet ! Les mœurs en seroient plus » saines & la Société plus paisi- » ble. Mais ces vains & futiles » déclamateurs vont de tous cô- » tés, armés de leurs plus fu- » nestes paradoxes ; sapant les » fondements de la foi & anéan- » tissant la vertu. Ils sourient dé- » daigneusement à ces vieux » mots de Patrie & de Religion, » & consacrent leurs talens & » leur Philosophie à détruire & » avilir tout ce qu'il y a de sacré » parmi les hommes. Non qu'au » fond ils haïssent ni la vertu ni » [illegible] dogmes, c'est de l'opinion

& ne pouvez-vous point ?
On ne peut qu'applaudi
témoignages de zèle; & c'eſt
ge que mérite l'Auteur dans
tail de ſon diſcours; ſans co
la gloire Littéraire qui eſt
ſon bel eſprit & à ſa pui
élocution. Mais évite-t-il
jours de confondre la S
même avec ce qui n'en e
l'abus ? Voilà des impies qu
ſervir leurs prétendus tal
combattre ce qu'il y a d
vénérable parmi les ho
Eh ! quel eſt en tout ceci l
me dont l'étude, l'éruditio
lumières naturelles ou ac

les travaux domestiques, dans l'Agriculture ? parceque la terre produit des herbes pernicieuses avec le grain salutaire, faut-il cesser d'ouvrir son sein, & de lui confier le gage de nos espérances ? disons quelque chose de plus relatif aux devoirs & à la conduite de l'homme : Parcequ'il y a eu des séditieux qui ont tourné contre l'Etat, les forces qu'on leur avoit confiées, faut-il que l'administration des affaires publiques ne soit remise à personne ? parceque la Religion a été profanée par des impies, au point même de servir de prétexte ou de voile aux passions humaines, faut-il abolir tout le culte qu'on rend à la Divinité ? Ces exemples si lumineux doivent au moins tempérer les reproches que notre Auteur fait aux Sciences & aux Arts.

» Nos Jardins, *dit-il*, sont or-
» nés de Statues, & nos Galeries,

» de Tableaux. Que penseriez-» vous que représentent ces » Chefs-d'œuvres de l'Art, expo-» sés à l'admiration publique? » les défenseurs de la Patrie, ou » ces hommes plus grands en-» core, qui l'ont enrichie par » leurs vertus? non. Ce sont des » images de tous les égarements » du cœur & de la raison, ti-» rées soigneusement de l'ancien-» ne Mythologie, & présentées » de bonne heure à la curiosité » de nos enfans, sans doute afin » qu'ils ayent sous leurs yeux » des modèles de mauvaises ac-» tions, avant même que de sça-» voir lire. »

Que ceci exprime bien encore l'abus qu'on fait des meilleures choses! Si le pinceau & le ciseau de nos Artistes s'exercent à nous représenter les Héros de la Religion, les grandes actions de nos Princes, les bienfaits de nos Législateurs ou de nos princi-

paux Citoyens, pourquoi les tranſporter de ces ſphères glorieuſes aux indignes amuſements de nos paſſions ou de nos fantaiſies ?

Il en eſt de même des Belles-Lettres, de la Philoſophie, de la compoſition des Livres, de l'Art Typographique &c. objets de la cenſure grave & éloquente du ſage qui nous occupe. Toutes ſes raiſons évaluées au juſte n'attaquent que les déſordres, les excès, les écarts. Et comment la Littérature avec tous les Arts qui la concernent, feroit-elle plus ennemie de la vertu & plus féconde en crimes, que la ſcience & l'exercice de la guerre, dont l'Auteur fait tant de cas dans tout ſon diſcours ? Quoi ! nous croirions que les Goths, les Huns, les Vandales, tous ces eſſains de barbares armés contre l'Empire Romain, eurent des mœurs & des vertus, parce-

de ces dépôts Littéraires
fons - le ſans craindre d
tromper : la Science milit
de pair avec l'étude des
& des Arts. L'une & l'aut
ritent des éloges quand
tourne au bien de la Patr
ſoulagement de l'humani
ſervice & à la gloire de
ſances placées ſur nos
L'une & l'autre (la Guer
Littérature) ſont pernic
quand la paſſion les met
vre ; avec cette différenc
tefois que l'abus des Let
fait peu ſentir aux ſimpl

ıd le deuil dans les Villes &
is les Campagnes.

Mais enfin M. Rousseau sem-
se réconcilier, sur la fin de
ı discours, avec les Sciences
les Arts. Nous en jugeons par
tribut d'éloges qu'il paye aux
adémies Littéraires; cepen-
ıt il a l'attention, nous di-
ms presque l'adresse, de n'en-
r dans ce morceau que par la
ye qu'il a suivie constam-
ınt dans son ouvrage, c'est-
lire par la préférence qu'il
nne toujours aux mœurs &
la vertu. Il considere les Com-
gnies sçavantes comme *char-*
es à la fois du dangereux dé-
t des connoissances humaines,
du dépôt sacré des mœurs. Il
it voir que le soin qu'on a
ıns ces corps d'entretenir l'a-
our & le renom de la vertu,
ouve qu'il a fallu prendre des
esures contre le commerce
s Lettres; qu'il a été néces-

ques louanges. Et en géné
ce discours est d'un go
d'une force à faire souhai
l'Auteur ne se brouille plu
les Muses : elles y per
trop, & que ne doiven
pas faire pour le gagner
parti !

ARTICLE XX

NOUVELL
LITTERAIRE
ANGLETERR

ier, Mars, Avril, Mai;
, Juillet, Août 1750. chez
çois Changuion, R. Grif-
&c. Et ce livre se trouve
à Paris chez David le jeu-
Briasson, Montalant &c.
ı annonçant le premier vo-
de cet ouvrage périodi-
nous promettions d'en faire
ıoître le progrès. Les sept
mes que nous venons de
, nous mettent en état de
parole. Ce livre est vérita-
ıent un magazin qui con-
toute espèce de marchan-
; il y en a pour les Philoso-
, pour les Poëtes, pour les
ɔlogiens, pour les Méde-
, pour les Politiques, pour
: qui veulent étudier ou s'a-
:r; s'entretenir dans de pro-
es réflexions, ou charmer
ennui par des bagatelles.
y reçoit beaucoup de pièces
:res, dont quelques-unes se
agent successivement dans

évrier 1751.

d'avantures Romaneſque
ques-unes dans un goût
d'autres ſimplement hiſt
Enfin les petites Pièces e
qui s'envolent dans no
moſphère Françoiſe, von
dre au magazin. L'Auteu
Recueil eſt une Dame d
coup d'eſprit, elle comp
même des ouvrages ſui
quelques-uns paroiſſent i
ceux qu'elle a recueillis d'
Nous croyons que les ſ
un dégré de bonté qui les
gue. Il faut encourager ſe
reſpondants à ne lui e

les y laisser sans les étaler aux yeux du Public.

LORRAINE

DE NANCY.

Le Roi de Pologne, Duc de Lorraine, signale de plus en plus sa magnificence à l'égard de la Littérature & des gens de Lettres. Il vient d'ordonner l'établissement d'une Bibliothèque publique, d'une Société ou Académie Littéraire, & d'une distribution de prix capable d'encourager les Sçavans : tout ceci sur les fonds que S. M. tire de son Trésor Royal. Ces institutions avoient été précédées de l'érection d'une Chaire de Mathématique dans le Collège de Pont-à-Mousson ; de la fondation de douze places dans le même Collège en faveur d'autant de Gentilshommes, & de 48 autres places à Lunéville pour des Gen-

tilshommes Polonois & Lorrains, avec des Maîtres capables de les former aux exercices de leur âge & de leur condition.

Ceci n'eſt qu'une partie des obligations que les Lettres, les Arts, l'éducation publique ont à ce grand Prince. D'autres établiſſements de toute eſpèce repréſentent ſans ceſſe à la Lorraine ſa piété, ſa charité, ſon amour pour les pauvres ; le déſir ardent qu'il a de ſoulager les malades, d'éteindre les diſſenſions domeſtiques, de prévenir les Procès, de rendre tous ſes ſujets heureux. Il ſera difficile que *ni le* ſiècle préſent, ni la poſtérité reconnoiſſent & préconiſent aſſez tant de bienfaits. Que pourroient les monuments publics, & les Chef-d'œuvres de l'Art, pour la gloire d'un Monarque qui réünit plus de vertus en ſa perſonne, que les Triomphateurs de l'ancienne Rome ne raſſemblèrent

de termes fastueux dans l'énumération de leurs exploits ?

Cependant il faut que l'admiration & la reconnoissance s'expliquent : & ces sentiments ont éclaté depuis peu à l'occasion & de la maniere que nous allons dire. Le Roi de Pologne ayant fondé à Nancy un Séminaire de douze Jésuites pour faire chaque année des Missions dans la Lorraine & le Barrois ; ces PP. ont érigé dans une des salles de leur maison un buste de marbre blanc à la gloire de S. M. L'ouvrage ébauché à Rome par M. Slodtz & fini en Lorraine par le Sculpteur du Roi, a eu l'appro-
'ation des Connoisseurs. Il a
eux pieds huit pouces de haut :
n piédestal sept pouces & de-
i ; & il porte sur une console
marbre jaspé haute de trois
ds quatre pouces & terminée
cul-de-lampe par un orne-
nt en cuivre doré. Le milieu

de la console est un marbre noir incrusté & bordé d'une moulure de cuivre doré attachée en haut par une agraffe en rocaille, & terminée au bas par un fleuron de même ; sur ce marbre on lit en Lettres d'or l'Inscription suivante :

REGI OPTIMO
Fundatori munificentissimo
Patres Societatis JESU
Posuere
M. DCC. L.

Ce monument est posé dans un grand paneau ceintré en portique, d'un marbre jaspé plus brun que celui de la console, & bordé d'un cadre de marbre de Languedoc. Les panneaux de même grandeur, qui occupent le reste de la salle, sont séparés par des Pilastres & remplis de Tableaux en fresque, représentant les différentes fondations de S. M.

Ce Prince ayant daigné honorer de sa présence la même maison des Missions, le 6 Décembre dernier, peu de jours après la perfection de cet ouvrage, on lui fit une réception dont la reconnoissance & la vénération faisoient tout le mérite; en pareille occasion le mot d'Evandre à Enée a toujours sa valeur : *Aude, Hospes, contemnere opes.* Sa Majesté reçut avec bonté les témoignages de respect & de zéle qu'on lui donna ; elle voulut bien entendre quelques compositions Littéraires sur la fête présente, & après le spectacle d'un feu d'Artifice à l'Italienne, elle partit aux acclamations du Peuple pour son Château de la Malgrange.

FRANCE.

DE PARIS.

On a vu depuis peu une Let-

tre très-ingénieuse sur la Pièce de Cénie. L'Auteur y parle à Madame de Grafigny ; il préconise la diction, les caractères, les mœurs, les sentiments répandus dans sa Pièce, & ce détail d'éloges se développe avec autant de graces que de vérité. On lit dans un endroit : » Quel ta-
» lent, Madame, de maîtriser
» ainsi les cœurs, & les esprits
» dans tous les ordres; de se les
» assujettir non pour les énerver
» ou les corrompre, par le spec-
» tacle toujours contagieux du
» désordre ou de l'excès des pas-
» sions ; mais pour les en garan-
» tir, en les excitant à l'amour
» de la vérité, de la droiture,
» de la vertu malheureuse, & en
» les affermissant dans les revers,
» par l'exemple du courage de
» votre Héroïne ! Quel honneur
» vos ouvrages font à vos amis,
» & qu'il est flatteur d'avoir l'esti-
» me d'une ame faite comme la

» vôtre ! « L'Auteur ajoute ailleurs. » Vous avez fait triom-
» pher l'humanité & l'amitié,
» non point cette amitié oisive
» qui se borne à plaindre les
» malheureux ; mais cette amitié
» active & secourable, qui va
» chercher l'honnête homme op-
» primé & abandonné, qui sçait
» en ménageant son amour pro-
» pre, faire cesser tous ses maux,
» & lui porter une nouvelle vie.
» Quel avantage pour l'homme
» que celui de pouvoir faire du
» bien aux malheureux ! que le
» souvenir en est doux, & com-
» bien ce plaisir surpasse tous les
» autres !

Qand on a lu Cénie, on fait sans effort l'application de tout ceci, on sent tout le vrai des éloges insérés dans cette Lettre. Un mot qui s'y trouve sur la Colonnade du Louvre décèle l'Auteur ; on reconnoit le zéle qui ranima l'ombre du grand Col-

bert ; on retrouve ce ſtyle de Citoyen qui s'intéreſſe à la gloire du nom François ; cette manière aſſurée de philoſopher ſur nos Arts & ſur nos mœurs. Et voilà ce qui met le comble au triomphe de Cénie ; car la louange étant, ſelon la penſée du Chancelier Bacon, le trait de lumière qui ſe réfléchit ſur le mérite, on conçoit que, ſi ce trait part de la bouche ou de la plume d'un ami de la vérité, d'un adverſaire déclaré de la flatterie, diſons même, d'un Obſervateur critique, il faut que le mérite ſoit très-réel & très-diſtingué.

Un homme de Lettres qui nous eſt inconnu a tâché de rendre en vers François l'*Ariſtée* du quatrième livre des Géorgiques de Virgile ; entrepriſe qui ſuppoſoit du courage, & des talens. L'ouvrage paroît ſous ce titre, *Ariſtée Epiſode du IV Li-*

vre des Géorgiques, brochure de 32 pag. Ceux qui liront cet Essai, qui le compareront attentivement avec le Latin, en seront contents, & souhaiteront que l'Auteur continue à s'exercer sur de pareils sujets. Ce n'est pas qu'il égale le sentiment, l'expression, l'harmonie de son modèle; la chose n'étoit pas possible: il suffisoit d'en approcher, de rendre le sens de Virgile, de versifier avec goût, de se soutenir vis-à-vis de ce Poëte redoutable. Citons un morceau pour faire connoître la tentative, nous dirions presque la confiance de l'Anonyme; nous entendons une confiance louable, bien entendue, & propre de l'entreprise. L'endroit qu'on va voir n'est ni le meilleur ni le moins bon de cette Traduction; nous avons transcrit sans choix la descente d'Orphée aux Enfers.

Aux gouffres des Enfers, il dirige ses pas,
Affronte, sans effroi, l'Empire du trépas.
Il ose pénétrer ces Forêts ténébreuses,
Qu'une éternelle horreur rend encor plus affreuses.
Il ose avec transport s'approcher de Pluton,
Dans son antre aborder la barbare Alecton.
A ses tendres chansons, de leurs demeures sombres,
A flots tumultueux on voit sortir les ombres,
Accourir des Enfers les pâles Habitans,
Dans le vuide & la nuit, simulacres errans.
Ainsi, lorsque les vents déchaînés sur la Terre,
Confondent les éclairs, la grêle & le Tonnerre,
Le peuple aîlé des airs vole au fond des Forêts,
En foule se cacher sous les arbres épais.
Des champs Elisiens les riantes prairies

ssemblent à sa voix des épouses ché-
ries,
ont le cœur même encor fidèle à leur
époux
t ému de tendresse à des accens si doux.
n y voit accourir des Héros magnani-
mes,
e Bellone & de Mars, généreuses victi-
mes,
es Princes moissonnés au printems de
leurs jours,
e leurs peuples heureux la gloire & les
amours.
n voit près d'un bucher des mères éplo-
rées,
ivre dans le tombeau leurs filles ado-
rées.
Onde noire du Styx, & ses Marais
bourbeux
ui baignent ce séjour de leurs flots li-
moneux,
forment neuf remparts dont l'épaisse
barrière
pare pour jamais la nuit de la lumié-
re &c.

Pour le ſuccès de la comparaiſon, il faut auſſi tranſcrire le Latin. Ce ſera une ſorte d'épreuve pour le Traducteur; mais il ne diſpute pas le prix, il ne veut que paroître à la barrière avec le Prince des Poëtes.

Tænarias etiam fauces, alta oſtia Ditis,
Et caligantem nigrâ formidine lucum
Ingreſſus, maneſque adiit, Regemque tremendum,
Neſciaque humanis precibus manſueſcere corda.
At cantu commotæ Erebi de ſedibus imis
Umbræ ibant tenues, ſimulacraque luce carentum,
Quàm multa in Sylvis avium ſe millia condunt,
Veſper ubi, aut hybernus egit de montibus imber.
Matres atque viri defunctaque corpora vitâ
Magnanimûm heroûm, pueri, innuptæque puellæ,

Impositique rogis juvenes antè ora parentum;
Quos circùm limus niger, & deformis arundo
Cocyti, tardâque palus innabilis undâ
Alligat, & noviès Styx interfusa coercet &c.

Lettres de M.... à son ami, in-12. pag. 212. chez la veuve Rouy & Knapen au Palais, M. DCC. L.

Ces lettres au nombre de trente, sont l'ouvrage d'un Militaire* qui pense en Philosophe, & qui parle en homme d'esprit. Il feint que, dans un accès de létargie, son ame dégagée des liens du corps se rendit aux bords de l'Achéron, mais que, comme son heure n'étoit pas encore venuë, Caron ne voulut point la passer; qu'il se contenta de lier

* M. de Varennes ancien Colonel d'Infanterie.

res.

Ce Recueil comprend
lettres que l'Officier écri
monde à Caron, & ce
Caron lui écrit de l'Emp
ombres. Et ceci est i
comme dans nos Dialo
morts, pour distribuer d
lités. On conçoit que Ca
arriver sur son bord to
tes de personnes, & qu'il
que pas de les peindre à
Les nouveaux venus
Nouvelliste, un Courti
Magistrat sans mérite, u
sophe, un Petit-maître,

tantôt en ſtyle critique, & quelquefois en prenant le ton d'éloge. Il régne dans tout ce détail beaucoup de décence, de connoiſſance du monde, de zéle pour la verité. L'invention brille en pluſieurs endroits ; on ne manquera pas de remarquer en ce genre, la fiction du miroir où chacun reconnoît ſes foibles. Ce morceau très-varié & très-bien ſoutenu occupe plus de 15 pages dans le volume. On y lira auſſi avec plaiſir la Deſcription que Caron fait de la révolte des ombres du Tartare : il repréſente d'abord leur ordre de bataille, puis il ajoute :

» L'armée que Pluton leur op-
» poſoit, étoit plus foible de plu-
» ſieurs millions de ſoldats; mais
» il avoit Démoſthène pour Mi-
» niſtre de la guerre. Son armée
» étoit commandée par les ver-
» tus, qui avoient pour Officiers
» Généraux, Alexandre, Céſar,

„ Scipion, Cyrus, Annibal,
„ Condé, Turenne, Vendôme
„ & Luxembourg. Le grand Sa-
„ ladin commandoit le corps de
„ réserve. . . Scanderberg avoit
„ sous ses ordres un détache-
„ ment propre à observer les
„ démarches de l'ennemi & à
„ l'inquiéter. Fabius le Tempo-
„ riseur devoit aider les Géné-
„ raux de son bras & de ses avis.
„ Le grand Armand étoit Pré-
„ vôt de l'armée, pour conte-
„ nir les troupes dans la subor-
„ dination. Jules son successeur
„ dont les finesses auroient trom-
„ pé le Maître du Tartare, étoi
„ souvent détaché pour décou
„ vrir les desseins de l'ennem
„ Fernand Cortès qui avoit dé
„ livré plusieurs batailles à d
„ Ombres, lorsqu'il subjug
„ l'Amérique, avoit une gra
„ autorité dans le Conseil &
Il faudroit lire toute la suit
cette Relation, où Démosth

eſt repréſenté comme cauſe principale du ſuccès. Nous laiſſons nos Lecteurs jouir de cette amuſante & inſtructive allégorie. On ne peut qu'exhorter l'Auteur à donner une ſuite à ces Lettres; la matière eſt encore ſuſceptible de bien des beautés, & d'un grand nombre de portraits Philoſophiques, toujours cachés ſous le voile d'une agréable fiction.

On vient de publier un livre profond en ſon genre. Il eſt intitulé : *Projet dans lequel on propoſe diverſes méthodes pour les quadratures des lignes courbes.* L'Auteur (M. Rolin) entreprend d'y donner en expreſſions Algébriques d'abord , puis en nombres , le rapport approché du cercle au diamètre, tel que tous les Géomètres l'ont trouvé , c'eſt-à-dire que ſi le rayon eſt $\frac{1}{2}$ on aura pour la circonférence 3. 14159265 &c.

yeux du Lecteur.

Qu'on imagine que
mètre commence par a
suivant la doctrine des in
petits, l'aire d'un Tria
cèle rectangle, laquelle
ve coupée par une in
rectangles, qui ont, su
côtés de ce triangle, leu
chacune ayant des di
constantes infiniment p
second ordre.

Ceci n'est qu'un pré
opérations algébriques
même dont on pourroi
ment se passer, mais qu

côté une portion de parabole, & de l'autre un segment Curviligne quelconque ; chacune de ces figures a ses ordonnées, ses sinus; chacune porte sur le rayon du cercle, lequel est considéré comme l'axe de ces courbes. Or la comparaison de ces ordonnées soit entre elles, soit avec le paramètre de la parabole, & avec les parties du rayon qui tiennent lieu d'abscisses, donne des Analogies correspondantes aux triangles rectangles & aux parties différencielles indiquées plus haut. De-là naissent des formules que l'Auteur déduit avec autant de facilité que d'élégance Géométrique.

Une de ces formules est $\frac{32}{10} \times \frac{1}{2} a\sqrt{3}$, c'est le sinus de 60 dégrés d'un cercle qui a $\frac{32}{10}$ pour rayon, & ce sinus est égal à la circonférence qui a une $\frac{1}{2}$ pour rayon. L'Auteur suppose la conf-

on prend $\frac{12}{10}$ pour l'unit
rayon, il faut diviser
par 10, 100 &c. & alor
en sont les parties dé
après quoi on fait l'é
en parties abstraites
pour le cercle entier 3. 1
&c.

On voit bien que n
geons tout, que nous
dons presque aucune lu
la nécessité où nous son
diquer simplement la
l'Auteur. Il faut recou
vre, le méditer, l'étu
voir gré à celui qui no

té de Perspective à l'usage
tistes, où l'on démontre
iquement toutes les prati-
cette Science, & où l'on
e, selon la méthode de M.
c, à mettre toutes sortes
s en perspective, leur réver-
n sur l'eau & leurs ombres,
u soleil qu'au flambeau. Par
lme-Sébastien Jeaurat In-
ur Géographe du Roi 4°.
harles-Antoine Jombert,
auphine &c. M. DCC.

t ouvrage, quoiqu'excel-
ans ses principes & dans
étails, n'est toutefois pas
tible d'Extrait. Le style
nétrique y domine partout;
ur en profiter il faut le lire,
mpas & la plume à la main.
y avons observé les carac-
suivants.

est divisé en deux parties;
emière contient la Théorie
perspective, & la seconde

vrier 1751.

eſt toute deſtinée à la pratique. Quoiqu'on ait voulu donner à tous les Artiſtes les régles de cet Art, on a travaillé particuliérement pour les Peintres. La Préface qui eſt courte, ſimple, conciſe, exprime aſſez cette intention.

Les définitions qu'on donne de la Perſpective, de ſon objet, de ſes eſpèces, des termes qui lui ſont propres, demandent à être luës, méditées, rappellées ſurtout avec ſoin dans le cours des problèmes, Théorèmes, Leçons &c Si l'on eſt Géomètre on ſuivra aiſément l'Auteur dans ſa première partie ; ſi l'on n'a pas cet avantage, il ne faut pas même entreprendre cette tâche : on doit ſe contenter de la ſeconde partie, qui ſuffira bien pour fixer l'attention des Lecteurs ordinaires.

Les planches & les vignettes qu'on voit dans ce volume ré-

ondent parfaitement à la bonté e tout l'ouvrage.

Attilie, Tragédie. Chez Gifart fils, rue S. Jacques.

Cette Pièce n'a point été donée au Théâtre, & c'est pour ela que nous en disons un not. Elle mériteroit une discussion & des éloges dans les fornes. Nous y avons remarqué les situations heureuses, de l'élévation, du sentiment, & une versification communément belé. Exemple de cette dernière qualité: Placide de retour après in long exil dit, à l'Empereur Adrien,

J'étois à moi, Seigneur, & dans ma solitude
De l'oubli des humains je faisois mon étude.
Privé de tout, au moins je ne connoissois plus
Ni les vaines terreurs, ni les vœux superflus.

Ce bras même, oubliant une valeur
cruelle,
De la terre avec joie ouvroit le sein fi-
déle ;
De mes champs fortunés, je formois mes
Etats ;
Leurs fruits flattoient mon goût, & ne
l'irritoient pas.
Sous le paisible toit d'un feuillage fra-
gile,
Plus que sous les lambris, je repos-
tranquile &c.

Placide est un héros bellique
& Chrétien, dont le caract
se soutient partout ; son fils
xime inconnu d'abord, & c
verti avant la reconnoissan
meurt pour la foi, après a
signalé ses autres belles qua
Attilie, fille de Placide, in
nuë aussi durant bien des ar
reconnoît son père, & pr
mourir elle reçoit de sa b
les leçons du Christianisme
le cours de la Pièce, l'

reur Adrien veut l'épouser en répudiant l'Impératrice Sabine. Attilie n'a que de l'indifférence, de l'horreur même pour ce Prince, & elle ne fait point mystère de ses sentimens. Son caractère d'esprit se montre partout vif, décidé, impétueux &c.

Adrien se dégrade par cet amour; il se déclare tyran par la haine qu'il porte au Christianisme. Ce personnage est un composé de foiblesse & de fureur; son langage est un mélange de discours passionnés & de reproches éclatants.

Si l'amour disparoissoit totalement de cette Pièce, elle n'en seroit que mieux : surtout celui d'Attilie pour Maxime & de Maxime pour Attilie, a quelque chose qui étonne le Lecteur déja prévenu de la reconnoissance future.

Nous disions qu'il se trouve dans cet Ouvrage des situations

Ce bras même, oubliant u
cruelle,
De la terre avec joie ouvroit
déle ;
De mes champs fortunés, je fo
Etats ;
Leurs fruits flattoient mon go
l'irritoient pas.
Sous le paisible toit d'un feui
gile,
Plus que sous les lambris, je
tranquile &c.

Placide est un héros bel
& Chrétien, dont le c
se soutient partout ; son
xime inconnu d'abord,
verti avant la reconnoi
meurt pour la foi, apr
signalé ses autres belles q
Attilie, fille de Placide
nuë aussi durant bien des
reconnoît son père, & p
mourir elle reçoit de sa
les leçons du Christianism
le cours de la Pièce, l

PLACIDE.

Celui qui dans votre ame en a produit le germe,
De la maturité lui promet l'heureux terme ;
De la tendre foiblesse il est le sûr appui.
Sans lui le cedre meurt ; le roseau croît par lui.
C'est lui qui d'Adrien trompe la politique :
De sa funeste Loi Ministre fanatique,
Vous pensiez me ranger sous le joug de vos Dieux :
D'un trait pur de son feu le mien frape vos yeux,
Et soudain en Chrétien transformant l'Infidèle,
Il détruit votre erreur quand vous tentiez mon zèle.
Il comblera ses dons, & bientôt comme moi,
Vous obtiendrez l'honneur de mourir pour sa foi.

On ne peut suppoſer qu'il n'y ait pas de défauts dans la conduite & dans l'œconomie de cette Pièce. Une Tragédie ſans défauts eſt encore à naître ; & c'eſt en ce genre ſurtout qu'excelle l'Axiome: *Optimus ille eſt qui minimis urgetur*. L'Auteur d'Attilie (M. le Gouvé) eſt homme d'eſprit, & ſa jeuneſſe a été cultivée par de bonnes études ; il ne donne ceci que comme un amuſement qui n'aura pas de ſuites. Sa profeſſion eſt celle du Barreau, il s'y livre entiérement, & il ne veut pas faire comme Pétrarque qui préféroit la lecture des Poëtes aux leçons de Jean Calderin & de Jean d'André ſes Maîtres de Juriſprudence.

Nous approuvons fort ces manières de penſer ; elles feront un Citoyen utile aux autres & à lui-même. La Poëſie ne porte que trop ſouvent des fleurs ſtériles, & n'a-t'elle jamais produit de

fruits amers ? Cette question Philosophique pourroit dépeupler tout le Parnasse, si les Habitans de cette Colline sçavoient douter, interroger, prendre des mesures, préférer le vrai au brillant & le solide à l'apparence.

Alphabet pour les enfans ; contenant les huit leçons de la méthode de M. de Launay, pour apprendre à lire le François & le Latin, par un systême si aisé & si naturel, qu'on y fait plus de progrès en trois mois qu'en trois ans, par la méthode ancienne & ordinaire &c. Quatrième Edition revuë, corrigée, perfectionnée & augmentée de beaucoup par l'Auteur, & principalement d'une Préface, qui démontre les avantages de la nouvelle méthode, qui prouve les défauts de l'ancienne & qui donne la manière d'enseigner les enfans : avec d'autres parties très-utiles &c. Chez la veuve Robinot, Chau-

bert, Debats, Haucherot, M. DCC. L.

Quand un ſage d'Angleterre* vouloit qu'on ſe tînt en garde contre les nouvelles méthodes, il concevoit celles qui n'ont d'autre mérite que leur nouveauté; ou bien il conſeilloit en général de ne pas autoriſer le déſir qu'ont certains hommes médiocres d'innover dans l'Etude des Sciences. Si cet illuſtre perſonnage eût réfléchi ſur la façon ordinaire d'apprendre à lire, c'eſt-à-dire de qualifier les conſonnes, & d'épeller les mots, il l'eût condamnée, il en eût ſouhaité une meilleure, & en ſuppoſant qu'il vêcut parmi nous, il ne manqueroit pas de faire accueil à celle qu'on nous annonce. *Elle conſiſte principalement*, comme on ſçait, *dans le changement de nom des lettres conſonnes* qu'on ar-

* Le Chancelier Bacon.

ticule en y ajoutant un *e* muet *be*, *ce*, *de*, *fe*, *ge*, *he* &c. changement qui se remarque surtout dans les lettres f, l, m, n, r, s. Il faut voir tout l'ordre & toute l'œconomie des leçons formées sur ce principe ; elles sont en petit nombre, elles épargnent beaucoup de peines aux Maîtres & aux Elèves, elles accélèrent extrêmement le progrès des enfans. L'Auteur M. de Launai a produit dans son livre des exemples illustres. Il a rappellé les approbations données bien des fois à son livre. Nous renvoyons les Lecteurs à cet ouvrage déjà très-connu & qui mérite de l'être de plus en plus.

Il s'y trouve une méthode d'orthographe, une multiplication d'accents, & quelques détails d'idées, à cet égard, qui retomberoient peut-être dans les nouveautés que le Chancelier Bacon n'auroit pas voulu ap-

des Etrangers ; jamais ils
prendront à prononcer
Langue sur les leçons fi
de nos Grammairiens, f
livres presque aussi héri
traits & de points q
sont des papiers de M
Ces amateurs du François
ront la Langue, viend
Paris, & se formeront à
Littérature comme les R
se formoient au Grec en
à Athènes, où en con
de jeunesse avec des
Nous croyons que l'Aut
timable de ce livre pren

y a une Souſcription ouverte pour le recueil des Œuvres Périodiques & Critiques des Sieurs Abbés Desfontaines & Granet. Ce Recueil eſt de 58 vol. in-12. Sçavoir, deux du Nouvelliſte du Parnaſſe; trente-trois des Obſervations ſur les Ecrits Modernes; douze des Réfléxions ſur les Ouvrages de Littérature; onze des Jugements ſur quelques Ouvrages nouveaux. Le prix de la Souſcription eſt de 100 liv. en cinq payements, ſçavoir,

En arrêtant le Recueil d'ici au premier Juillet 1751. 24 l.

En recevant le Nouvelliſte du Parnaſſe & les dix premiers volumes des Obſervations au premier d'Août 1751. 22 l.

En recevant les 20 volumes ſuivants des Obſervations, en Décembre 1751. 21 l.

En recevant les trois volumes ſuivants des Obſervations, & les huit premiers volumes des Ré-

flexions, au premier Mars 1751. 21 l.

En recevant les quatre derniers volumes des Réflexions & les onze volumes des Jugements, au premier Juin 1752. 12 l.

Total 100 l.

Ceux qui ont des portions de ces Ouvrages, pourront acquérir les volumes qui leur manquent en payant 2 liv. chaque volume en feuilles ; & l'on pourra s'adresser à Avignon chez Giroud possesseur de ce fond, ou à Paris, chez tel Libraire qu'on voudra.

On trouve chez la veuve Etienne & fils rue S. Jacques, la Méchanique des Langues & l'Art de les enseigner. Par M. Pluche, 2. *vol. in-12 l'un en François & l'autre en Latin.*

qu
ar
d
u
r
un
te
ob

que
av
ges,
très
de t
Lor
mên
vall
qu'i
rallé
J'
trou

Bal
NOV
egal

. . . . . . 8 52
. . . . . . 8 56
. . . . . . 11 24
. . . . . . 11 48

UST.

. . . . . . 8 26
. . . . . . 10 1
. . . . . . 9 16
. . . . . . 9 5
. . . . ☞ 16 7
. . . . . . 17 40

EMBRE.

. . . . . . 9 21
. . . . . . 9 40
. . . . . . 11 14
. . . . . . 13 51
. . . . . . 12 52
. . . . . . 14 45

TOBRE.

. . . . . . 10 57
ne. 13 53
. . . . . . 17 41
. . . . . . 17 45

EMBRE.

. . . . . 8 2
. . . . . 10 31
. . . . . 11 5

ζ ♊ . . . .
3 ζ ♉ 12 41
☾ 13 7
ζ ♊ 14 10
6 α ♋ 15 51
☾ 16
7 α Orion. 12 43
☾ 16 51
27 ☾ 7 14
γ ♉ 9 41
α ♉ 9 57
29 ☾ 9 39
♃ 9 39
ζ ♉ 10 41
ζ ♊ 12 16
30 ☾ 10 31
ζ ♉ 10 4
ζ ♊ 12 1
31 ζ ♉ 10 4
☾ 11 3
ζ ♊ 12

1752.

JANVIER.

2 ☾ 13 3
α ♋ 13 5
4 Procyon. 12
☾ 15
7 ☾ 12
α ♍ 17
24 ☾ 6

ges,
très
de t
Lor
mêr
vall
qu'i
rall
J
gro

jas
gas
C
Bale
NO

10	♀	11 53 matin	15 26
	ω ♒	8 24 soir	15 36
12	✱ Eridan	1 21 matin	14 48
	♀	10 42 matin	14 40
	ψ ♒	7 56 soir	14 48
13	γ Eridan	0 36 matin	14 14
	♀	10 37 matin	14 18
17	♀	10 18 matin	13 4
	ε Baleine	10 56 soir	12 56
18	♀	10 14 matin	12 47
	ε Baleine	10 52 soir	12 56
24	♀	9 51 matin	11 32
	η Baleine	8 57 soir	11 30
25	♀	9 48 matin	11 22
	η Baleine	8 54 soir	11 30

ransactions Philosophiques, N. 348, M. Halley con-
il en Juin 1761, on pourra déterminer la parallaxe du
lans de certaines circonstances de tems & de lieux, qui
er. Mais quelque déférence que j'aye d'ailleurs pour
ne paroît absolument impossible. Car quand même il
Astronome bien exercé, placé vers l'extrêmité boréale
enus sur le disque du Soleil près de son coucher, & le
je ne puis croire qu'il lui fût possible d'en déterminer les
le suppose dans son Calcul. 1. Parce que les bords du
ntinuelle, & que les réfractions irrégulieres qu'il souffre,
is qui se détachent du disque du Soleil. 2. Parce que le
d'une lunette qui grossit beaucoup, rend très difficile la
limbes. Mais un fait bien constant mettra la chose hors
e dans son nœud ascendant & sur le disque du Soleil, est
doit déterminer l'instant du contact intérieur des limbe
leil & de Venus. Or en 1743, le Ciel étant for

'BLE DES ARTICLES
du mois de Février 1751.

r. XXIII. Lettera intorno agl' Itaani che seppero di Greco &c. *Lettre ir les Italiens, qui depuis le XI. iècle jusques sur la fin du XIV. urent du Grec.* 389

r. XXIV. *Journal Britannique par 1. Maty &c.* 409

r. XXV. *Mémoires de Mathématique r de Physique présentés à l'Académie es Sciences, &c.* 429

r. XXVI. *Observations sur l'Art de onserver les Ouvrages de Peinture ui menacent ruine.* 452

r. XXVII. *Essai Historique sur la Littérature des Romains &c.* Suite de 'Article XVI. au II. Vol. de Janvier. 466

r. XXVIII. *Chymie Médicinale &c.* 487

r. XXIX. *Discours qui a remporté le Prix à l'Académie de Dijon &c.* 504

r. XXX. *Nouvelles Littéraires.* 526

Errata pour le II. Vol. de Janvier.

288. l. 9. *a'Innocent VI.* lisez, *d'Innocent VI.*

P. 321. au bas de la page, *[illegible]* lisez *[illegible]*.

P. 332. & de cet arc calculer la corde, *lisez* & calculer la corde de cet arc. *Supprimez aussi les petits chiffres* 3, 4, 5, 1, 2.

P. 343. l. 10. ces parallèles, *lisez* ces parallaxes.

P. 382. l. 10. & 11. & *[illegible]* que le Soleil & les autres Astres &c. *lisez* & *[illegible]* de deux côtés opposés, que ces Astres &c.

P. 263. l. 6. le guide, *retranchez ces deux mots*.

Pour Février.

P. 353. l. 24. *coepit*, lisez *cepit*.

P. 411. l. 22. voyon *lis.* voyons.

P. 455. l. 15. Coype, l'alloit, *lis.* Coypel, alloit.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. A Paris, ce 10 Janvier 1751.

LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JORRY, Quay des Augustins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes. 1750.

ADDITION

A CES MÉMOIRES.

LETTRE DE M. DIDEROT au R. P. B. Jésuite &c. *

M. DCC. LI.

NOus recevons cette Lettre qui porte au Frontispice *Pæte, non dolet*: trois mots bien choisis: Car si M. Diderot a reçu un coup de poignard, comme Arria femme de Pœtus, il faut qu'à l'exemple de cette Dame Romaine, il se soit frappé lui-mê-

* Cette Lettre nous vient à la suite & à cause de notre comparaison du Prospectus de l'Encyclopédie avec l'Ouvrage du Chancelier Bacon. *Voyez notre II. Vol. de Janvier.*

me. Au moins la blessure ne peut-elle venir de nous ni de notre Journal : voici une anecdote qui peut entrer en preuve.

Un Critique, qui nous est inconnu, vouloit faire imprimer, ces jours derniers, un Ecrit à trois parties contre le Grand Dictionnaire Encyclopédique ; mais il a eu affaire au Censeur Royal qui approuve nos Mémoires ; & cette circonstance a fait échouer les desseins de cet Anonyme. Car le Docteur judicieux & attentif s'est ressouvenu que nous avions donné de grands éloges à l'Encyclopédie, il a comparé ces témoignages honorables avec la critique, il a senti qu'il seroit inconséquent d'approuver cet Ecrit après avoir donné son suffrage à notre Extrait ; & sur cela l'Ouvrage de l'Anonyme a été rejetté. Qu'on juge par ce fait très-récent si l'Article de nos Mémoires peut

être comparé au poignard de la Dame Arria.

M. Diderot nous rend pourtant dans ſa Lettre quelque choſe qui reſſemble bien au préſent que cette Dame frappée & bleſſée fit à Pœtus ; mais nous n'avons garde d'imiter ce bon Seigneur Romain. Nous n'irons point nous donner de la dague dans le cœur, pour complaire à qui s'eſt voulu bleſſer de ſon bon gré. Il nous faut encore quelques jours de bonne ſanté & de bonne humeur pour le ſervice du Public, pour ſon amuſement peut-être : car qui ſçait ſi ce petit commerce Epiſtolaire que nous promet M. Diderot, & dont nous rendrons compte, ne réjouira pas un peu les Lecteurs de brochures ?

Quoiqu'il en ſoit, M. Diderot eſt homme d'eſprit ; & il y a plaiſir à recevoir de ſes lettres, quand elles roulent ſimple-

ment sur la Littérature. D'autres matières sont trop dangereuses; & il le sçait bien.

Quelques endroits de la Lettre qu'il nous écrit roulent sur la figure que les Mémoires de Trévoux font dans le monde. M. Diderot peut en être mieux instruit que nous-mêmes, qui ne pensons point à cela; mais seulement à travailler sans bruit, sans affectation, sans espérance; & nous devons dire aussi, sans blesser ni les moeurs ni la Religion : ce qui est notre capital & notre objet essentiel.

Le Chancelier Bacon a témoigné de l'estime pour les Jésui[illegible]

[illegible]cy-
[illegible]ns en em-
[illegible]us a sembl[illegible]
[illegible]issez sin[illegible]
[illegible]qué ;[illegible]
[illegible]trait

paffons condamnation fur l'article s'il eft capable de bleffer perfonne.

M. Diderot promet, pour l'Encyclopédie, un article fur les Journaux, & il fe propofe d'y donner des éloges à nos Prédéceffeurs, à nos Collégues même, d'y parler auffi de nous qui écrivons ceci. En reconnoiffance, nous lui promettons une place diftinguée dans ces Mémoires, qui ont l'avantage, vû leur petit volume & une ancienne habitude de plus de 50 ans, d'aller partout.

Nous devons avertir en paffant qu'il faut bien faifir le terme [illegible] Il femble, par un [illegible] e, que M. Di- [illegible] les Journaux [illegible] celier Bacon [illegible] périodiques [illegible] t fort diftin- [illegible] noiffoit que [illegible] vigateurs & [illegible]

de Militaires ; il n'avoit point l'idée de nos Mémoires Littéraires de chaque mois.

Le même Auteur, M. Diderot, doute que nous ayions lû son *Prospectus* Encyclopédique en entier. C'est un soupçon que nous devons lever, en l'assurant que nous l'avons lû & relû ; que nous sommes en état de montrer que, *dans la branche* même *philosophique*, il a beaucoup profité du Chancelier Bacon, & qu'il est absolument faux qu'il *ne se trouve presque rien* de ce qui regarde cette branche dans l'ouvrage de l'illustre Anglois.

Nous réclamons aussi la bonne foi de M. Diderot, quand il dit que nous avons omis toutes les divisions de *la branche philosophique*. En rapportant les quatre divisions de la Logique du Chancelier, nous transcrivions en même tems trois de celles qui sont dans le *Prospectus* : *Art de*

juger, (de penser dans le Prospectus) *Art de retenir*, *Art de communiquer*. Il est vrai que nous n'avons pu parler de tout, parce qu'un Extrait n'est qu'un Extrait. Mais on peut suppléer à ces omissions, & cela peut se faire, sans que nous nous écrivions des lettres dans le Journal. Nous croyons sçavoir quand il convient de nous en écrire, & quand il convient de parler à découvert : tout se fait avec une droiture & un zéle qui n'ont en vuë que le bien des Lettres & la satisfaction du Public.

M. Diderot ne tient pas grand compte des éloges que nous avons donnés à l'Encyclopédie dans nos Mémoires de Janvier I. & II. vol. Il regarde comme peu de chose une annonce faite dans les Nouvelles Littéraires ; & sur ce point il lance un trait qu'il nous est aisé de repousser, en déclarant que tout ce qui passe dans

nos Nouvelles, est écrit pour être lû & retenu si l'on veut ; que quand nous avons dit que *les gens de Lettres avoient trouvé le Prospectus très-bien écrit*, nous croyions former un témoignage beaucoup plus fort que le nôtre solitairement pris. Mais enfin, si nous avons mal fait d'intéresser ainsi tous les gens de Lettres, il sera aisé de nous corriger quand l'Encyclopédie paroîtra.

L'Auteur nous reproche aussi de prodiguer, dans nos Mémoires, les éloges aux Ecrivains les moins connus : nous ne tomberons point dans cet inconvénient quand il sera question de lui ; il n'est pas du nombre de ces *Auteurs modestes qui ne vont à l'immortalité qu'avec nous.*

La Lettre nous fait quelques complimens dans le goût de celui-ci : *Pour former une Encyclopédie, cinquante Sçavans n'auroient pas été de trop, quand même*

vous auriez été du nombre : il falloit dire que ce n'eût pas été aſſez, ſi nous avions été du nombre ; car nous aurions tenu la place de quelqu'un qui ſans doute vaut mieux que nous. Pluſieurs de ces Meſſieurs de l'Encyclopédie nous ſont connus ; nous en faiſons beaucoup de cas ; il ont de la capacité, de la politeſſe, des mœurs, de la Religion. M. Diderot a donné une preuve ſingulière de modeſtie, en ne les nommant pas après lui dans le frontiſpice du *Proſpectus*. Leurs noms auroient répandu un grand éclat ſur le ſien.

Finiſſons, quoique nous euſſions cent choſes à dire : le Public attend peut-être notre Volume de Février. Ceci n'eſt qu'un premier trait, qu'une eſquiſſe, qu'une ſimple étude : dans la ſuite nous tâcherons de rappeller la mémoire du Chancelier